VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

—

> Je suis le prince d'une nuit plus grande, j'ai le cœur plein de liberté, je peux m'endormir dans la solitude.
>
> VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Un creuset où pêle-mêle furent jetés des rêves de noblesse, de grandeur, une hantise ancestrale de l'or, un amour de l'aventure intérieure, une philosophie avide de mystère et appelant la science au secours de sa confusion — sans doute aussi le catalyseur de la souffrance humaine — nous livre, sublimé par le feu du génie, l'art pathétique de Villiers.

De la lave en fusion de cette alchimie, surgissent des formes singulièrement puissantes. Mais un ordre indéfectible domine les prestiges des évocations. Villiers s'avère ainsi l'un de ces beaux constructeurs chez lesquels une logique artiste sut toujours mettre en valeur à leur plan les richesses distribuées par l'imagination.

Comme Chateaubriand, ce Celte authentique porte en lui le lourd tribut de songe que lui légua sa race. Il le roule à même la rumeur des flots dans les conques sonnantes des rochers. Il le traîne sous les chênaies des campagnes bretonnes, gentilhomme solitaire, descendu du perron de l'antique manoir pour se sentir vêtu de la pourpre du soleil qui se couche ou étouffer des pourritures de l'automne.

Son œil bleu pâle emprisonne l'azur d'une mer innommée et de ciels d'outre-monde. Sous le manteau de René, il cache la passion de Werther, la mélancolie d'Hamlet : c'est un sombre visionnaire de la même lignée que Blake

et que Poe. Et le fantôme du poète d'Annabel Lee est un frère spirituel qu'il entrevoit.

Il ira dans la vie, dispersant l'exultante magie des paroles et des symboles, tantôt laissant après lui mourir la traînée d'un or musical et languide, tantôt enfermé en d'irréels refuges pour mieux être repris au monde, toujours à la recherche de ces moments où l'être se sent projeté et supérieur à lui-même, quitte à payer la rançon du feu pour la seule étincelle un instant ravie.

Amour de l'art, orgueil, souffrance, inquiétude du ciel, Villiers a connu tout cela. Pour s'isoler dans sa création, il a rejeté le réel et vécu dans la plus digne, mais cependant la plus atroce des misères. L'anecdote serait à cet endroit riche de détails pittoresques, s'ils n'étaient trop douloureux. Mais jamais il n'a abdiqué son maintien seigneurial, son allure romantique, ce grand air désenchanté des possesseurs rassasiés qui portent en eux d'inestimables joyaux, des éclats de miroirs, des cliquetis d'épées, des lueurs sanglantes de flambeaux, des fastes d'orgies, des souvenirs ataviques de haute lignée, et ce spleen affiné qui nuance les fins de race.

Car le rêveur de l'*Eve future* est comme Nerval « un prince d'Aquitaine à la tour abolie », dont le blason s'inscrit sur la pierre armoriée au Musée du Louvre.

Serait-il un de ses ancêtres, ce Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'Ordre de Jérusalem, qui soutint dans Rhodes, en 1522, contre les Turcs, un siège demeuré fameux? Charles-Quint ne lui donna-t-il pas, pour cet ordre, les îles de Gozzo et de Malte?

Toute la descendance de ce héros composa, dit-on, une lignée de preux et de chevaliers : le dernier d'entre eux aurait été un poète...

Ainsi, Villiers justifiait l'orgueil d'une aristocratie qui lui valait les railleries plébéiennes.

Cette gloire effacée, cette royauté engloutie levaient en lui dans l'étroit réduit où il écrivait. Il exhumait en rêve

des trésors enfouis, distribuait un or imaginaire autant repris à Poe et à Wagner que puisé dans les coffres vides des espérances paternelles (1). Il reconstruisait des châteaux de silence, des tours crénelées, des salles hautes, des souterrains mystérieux regorgeant de richesses, et faisait passer, entre les lourds piliers des salles, des visages lumineux et mélancoliques de douces jeunes filles. Il évoquait les cortèges seigneuriaux, les danses sacrées, les musiciennes des chants défendus, les assemblées de patriarches, les cours d'amour, avec des femmes de toutes contrées, de toutes races, pleines de charmes, ensorceleuses, filles de délices, brunes ou blondes, comme les tentes de Cedar ou les pavillons de Salomon dont parle l'épouse du Cantique. Il demandait leurs maléfices aux mages noirs, il demandait leur pureté orphique aux mages blancs. La science, avec ses prometteuses perspectives d'avenir, vint s'accouder parmi ses livres pour l'inciter à recommencer le Grand Œuvre.

Quoiqu'un éclat de rire sarcastique et négateur déchire parfois la ténèbre où il se débat, la croyance en Dieu palpite cependant au fond de la recherche stérile.

Elle traversera d'un trait de clarté cette âme magnifique et tourmentée, la conduira dans les cercles de la pureté, et le diamant noir livré par l'alchimie dispersera les feux de la lumière intérieure.

Ainsi s'en vint vers nous le dernier des Villiers de l'Isle-Adam, triste, halluciné par la recherche d'une Andréide, sœur de la Titanide de Poe, en laquelle se résume et s'idéalise la Beauté supérieure.

Son esprit inventif lui inspira de curieux épisodes, dont la saveur exacerbée par une pointe d'humour caustique a attiré ces malandrins de lettres qui rôdent autour de l'originalité pour la détrousser et se revêtir de quelques chatoyants oripeaux.

(1) Cf. *Mercure de France*, nos des 15 juillet et 1er août 1922, une attachante étude de M. Gustave Kahn, l'artiste le mieux qualifié pour écrire sur la vie et l'œuvre de Villiers, dont il fut l'ami.

Combien Villiers, pauvre mais envié, a dû silencieusement souffrir d'entendre toujours proférer autour de lui, quoique à voix basse, cette parole, si férocement actuelle en notre époque d'arrivisme forcené : « Surtout, pas de génie ! »

§

Comme la plupart des grands romantiques, Villiers a fait la douloureuse expérience du monde physique et de son antagonisme envers tout ce qui ordonne la vie spirituelle. Il oscille entre la raison pratique de Kant et le spiritualisme hégélien, entre la réalité du corps et celle de l'esprit.

Nous assistons, une fois de plus, au drame poignant d'une âme qui se débat dans les cadres trop étroits de l'existence et s'exalte à trouver ces points lumineux de l'être, ces contacts imprévus de circonstances ou d'événements qui déclenchent les vives et suprêmes réactions de la personnalité.

Nous sommes loin d'un Balzac trouvant un apaisant refuge au centre d'une conception scolastique du monde. Nous voici près de la doctrine hégélienne acceptée avec toute la foi d'un homme qui ne possède rien, mais nourrit en lui des espérances de grandeur et la haute ambition de tout embrasser. C'est par manie de contradiction, par essai de logique ou pudeur d'accepter que l'humour de Bonhomet s'essaye à saccager l'idéalisme des Lenoir et s'obstine en une négation sceptique, souriante, fantaisiste, raisonnablement athée.

Bonhomet, élève de Spallanzani qui découvrit les infusoires, a développé en lui l'esprit d'examen, de grossissement, d'analyse minutieuse, bien plus que celui de spéculation hardie. Même devant la réalité il peut céder aux entraînements de la contemplation. C'est davantage un biologiste qu'un métaphysicien, mais à son insu, un visionnaire qui, le microscope en main, s'exalte et glisse

sur les pentes du rêve. C'est pourtant un « tueur de cygnes », un meurtrier d'illusions, fortement attaché aux apparences, un inductif a posteriori « d'engeance baconnienne », dirait Poe, pour lequel rien n'existe en dehors du phénomène, un de ces savants collectionneurs de perceptions analytiques et de menus faits, incapables de généraliser, de concevoir et de construire quelque vaste hypothèse d'ensemble, dépourvus de coup d'aile et pour lesquels toute spéculation osée indubitablement provoque en premier lieu l'éclat de rire.

Fortement ancré au rocher du réel, il dispute volontiers de tout ce qui touche la vie supérieure de l'homme avec des arguments qui ne dépassent pas le niveau du sens commun étayé par la culture scientifique. Pour lui, l'âme n'est qu'une sécrétion du cerveau, un peu de phosphore essentiel, l'idéal une maladie de l'organisme et rien de plus!

Ses idées religieuses, reprises à tous les semi-négateurs réfugiés dans le carrefour du doute, se limitent à cette absurde conviction que Dieu a créé l'homme et réciproquement.

Dieu n'a créé l'homme que pour se tirer du néant dans lequel il existait de toute éternité à l'écart de toute connaissance extérieure à lui-même. Il n'est que dans la mesure où nous existons pour le connaître et le servir : par notre assiduité à nous incliner devant le Maître de l'Univers, nous en avons créé la puissance et la grandeur.

D'où vient l'homme? Dans la chaîne des êtres est-il un maillon comme l'espéraient les Platoniciens du XIIe siècle ou le dernier terme d'une succession?

Bonhomet, expérimentateur et matérialiste, mais fort médiocre penseur, avoue que nous ne pouvons dire d'où nous sortons, mais notre *decursus vitæ* lui semble n'être que provisoire et local. La mort n'est pour lui que la

résultante d'un mode de logique inverse de celui dont nous nous satisfaisons.

Il convient de la continuité de la vie à travers les craquements de mâchoires de la mort et les péripéties de l'âpre lutte que se livrent les espèces, non sans demander au silence, avec quelque inquiétude, si l'Univers lui-même ne sera pas détruit par la voracité de quelque Eon.

C'est un sceptique qui raille, surtout un angoissé. Il se fait un bouclier de son ironie, mais redoute toujours qu'un accroc d'importance bouscule l'ordre des choses établies, que l'horloge de minuit brusquement sonne plus de douze coups ou qu'une catastrophe bouleverse la création.

Le personnage de Bonhomet ne constitue qu'une satire contre la lourdeur d'esprit de la bourgeoisie de l'époque, réfugiée dans un banal positivisme et cachant sous le scintillement de la raillerie, arme de défense maniée avec une savante escrime, son inaptitude à s'élever au-dessus des conceptions vulgaires.

En vérité, comme pour Descartes, comme pour Hegel, il n'est dans la pensée de Villiers d'autre univers que celui-là même dont la conception se reflète au fond de nos pensées. Illusion insaisissable, puisque perpétuel devenir, sans cesse en mouvement, dont la vision même qui pourrait un instant permettre de l'embrasser se trouverait inévitablement faussée.

La matière n'est qu'un agrégat de certains attributs de pesanteur, de polarité, de forme, de couleur. La substance qui soutient ces qualités n'a qu'une valeur purement intellectuelle.

Nos sens imparfaits ne nous révèlent que de faux aspects de la nature. L'homme s'en est vite aperçu dès que la technique lui a permis de poursuivre son investigation plus avant, au delà des moyens naturels.

Le secours de l'instrumentation, prolongeant la donnée

immédiate, ouvre de nouvelles perspectives dans la connaissance, permet des coups de sonde dans cet infini dont la double portée, positive ou négative, derrière elle entr'ouvert et béant, révèle l'abîme.

Aux variations, aux aspects de cette matière, à cette mobile réalité qui s'efface et s'évanouit, Villiers oppose une réalité seconde qui dépasse la conception du monde sensible : celle de l'Idée. C'est dans notre seule fin que l'Univers trouve sa limite. Il n'est infini que dans la mesure où nous pouvons le concevoir. Pour retrouver le sens de l'infini, l'homme doit se détacher de sa conception terrestre, ne plus voir dans le monde physique qu'une fuyante succession de phénomènes, c'est-à-dire une illusion périssable et s'arracher à cette fascination qui risque de l'amoindrir.

Lamartine a fait de l'homme un dieu tombé qui se souvient des cieux. Pour Villiers, l'homme est un dieu qui a oublié, mais qui s'efforce avec les antennes de l'intelligence, avec des vérités relatives, avec des erreurs et des doutes, de se rappeler d'où il vient après sa chute immémoriale. Mais comme il se laisse prendre aux rets des apparences, n'a-t-il pas tendance à forger ses propres liens terrestres, à s'appesantir dans le fini du monde matériel, à céder au désir qui l'enchaîne, à fortifier sa personnalité, à renforcer son égoïsme, à se réaliser en s'enfermant « dans une prison de rapports ».

C'est cependant en l'introspection que l'homme doit puiser tous les éléments de sa propre grandeur. En s'analysant, il découvrira en lui-même et par lui-même sa raison d'être, cette « loi qui fait apparaître les choses et le principe de toute réalité ». Il retrouvera son essence première, la divinité de son origine et sa voie d'évasion.

Ceux qui pratiqueront assez le total détachement des valeurs matérielles et mettront en harmonie leurs moin-
qui côtoie les plus dissolvants enseignements de l'Inde,
dres actes ou pensées avec la pureté de cette doctrine

ceux qui s'affranchiront par l'ascétisme, seront parmi ces élus de l'esprit dont la puissance s'exerce dans un état de gloire sur les événements du monde. Ils franchiront le seuil du monde occulte.

Mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se dégager des valeurs terrestres, et plus que le héros lui-même, le saint a trop de sacrifices à consentir.

Du moins, cet univers dont nous sommes les captifs, apprenons à le connaître, à l'adapter à notre moi, élargissons notre pouvoir de compréhension jusqu'à sa mesure (2).

Qu'est donc comprendre, sinon réfléchir en soi le dessein de ce qui a été créé? Pensée : miroir où viennent se refléter les constructions miraculeuses de l'ordre universel. Celui qui a su dresser un assez grand miroir pour y retenir la vision du monde se rapproche du créateur. Ainsi, selon l'expression du théologien, l'homme est fait à l'image de Dieu.

C'est donc, par réflexion de *l'univers réel,* un *univers intérieur* que Villiers reconstruisit en lui-même, avec une imagination aspirée par l'infini et absorbée par l'horreur du gouffre. Je me sens alors repris par ce vertige qui, par delà les arcanes de la stéréochimie, put un instant m'entraîner et me fit entrevoir sous les aspects de la dyssymétrie moléculaire la dualité de notre monde sensible et comme la preuve évidente d'une quatrième dimension : dextrogyre, levogyre, racémique par nature, racémique par compensation — toute la valeur du quaternaire!

Dans la cosmogonie de Villiers, l'idée participe de la nature des lois suréternelles. Bien davantage encore, elle est la réalité supérieure : la loi suprême.

Si l'univers existe, comment aurait-il pu être ordonné,

(2) Je me plais à noter que Guy-Félix Fontenaille, dans la *Loi des Lois,* un de ces livres qui sont à l'avant-garde de l'humanisme et de la pensée contemporaine, a cherché à établir un parallélisme de la pensée et du corps sur un plan non plus métaphysique, mais éthique — une harmonieuse sagesse présiderait à cette dualité.

sinon en vertu d'une nécessité absolue et sous l'empire d'une raison créatrice qui relèvent de l'esprit? Cette raison créatrice fait le fond de l'univers. La plante, l'arbre futurs sont obscurément pensés dans le germe et dans la graine. L'univers visible n'est qu'une expression négative de l'idée « pour se prouver son être sous forme de nature » (3).

Les choses n'existent qu'en vertu de notre conception. Elles ne valent que par ce que nous pouvons admirer en elles, c'est-à-dire « y reconnaître de nous » (4).

Une chose pensée est donc une chose réelle. La pensée crée le moment intérieur, le seul qui vaille par toute sa richesse et par l'enchantement où nous trouvons notre propre fin.

Les amants tragiques pourront ainsi s'arrêter éblouis par la magnificence de leur rêve et garder en suspens leur amour au-dessus des plus basses satisfactions du désir (5).

L'idée a une valeur positive qui s'accroît et se fortifie à mesure qu'elle triomphe de sa propre négation. Le mouvement qui l'anime, la fait germer, l'épanouit, est du même ordre que le mouvement brownien en quoi semble se traduire l'effervescence de la vie. C'est celui-là même qui fait bouillonner la sève, éclater la fleur, bondir l'animal qui, à travers le temps et les espaces, rythme la danse des poussières de soleils. Hegel, splendide visionnaire, ne considérait-il pas le monde comme une plante qui pousse?

Rien ne vaut, en somme, que par l'idéalisation que nous en construisons : c'est le fantôme que nous créons qui devient plus vrai que la réalité. Paré de toutes les séductions dont nous l'entourons, il se nourrit de la substance même de notre pensée et de la sève de notre amour. Ainsi, nous possédons virtuellement une chose

(3) *Tribulat Bonhomet*. Collection *Mercure de France*.
(4) *L'Eve future*, p. 117.
(5) *Axël*.

hors de proportions par rapport à ce qu'elle est, nous en projetons l'image démesurée et nous nous complaisons nous-mêmes à nous retrouver dans le mirage que nous avons créé.

Pris en ce jeu de reflets qu'engendrent le désir, l'enthousiasme, la croyance exaltée, nous construisons notre propre temple alors qu'il conviendrait peut-être de nous arracher aux séductions de notre moi, et de ne voir seulement, à travers la dispersion de notre personnalité, qu'un monde éclairé par le jour miraculeux de l'Esprit.

« Ainsi, dit Villiers, est la loi des êtres dont le regard mental ne dépasse pas les sphères des possibilités, des formes, des espérances, ils ne peuvent sortir d'eux-mêmes dans leurs amours mystérieux. »

Parce qu'elle participe de notre substance, chaque idée emporte un peu de nous et de notre vie actuelle : parcelle de notre devenir, elle s'ajoute à toutes celles que nous avons enfantées. Elle crée notre vie absolue. Que sera donc l'existence terrestre pour Villiers, sinon une sorte de matrice où s'élabore le devoir de se reconquérir sur le monde actuel en prévision d'un monde futur?

Noble conquête en perspective, sans doute, mais voie étroite pour réaliser! Il faudrait fortifier en nous la réalité intérieure qui ferait notre force, concentrer en nous ce fond immuable qui est la vérité de notre origine, atteste la divinité de l'homme et fait l'humanité divine.

Comme l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais aussi d'idéal, il faut lui jeter la nourriture spirituelle. Aider autrui à conquérir cette réalité intérieure est une des formes de la charité, « ce passe-temps divin des justes » à laquelle Villiers accorde une si haute valeur. Respectons l'homme quel qu'il soit, même affreusement déchu! Lui rappeler seulement le sentiment de sa noblesse, c'est se l'attacher. Jugeons davantage sur l'action que sur les mobiles insaisissables qui tiennent souvent au lot commun des individus, et qui nous eussent,

en de telles circonstances, conduits à agir de telle sorte. En tout cas, la tolérance doit être la règle souvent nuancée de pitié qui nous permettra de respecter notre humanité en celle d'autrui.

§

D'une telle hauteur la chute serait irrémédiable; aussi Villiers s'est-il prémuni contre le doute dans la silencieuse ironie où le froid sarcasme rend plus pathétique encore le drame humain.

Aux spéculations hardies, aux systèmes métaphysiques, aux croyances, aux reflets de feu de la révélation, à tout le lot de rêves qui, vers un mirage peut-être, a entraîné l'homme d'hier avec cet élan nécessaire pour le progrès de l'esprit humain, notre science n'a pu qu'opposer des certitudes relatives qui, à bout de compte, n'ont fait qu'augmenter l'irrésolution.

Le souci du terme exact a fait proscrire le mot « Dieu » des recherches philosophiques; le savant, confiné dans l'analyse du fait, n'ose s'aventurer au delà de l'expérience, recule devant la conception trop audacieuse et, somme toute, explique peu; l'artiste, à peu d'exceptions près, n'est plus traversé par le grand rayon qui conduit la création à travers des cercles spirituels.

La stérilité de l'analyse a dissocié la logique de l'hypothèse et désagrégé ces grandes constructions en un seul bloc de l'esprit humain qui, vers le ciel, ont dressé des antennes sensibles aussi aiguës que les flèches des cathédrales.

La méditation des mystiques modernes se brise ellemême contre un bas plafond.

Sans doute la découverte contemporaine, alliée à l'audace de la réalisation technique peuvent, leur bilan étalé, donner quelque lustre à l'orgueil prométhéen : l'homme ne s'est-il pas emparé de la foudre de l'Olympien? Ne

l'a-t-il pas domestiquée? Ne sait-il pas la faire obéir à ses fins? Mais pourrait-il sans hésiter croire un seul instant à sa propre divinité? Oserait-il d'un œil serein, et sans incertitude en ses destinées, mesurer un proche avenir?

Pourquoi, tout en reconnaissant l'évidence du progrès dans l'ordre matériel, sommes-nous ignorants devant les redoutables manifestations de l'activité vivante? Pourquoi nous attardons-nous avec un sentiment de mélancolie sur les ruines de vieilles idéologies? Pourquoi notre raison chancelle-t-elle parfois sous les coups redoublés de notre inquiétude et de notre obscur besoin de merveilleux?

« Ah! dira Villiers, nous devons avoir l'air de parvenus pour les Dieux, tant nous nous tenons gauchement. Nous nous amusons dans les ténèbres à reculer d'insignifiantes décimales... »

Le doute nous assaille si nous considérons l'état de notre science, en regard de tout ce que nous ignorons et que nous ne sommes pas près d'acquérir.

Villiers semble s'en tenir au relativisme circonspect d'un Renan, mais la tristesse asienne l'envahit quand il considère l'instabilité du phénomène et surtout son mystère, car faussement nous croyons connaître dès que nous avons nommé. D'un regard insatisfait, il mesure toute cette science accumulée par l'effort de tant de vieilles civilisations et que les générations ont malaxée à leur guise pour bâtir une cosmogonie compatible avec la raison humaine. Celle-ci d'ailleurs ne fait-elle pas preuve d'une admirable constance en essayant d'ériger des systèmes, où chaque chose se trouve à sa place, dans les coordinations d'une logique capable de relier les phénomènes, sans pouvoir cependant connaître ni l'origine ni le but?

Nous nous réfugions dans la mathématique, forme palladienne austère et pure de la prière, et, séduits par les entraînantes harmonies des nombres, nous construisons

des cosmogonies comme Amphion construisait des cités aux sons de la lyre. Nous nous efforçons de créer notre ordre intérieur en accord avec l'ordre de l'univers, et, en expliquant l'ordre de l'univers, d'expliquer notre ordre, sans créer autre chose qu'un jeu de symétrie, un parallélisme de miroirs, un renvoi de mobiles reflets.

Mais plus nous nous sentons associés au rythme éternel, plus nous nous sentons baignés dans le divin et d'autant plus sublimes, plus aussi nous prenons conscience de notre solitude et de notre humilité en regard de notre propre grandeur.

De nombre en nombre, de formule en formule, d'abstraction en abstraction, nous nous efforçons de faire le point, mais nous sentons bien que nous allons à la dérive et que nous sommes perdus.

L'homme porte à son front l'étoile luciférienne de la science, mais son rayonnement n'éclaire qu'à peu de distance et l'ombre mystérieuse guette sa proie. Une brève secousse sismique suffirait à tout précipiter dans l'abîme, et notre civilisation irait dans la profonde nuit rejoindre ses sœurs aînées, ses pauvres sœurs mortes...

§

A cette défaite de la spéculation scientifique, Villiers surajoute d'ailleurs la prophétie d'une faillite sociale où menace de sombrer le bonheur humain.

Il ne pense pas que le progrès puisse dépasser une limite restreinte et démontrer autre chose que « notre dépendance indéfinie et notre ignorance finale ».

Le progrès ne suscite qu'un bien-être relatif, proportionnel aux nécessités des pays ou des âges. Il apporte certaines satisfactions immédiates à l'humanité, mais en définitive il crée des besoins nouveaux et suscite les compétitions brutales des appétits pour la satisfaction de ses besoins. Villiers salue bien les conquêtes matérielles de

l'humanité qui dépassent tout ce que la poésie et la mythologie des anciens ont pu rêver de colossal et d'étrange. L'homme, de jour en jour, asservit des forces naturelles : l'eau, l'éclair, le feu; mais la science philosophique des anciens a-t-elle été dépassée? Le calme au sujet de l'idée de Dieu s'est-il installé dans les âmes? Le mal d'infini de l'homme a-t-il davantage été apaisé?

Aucun progrès certain n'a été réalisé sur le terrain métaphysique. Au point de vue moral, il semble que l'individu, dans le souvenir de quelques lois perdues, cherche toujours par l'éthique à éliminer la faute contre l'harmonie. L'homme, conclut Villiers, n'a pas fait un pas véritable vers ce qui est le bonheur réel de l'Humanité.

Que dirait, hélas! notre penseur si, de son regard de grand visionnaire, il lui eût été donné d'embrasser notre étrange époque, à peine délivrée d'un cauchemar de guerres, ivre de réactions biologiques, après les trouées de la mort, frémissante du vrombissement de la machine et secouée par la trépidation de la vitesse?

Tandis que sous le fallacieux prétexte d'accords et de paix les nations luttent encore en réalité autour des tapis de conférences, pour assurer leur hégémonie et la prépondérance de leurs intérêts, happée par le jeu alterné des démagogues et des marchands, la masse amorphe des peuples est triturée sous les meules de la politique et de l'économique.

Vouées à la recherche des valeurs exclusivement utilitaires, les classes moyennes, qui ont toujours fourni tant de beaux soldats aux légions de l'Esprit, sont contraintes par la dureté des temps à se détourner des hautes spéculations qui annoblissent les individus. La recherche du bien-être matériel a créé une sorte de barbarie moderne, un automatisme mécanique qu'accentue l'engouement pour les méthodes rationnelles et expéditives de peuples dont l'histoire date d'hier et dont tout l'idéal

évangélique consiste à s'approprier à coups d'or les dépouilles des civilisations de la vieille Europe.

Au milieu du déchaînement des appétits collectifs ou concertés, l'homme libre s'use prématurément dans une lutte de plus en plus âpre pour se classer socialement, pour abriter sa femme et ses petits, pour conquérir parmi ses semblables le droit de vivre et d'être heureux.

Quelle est donc la norme naturelle, sinon manger, boire, dormir, aimer, penser, saluer la lumière? Mais là où le pasteur virgilien, en de frais loisirs, jouait de la flûte, la sirène mugit et engouffre dans l'usine, pour le travail noir, le troupeau des fils de la terre.

Le serf «attaché à la glèbe» pour les besoins du féodal, l'artisan ciselant des poignées d'épées, ou tissant des étoffes historiées pour son seigneur dans l'atelier familial, étaient-ils donc moins heureux que l'ouvrier de la fabrique travaillant à la chaîne pour réduire un prix de revient, ou pendant huit heures débitant le métal en bande sous la presse à découper?

L'homme, qui a voulu faire de la machine une auxiliaire, est, quoiqu'il veuille s'en défendre, en train, s'il n'y prend garde, de devenir son esclave. Le grand mécanisme aux complexes rouages, monté de toutes pièces pour entretuer les frères ennemis, tourne encore en vertu de sa vitesse acquise et continue la guerre pendant la période de paix. L'homme, dans les deux cas, est la victime prédestinée du progrès matériel. Il continue d'expier le vol divin de Prométhée.

Le machinisme nous a ramenés à une ère nouvelle de violence et de servage. L'excès de travail abrutit l'individu et le pousse vers le plaisir facile comme l'abrutirait d'ailleurs l'excès d'oisiveté.

Dans le désarroi intellectuel d'où toute recherche désintéressée est exclue pour l'artiste né pauvre et luttant pour l'existence, la pensée détournée de sa valeur pure-

ment spéculative et de son expression esthétique s'oriente vers les seules créations qui conviennent au négoce.

Notre époque sera celle des arts mineurs épanouis pour la satisfaction d'une clientèle riche, sinon élégante et raffinée. On orne le corps, on flatte les sens, on ne relève pas l'âme.

Villiers a, comme Balzac, le mépris de ces majorités où s'exerce la tyrannie des primaires, de ces ombres demain disparues pour faire place à de nouveaux fantômes.

C'est un aristocrate dur pour la médiocrité universelle qui détient seulement « l'écorce matérielle du pouvoir », mais n'en saura jamais l'essence.

Nul ne possède virtuellement que ce qu'il peut éprouver d'une belle chose. Au fond du peu de cas qu'il en fait, il ne peut donc retrouver que sa propre inaptitude à comprendre, sinon la vilenie qui lui défend de voir. A quoi bon dès lors s'irriter contre les sots et les méchants?

A quoi bon s'irriter davantage contre les entreprises sans lendemain de ceux qui par leur fortune et leur position sociale briguent la palme de l'artiste et s'efforcent par effraction de pénétrer dans le chœur : « On ne devient pas un cheval de race par le seul fait d'entrer dans un champ de course! », s'écrie Villiers. Haute leçon, ô mes lecteurs!

Donc, un certain progrès spirituel doit toujours, inséparablement, accompagner le progrès matériel : le bonheur de l'individu est à ce prix. Or, sous prétexte de nous convier à un hypothétique bonheur collectif, dans sa tentative de pallier par un faux bien-être ou par une féerie artificielle le manque de rêve, notre civilisation moderne dépasse en son rythme trépidant le rythme ralenti assigné par la nature à la vie.

C'est contre l'harmonie une faute qui, tôt ou tard, viendra à échéance et dont l'individu ne saurait n'être pas puni par une désorganisation prématurée de son processus vital. L'humanité déçue se lavera sans doute un jour

de cette fausse conception de ses destinées. Elle s'en trouvera meurtrie comme d'un désaccord.

En vérité, ceci serait de nature à rendre plus pesante encore la négation de Villiers. Mais sans doute avec un sourire de prince désabusé nous convierait-il à méditer autour de sa pensée consolatrice : « Crois bien qu'il y aura toujours de la solitude sur la terre pour ceux qui en seront dignes » (6).

C'est en cette solitude que l'homme trouve sa liberté. Mais, enserré dans les rets que tisse la civilisation, peut-il d'une manière durable s'arracher au groupe? Chacun de nous est animé d'un de ces mouvements particuliers dont la somme s'intègre dans ces oscillations en lesquelles les sociétés trouvent leur équilibre, résultante de la composition de forces constructrices et organisantes, et de forces antagonistes.

Nous sommes ainsi solidaires de nos semblables et déterminés par nos inévitables réactions. Comment retrouver notre liberté morale, sinon par notre élévation intellectuelle?

Il appartient à chacun de se grandir assez pour se libérer. Seuls les familiers des hautes régions de l'Esprit sont réellement solitaires et libres. Ils sont assez détachés des événements de la vie quotidienne et assez peu troublés par les joies ou les maux que leur présente la terre pour vivre dans la sérénité d'une vie supérieure, complément indispensable de la vie physique, pour que l'homme puisse trouver l'accord de son rythme propre, avec le rythme de l'univers.

§

Pour jeter quelque lumière sur notre devenir, Villiers pense que la logique même de la nature est pour nous un précieux moyen d'investigation. Tout ce qui dans

(6) *Isis*, p. 53.

cette logique naturelle se trouve d'accord avec celle de notre pensée se classe dans une suite ordonnée de phénomènes connus dont l'ensemble constitue la science. Si la chaîne s'interrompt parfois, nous nous efforçons de suppléer par notre intelligence naturelle aux maillons perdus.

Il est donc permis d'espérer qu'un jour, peut-être, la raison donnera quelques apaisements sur notre véritable destinée.

Se sentant solidaire d'un autre plan que le plan physique, Villiers réfute les théories matérialistes au moyen desquels la biologie se limite à faire de la vie un ensemble de fonctions qui résistent à la mort et de la mort un arrêt de ces fonctions. Ni Harvey, ni Broussais, ni Bichat ne trouvent grâce devant lui.

Pour cet hégélien, la mort n'est que « le passage vers la réalité de ce qui maintenant n'est que vision ». C'est seulement au seuil de la mort que les visions des mourants commencent à devenir réelles.

Villiers ne peut se résoudre à la conception d'un audelà d'où son moi pathétique serait exclu et où il ne retrouverait pas la conscience de son propre infini divin. Il repousse la conception d'un monde où son esprit aurait l'air d'un étranger.

Si la vie est une manifestation négative de l'Idée génératrice s'exprimant par le mouvement, si d'autre part l'Idée s'accroît et se fortifie au fur et à mesure qu'elle se nie, qu'est donc la mort, sinon, avec une minéralisation plus complète de l'instrument physiologique, la négation totale par laquelle l'Idée se libère pour s'épanouir en l'Esprit? Comme la vie, la mort relève donc de l'Esprit.

La mort nous délivre de nos pensées les plus oubliées, de nos actions bonnes ou mauvaises, de nos émotions heureuses ou malheureuses. C'est de tout cela que nous devons complètement nous purifier, et le docteur Lenoir pourra se demander de quelle nature peut être cette

immortalité et si, dès notre vie terrestre, nous ne pouvons influer sur notre vie future. Est-ce la somme de nos actions ou de nos pensées qui va constituer le nouvel être intérieur qui peut, sans s'abolir, traverser l'épreuve de la mort? Car la résurrection est pour Villiers tout à fait probable et logique parce que naturelle et qu'il « n'est pas plus étonnant de naître deux fois qu'une ».

Aussi accepte-t-il volontiers la théorie ancienne de la dualité de l'homme. Le corps physique en son évolution biologique, par sa destruction et sa renaissance cellulaires, ne se renouvelle-t-il pas périodiquement? N'est-il pas un devenir dans le Devenir?

Sous l'enveloppe matérielle vit l'homme réel; il assiste aux tribulations de l'être physique, le contredit, le juge; c'est ce *moi second* de l'individu qui constitue sa véritable personnalité.

En sa tentative d'accorder la biologie avec la métaphysique, le docteur Lenoir se rallie à l'opinion du père Kirchner, à savoir qu'une âme prisonnière se débat dans l'animal. Il croit d'autre part que ce n'est pas toujours un homme qui habite dans la forme humaine; de là cet *indice d'animalité* que Lavater a relevé sur la physionomie.

En somme, peu d'individualités coïncident exactement avec leur valeur humaine. L'homme n'est qu'un animal dans la chaîne des êtres. Ce qui le différencie de tous, c'est son besoin d'idéal. Seuls, le tourment du divin, le vœu de son être pour s'affranchir de ses servitudes terrestres le délivrent de cette animalité... qui se trahit par les expressions de son visage. Dégagé des obscures consciences de l'instinct, il retrouve la valeur essentielle, mystique, éthique et esthétique à la fois qui le situe par rapport à l'animal.

Ainsi tous ceux qui haïssent la pensée ou qui entravent son envol, ceux qui, par une sorte de zèle profanateur, sont toujours conduits à mépriser, à ridiculiser toute

noble tendance, tous ceux qui cherchent à abaisser les autres en dépit de la générosité que devrait leur conférer certaine connaissance, les tueurs d'enthousiasme qui ne touchent jamais à un rayon que pour l'éteindre, les rogneurs d'ailes sont des êtres inférieurs qui même au milieu des flots de lumière ne peuvent cesser de paraître obscurs. Dans leur appétit organique de domination, ils apportent dans les arts de la vie toute la brutalité de l'instinct : des bêtes invisibles, transfigurées sans doute par le travestissement humain, mais des *bêtes réelles.*

De sa forme intellectuelle, c'est vers une forme animale que redescend l'homme quand sa pensée quitte le royaume de l'Esprit. L'individu est ainsi le siège d'une dualité ennemie qui dresse la bête contre l'ange.

Cette forme intellectuelle, affirme le docteur Lenoir, est la vraie. Elle peut être diabolique et il est à craindre que la mort même ne la dissolve pas et ne la rachète pas tout à fait.

Après la mort, l'âme demeure, à son avis, matérielle pendant un temps indéterminé. Aussi certains défunts gardent-ils, au delà de la vie physique, une vitalité tenace où s'affirment encore les sentiments et les passions dont leur existence fut soulevée.

« Ah! conclut Villiers, nous sommes les jouets d'une perpétuelle illusion. L'Univers n'est qu'un système de visions, un mauvais rêve, et nous ne sommes pas sûrs de la survivance de notre nature secrète dans une nouvelle vie qui ne serait qu'un nouveau rêve. »

§

Villiers montre par ailleurs toute la confusion des théologiens quand il s'agit de donner une idée du Créateur de cet univers. Ni Tertullien, ni saint Augustin, ni les Pères de l'Eglise, ni Malebranche, ni Jacob Boehme n'ont donné de Dieu une pensée qui le satisfasse. Il trouve cette

notion de Dieu insuffisamment circonscrite chez les modernes.

Le docteur Lenoir a peur d'une justice absolue. Il ne se rend pas suffisamment compte que nous devons considérer Dieu comme l'essence même du rythme harmonieux qui a équilibré toute création, et qu'au fond les éthiques ne nous conduisent qu'à éviter d'enfreindre les lois de cette harmonie. Ce que nous imaginons être le châtiment divin n'est autre que le redressement automatique, à notre détriment, de l'équilibre que nous avons inconsidérément rompu.

Quand nous pensons Dieu, notre pensée s'identifie avec toutes les manifestations de Dieu. Penser Dieu, qu'est-ce donc, sinon en pénétrer l'essence, et ceci d'autant plus profondément que Dieu lui-même se réfléchit en nous. La perception de Dieu est une question de subtilité et de degré.

Penser Dieu, c'est créer de nous à Dieu une onde qui, par reflux, nous revient plus puissante, s'accroît à chaque pulsation de notre pensée comme à chaque retour et finit par nous porter.

Nous aspirons à Dieu et Dieu réfléchit nos aspirations : l'âme s'enrichit de ces oscillations de la force-pensée qui de la Créature va vers le Créateur et revient à la Créature. C'est donc d'une amplification constante de la notion vive de Dieu, c'est-à-dire par la foi, que naît la révélation.

Ainsi éclate encore la puissance de la pensée. Quand nous pensons, nous créons des valeurs positives ou négatives, selon que nous sommes orientés vers l'affirmation ou son rejet. Toute pensée, même négative, est un acte de foi.

Nous croyons à la réalité de nos sens, à la réalité même de notre doute sans qu'aucune preuve efficace nous puisse priver du droit d'affirmer ces réalités. Pourquoi, dès lors,

tenterions-nous de détruire en nous-mêmes la réalité la plus sublime : la notion de Dieu?

Swedenborg a mis la croyance au-dessus de la pensée, autant que la pensée au-dessus de l'instinct. Villiers en a fait la base de toutes les réalités. Voilà pourquoi, repoussant cette valeur négative qu'implique l'idée du néant, il préfère instaurer le culte de la valeur positive impliquant l'idée de Dieu.

Ainsi c'est en l'homme lui-même que la réalité de Dieu doit naître et s'augmenter. Tant vaut l'individu, tant vaut le divin. La plus sublime conception n'a d'assise et de vérité que tout autant que nous sommes capables de l'enrichir de notre vouloir et de notre méditation.

Repousser a priori l'idée d'un Dieu ne signifie pas pour Villiers autre chose que « se décapiter gratuitement l'esprit ».

D'ailleurs, même en outrageant l'Esprit, le méprisable sens commun ne saurait se détourner du chemin que l'Esprit a tracé « vers le lieu tranquille du sommeil et de la mort » (7).

Il n'y a pas, selon Villiers, de révélation spontanée. Dieu, qui a créé le monde, se préoccupe peu de révéler ses voies. Si, par l'oracle simpliste de Bonhomet, notre penseur peut avancer que la science jette un jour nouveau sur le monde et que « marcher à sa lueur peut suffire à l'homme juste pour s'acquitter envers Dieu », par la bouche de Lenoir il précise que nous ne pouvons pas nous détourner de la science du divin, car nous faisons malgré nous partie de « tout cela ». L'énigme pourra-t-elle un jour être résolue?

Villiers se réfugie alors dans une position d'attente, conforme à une sereine logique : « Quant à Dieu... marchons et agissons comme si... quelqu'un devait nous comprendre et comme si nous ne devions pas mourir ».

Le sarcasme athée de Bonhomet n'est donc au fond

(7) *L'Eve Future*, p. 48.

qu'une forme mal définie de l'inquiétude et doit être accepté comme tel. Le naturaliste avoue bien volontiers d'ailleurs qu'il n'en use que lorsqu'il se sent acculé dans ses derniers sophismes : « C'est mon arme à moi quand j'ai peur. Mon rire mettrait en fuite mieux que des prières, les fantômes eux-mêmes, car moi je n'ai jamais pu contempler les cieux étoilés ».

Dès notre vie ici-bas, nous devons donc préparer l'évolution de notre vie future.

Est-ce dire qu'il faut délibérément pratiquer le mépris des valeurs terrestres?

Villiers aime trop le double équilibre compensateur du corps et de l'esprit pour sacrifier celui-là à celui-ci. Il s'aventure sur le terrain métaphysique, mais, dès qu'il perd pied, il a de prompts et significatifs retours. Comme Faust, soudainement, Axel ne veut plus savoir, il se tourne éperdu vers l'or, vers l'amour, quitte à se ressaisir au moment où va se consommer sa défaite spirituelle.

Il est pour l'homme des joies supérieures qui peuvent enchanter son passage ici-bas. Çà et là, de tout cœur, Villiers nous propose quelques apaisements pour nous permettre de poursuivre notre chemin.

La vie nous offre trop pour n'être pas un choix. Dès que l'homme a la volonté de se grandir, d'augmenter en lui les valeurs intellectuelles, morales et spirituelles, il se sent réellement vivre. Il ne donne aux nécessités que peu de lui-même, il s'arrache au banal commerce du monde, pour réserver davantage la part secrète qu'il lui reprend et dont il jouit.

Ceux qui vivent sur les sommets de la pensée offrent peu de prise aux désirs violents comme aux maux ou aux joies que présente la terre. « Je suis, dit l'un des héros de Villiers, le prince d'une nuit plus grande : j'ai le cœur plein de liberté, je peux m'endormir dans la solitude. »

Comme Balzac, comme tant d'autres grands tourmentés,

Villiers se réfugie dans les splendeurs de l'art. Il y cueille ces joies profondes qui seulement appartiennent aux fervents, aux sensibles, aux sages, aux solitaires.

N'est-il pas lui-même un prince d'autrefois projeté dans le siècle, dont Mallarmé nous trace un portrait d'une si suprême distinction? Il franchit les portes du songe, il traverse les jardins de l'Irréel, en apportant le message de Poe avec cet air seigneurial qui n'appartient qu'à lui, puisqu'il nous vient en ligne droite du romantisme noir et de l'aristocratie française.

Cette royauté perdue, que pour la seule noblesse du geste, un instant sans doute il osa revendiquer pour prétendre, en vertu d'anciennes et hypothétiques suzerainetés, au trône vacant de Grèce, il la retrouvera intacte dans les hautes solitudes de l'Art où il se promènera comme un souverain orgueilleusement triste dans la magnificence d'un fief incontesté!

La terre sera peu pour lui. L'Italie elle-même ne fera remonter en lui, comme un sanglot, que le souvenir d'une grandeur d'autrefois et ne fera passer en la mélancolie de ses yeux qu'un reflet de splendeur abolie.

Mais le rêve, à son tour, lui ouvrira son domaine sans limites! Il le peuplera de curieux fantômes, irréels comme il convient mais secoués par de larges frissons humains. Il les animera de la flamme haute de ses pensées, des remous d'orgueil et d'ombre de ses désirs, de l'opulence obscure de ses ambitions, et il les fera lever sous le signe des constellations orageuses de son ciel intérieur.

§

Comme Balzac, comme Gérard de Nerval, Villiers affirme à son tour la réalité du rêve. Les choses vues par un visionnaire entrent dans l'ordre des choses naturelles. Le rêve fait partie de notre rythme humain. C'est la détente par laquelle l'homme se délivre du sens commun, de toutes les humiliations de la vie sociale, échappe à

la puissance des esprits inférieurs, pires que les sots. Le rêve, c'est le déroulement historié du silence. Par lui s'ouvre le seuil du monde occulte dont notre monde n'est qu'une imparfaite projection.

L'homme se ressaisit dans sa solitude originelle et dans la sensation de son éternité. Rêver, c'est déjà mourir à la terre, mais le voyant retient en vérité quelque lambeau de ciel sous ses paupières.

En son analyse du rêve, Villiers insiste sur le sentiment de continuité qui s'affirme en nous en ces instants interposés entre la veille et le sommeil, sur la conscience d'une réalité spatiale dont notre réalité sensible n'est que la figure rétrécie (8).

Celui qui entre dans le domaine du rêve sent déjà par avance se dégager de lui la projection de l'être qu'il devient. Il aborde un mystérieux rivage, une solitude sans limites où voguent tacitement d'autres êtres avec lesquels il noue de subtiles affinités, des êtres que parfois nous révèle, pendant la veille, l'éclair d'un de ces instants où nous avons été délivrés des chaînes qui nous lient à la tenace raison et à la pesanteur du réel.

Des rapports mystérieux s'établissent entre les hommes et les entités d'un univers invisible.

Si par notre concentration et notre méditation dans le silence, dans la vibration ralentie nous trouvons une sorte de longueur d'onde favorable, un accord propice, d'obscures présences nous frôlent. Il y a une musique qui fait accourir les âmes : c'est le chant orphique dont seuls les grands artistes ont su trouver la clef. Les faux artistes s'expriment en vain devant un mur qui ne s'ouvre jamais. Plus notre silence est grand, plus il est peuplé; et plus il est peuplé plus nous nous enivrons aux sources d'une vie invisible.

Ainsi, affirme Villiers, des ombres devinées répondent aux appels de l'âme préparée à leur visitation lorsqu'elle-

(8) *L'Eve Future*, p. 377.

même, dès ici-bas, a su, par sa subtile élévation, parvenir aux confins de l'arrière-monde. Elles vivent autour de nous, animant les formes des objets familiers, elles leur prêtent cette palpitation secrète qui n'échappe pas aux hypersensibles, se créent des visages avec des plis d'étoffes, des feuilles ou des fleurs inclinées dans les vases; elles peuplent nos solitudes, attestent leurs vérités à travers même les terreurs de la nuit pour mieux affirmer des réalités que, d'un mouvement naturel, notre âme est spontanément portée à reconnaître.

Le rêve ouvre sur un autre plan de vie une fenêtre lumineuse que le sens commun referme brusquement. Oiseleur sans pitié, il brise tout essor de l'imagination dans des liens de rapports connus ou d'anciennes interprétations.

Comme si elle redoutait quelque désertion d'un monde vers un autre monde, brusquement la nature tire sur la chaîne de notre raison et nous ramène au sentiment de la vie physique.

Avec Gérard de Nerval, Villiers pense que les représentations de notre imagination sont des êtres vivants et que, par leur condensation, il est possible d'animer subtilement la figuration invisible en laquelle persistent les défunts; bref, il est possible de faire sortir la vie de ce silence dédaigneux où elle se claquemine.

Idéalement, le comte d'Athol a creusé dans l'air la forme de son amour, que vient silencieusement remplir le fantôme d'une chère morte.

A force de souvenir et de volonté, il forge la vie et la présence de la vision reconstruite dans l'hôtel solitaire où le soir, de nouveau réunis, les deux amants dînent aux flambeaux. Il perd cette Eurydice une seconde fois parce qu'un instant il s'est ressouvenu qu'elle n'était plus de ce monde.

C'est surtout par sa création d'Hadaly, qui vient de ces régions sans bornes « dont l'homme ne peut entre-

voir les pâles frontières qu'entre certains songes et certains sommeils », que Villiers jettera ce pont fragile qui relie notre vie affective et passionnelle avec la vie mystérieuse d'outre monde.

Pour faire naître ces instants de hauteur supra-sensibles où le moi se libère de tout ce qui l'alourdit de matérialité et force les portes interdites, Villiers, expert magicien, ne repoussera pas le charme noir des poisons dont Baudelaire a tendu la coupe criminelle. De la sourde oppression des « paradis artificiels » est née avec ces deux enchanteurs une littérature de songe. L'homme connaît ainsi, par subterfuge, les phases du sommeil que les anciens croyaient traversé de révélations surnaturelle et divine, dont les interprétations conduisent à bâtir une science sibylline et à enchaîner un traité des songes.

C'est le haschich infernal qui déforme le réel, centuple toutes les impressions, multiplie les valeurs intellectuelles affectives ou mystiques dans la dilapidation de nos facultés, créant aussi bien l'exaspération amoureuse que l'admiration du remords ou la délicatesse dans la détente, faisant de la musique un véritable poème écrit dont chaque note prend la résonance profonde d'un mot, et dont chaque rythme se noue avec un mouvement de l'âme.

C'est l'opium sournois et félin, roulant des mondes mystérieux et les vertiges de l'imagination au sujet du moindre prétexte sur lequel rebondit l'idée fixe, puis se détendant dans une sensation d'harmonie où l'homme semble retrouver l'équilibre divin de son origine.

A l'évasion par le voyage (9), Baudelaire a préféré

(9) Après Chateaubriand, après Loti, grands voyageurs romantiques et désenchantés, Valery Larbaud, un des rares auteurs qui, après le symbolisme, ont apporté quelque valeur nouvelle, a, le premier, traduit l'accent spleenétique et l'impressionisme aigu du voyage moderne dans la littérature actuelle.

l'évasion par le rêve provoqué, en quoi s'abolissent le temps et l'espace.

Cette magie de l'opium, Villiers la versera dans le breuvage qu'Ellen fera boire à Samuel.

Le calme de la nuit, l'assoupissement des sens ouvriront toutes grandes les inextricables allées du songe nocturne et le dormeur refera le ténébreux périple où depuis Orphée errent les tragiques amants (10). C'est alors que le rêve noir déroule ses tortueux méandres.

Sur une rivière sombre et encaissée, les deux évadés du monde voguent sur une barque sinistre qui n'a qu'une voile. Et le pilote dont une tête de femme endormie opprime la poitrine essaie vainement de soulever le fardeau qui pèse sur sa mémoire.

Le paysage est d'un bleu violâtre et fané où jamais ne s'infiltra la joie de la lumière.

Les amants voguent à travers les sinuosités d'une eau triste, entre les rives d'un monde minéral aux végétations siliceuses parmi les coraux violets, les vitrifications couvertes de lichens, de soufre ou de nitre. Un monde mort se déroule, qui semble ignoré de Dieu et où ne rôde le pressentiment d'aucune présence.

Mais, en souvenir de la terre des vivants abolie, l'amante psalmodie une chanson sibylline où s'évoque la rébellion d'un esprit exalté dans une obstination stérile et la chute d'un ange foudroyé.

Et le poète s'épouvante de reconnaître dans les fleurs maudites les floraisons de ses pensées, et l'image même de son âme dans cette nature désolée. Cette chanson de mort n'est-elle pas celle de son propre esprit, celle de son orgueil précipité?

Nous retrouvons chez Villiers l'interprétation d'un thème favori, celui de la descente aux enfers, déjà caractérisé chez Gœthe, Balzac et chez Gérard de Nerval. C'est la nuit romantique qui a tissé pour eux le rêve noir, de

(10) *Ellen*, p. 267.

même que des projections célestes de Swedenborg ont émergé des visages séraphiques.

Chez Villiers, aussi ,le rêve blanc se superpose au rêve noir et crée des jeux de lumières à travers l'ombre romantique. Le visionnaire, assurément, a donné le jour à une race de héros et d'héroïnes proches de l'humanité. Mais par le seul jeu de leurs réactions aux événements bizarres auxquels ils sont mêlés, ils deviennent des types d'exception en lesquels il a concrétisé sa sourde résignation à lutter contre la vie, la misère, la sottise, ses espoirs sans limites, ses rêves de richesse et de splendeur, son tourment d'absolu, de pureté, son ardent désir de surhumain, pour ne pas dire de divinité.

Il symbolise en Axel l'albe chevalier que sanctifie la Rose-Croix, en même temps que la jeunesse et l'amour; il incarne en Janus le mage blanc qui semble venir du fond des âges et diriger avec fermeté l'accomplissement d'un destin prévu à travers les temps; il ridiculise en Bonhomet le scepticisme et le sens commun positiviste, il suscite en Lenoir un évocateur inquiet de puissances obscures.

Il provoque le conflit des forces contradictoires pour séparer les êtres ou faire chanceler leurs résolutions : l'Archidiacre entraîne en vain Sarah, avide de vivre et de conquérir, vers le mirage du ciel dans les renonciations du cloître; parallèlement, le Commandeur cherche à entraîner Axel vers l'existence mondaine, alors que Janus, par un enseignement secret, veut le détacher des liens de l'instant et le projeter sur le plan éternel. Enfin, Sarah aspire à l'enlacer dans les étreintes de la vie passionnelle.

Chez Balzac, Louis Lambert a suivi les rudes méandres de la voie étroite : il a renoncé au monde physique et, par les disciplines mystiques, a forcé les portes de l'invisible.

L'Axel de Villiers a, lui aussi, rêvé d'entrer dans le

monde de prestiges qui lui a été dévoilé. La doctrine ancienne lui a révélé que la toute-puissance peut s'acquérir par la victoire sur toute passion; la destruction de la personnalité, le détachement qui assujétit une chose et la livre, féminine, dès que l'on cesse de la limiter en soi par le désir. Il sait que l'homme en sa volonté pure possède l'essence réelle de toute chose.

Mais en souhaitant des horizons plus libérés que ceux d'une forêt aux sauvages enchantements, arrivé au seuil de l'Univers occulte, Axel redoute de s'engager plus avant dans un labyrinthe de visions où les pensées peuvent rouler vers la démence. Le double sortilège de l'or et de l'amour ramène vers les basses terres sa bouillonnante jeunesse, plus forte que les abstractions et les idées pures.

Loin de dissoudre son moi impérieux dans l'océan des nombres, des formes et des espèces, de s'anéantir dans une vie impersonnelle, sous prétexte d'éternité, il persiste à demeurer conscient de lui-même et renonce enfin, pour rester un homme, aux pouvoirs du dieu qu'il pourrait devenir. Il refuse l'absolu sacrifice qui conduit peut-être à ne trouver dans la mort qu'un sommeil sans rêves.

Mais, au moment opportun, il sait se défendre de la matérialisation du désir, qui lui ravirait la splendeur spirituelle de l'amour un instant entrevu, et fixer par la mort l'éclair qui met le rêve au-dessus de la réalité.

La hautaine figure de Samuel forme le diptyque. Pour avoir été, à son insu, l'amant ingénu d'une courtisane, il ne se sent plus digne de faire figure de chef et, devant ses amis consternés, jette à terre les insignes du pouvoir.

De l'ombre des hautes salles émerge Janus, enchanteur et mystérieux, dont on ignore la vie à travers le temps, et sans doute immortel. Dans sa main, il semble tenir les fils des probabilités tirés du passé pour tisser spirituellement l'avenir.

Il a initié Axel à la doctrine des Rose-Croix, dont il détient la science secrète. Lui-même coopère au grand-œuvre puisqu'il a mis en présence les ultimes descendants de deux races élues du fond des âges pour que la pureté triomphe un jour des puissances redoutables de l'or et de l'amour.

C'est dans le vertige de reconquérir la joie sublime qui vient de la connaissance qu'après avoir un instant glissé sur la pente des abandons, les amants magnifiques — vierges tous deux — se rachètent par la mort et marquent par le refus d'un bonheur trop matériel la volonté d'affirmer, avec les hautes valeurs spirituelles de l'homme, sa liberté et son espérance vers un meilleur devenir.

Quant aux héroïnes engendrées par le rêve pathétique de Villiers et projetées hors de la banale réalité, elles sont frissonnantes, d'âmes étranges, marquées au sceau de la fatalité. Ce sont de ténébreuses filles de la mélancolie et du silence, nimbées d'un halo de légende, assez près de nous pour que les sursauts de leur humanité retentissent sur la nôtre, au demeurant irréelles, parfois semblables à des séraphins proscrits, accablés mais fiers toujours de leur éternité.

Moins pures que certaines héroïnes de Balzac, elles se débattent dans les langueurs ou les renonciations des fins de race ou bien tendent les réseaux de l'intrigue, se complaisent comme de tragiques Vénitiennes dans la trahison, la perfidie, le crime, projettent avec les éclats de leur passion les reflets divins de leur âme. Fleurs vénéneuses et lourdes de nuit, capables de s'ouvrir soudain avec splendeur sous quelque rayon céleste, elles s'appellent : Tullia, Sarah, Ellen, Morgane.

Tullia, sorte de Vestale, a épuisé la science humaine et, d'abstraction en abstraction, à la poursuite de sa propre essence, a tour à tour interrogé les arcanes de l'ombre, le silence nocturne, la pensée de la voûte étoilée. Ame, elle

a cherché à s'arracher à ses liens de chair et, par la conscience hégélienne de l'identité, essayé de pénétrer le mystère de l'être, de conquérir l'empire du ciel. Reine du vertige et des ténèbres, respectée par la foudre, elle se détache sur le décor du monde extérieur dans un halo de songe où la méditation, goutte à goutte, écoule son sablier. A suivre le vol des idées, elle a connu les délires de l'hallucination et s'est penchée haletante sur les gouffres de la démence. Parvenue à ce point extrême de sensibilité, les moindres prétextes à émotion déclenchent en elle toute la mécanique du rêve. Les souvenirs d'un passé aboli se lient à ses actes. Pour elle, les plus simples événements de chaque jour retentissent dans les prolongements d'un monde invisible. A force de hauteur dans l'abstraction, elle a rejoint la suprême poésie. En sa pâleur ambrée et solaire elle compose un visage de séraphin, encore embelli par le rayonnement de la charité. Elle irradie un charme magnétique. Majestueuse, aimable, belle, pure, elle fait lever en nous le souvenir de ces nobles Florentines peintes de profil par Ghirlandajo.

Mais, envers de l'ange, la voici également sourde conspiratrice. Elle possède la science des poisons, le secret des alchimies, tient dans la trame de ses intrigues, ourdies avec la ruse de la féminité, la vie et la mort de maintes têtes couronnées.

Cavalière, experte au jeu des armes, comme visiteuse de pauvres, elle se complaît à l'aventure chevaleresque. Par la magie de l'opium, elle entraîne Samuel dans les noces obscures du rêve. En définitive, cet être d'exception ne suit que la route de tout temps tracée pour l'éternel féminin, déterminé par la physique de l'amour.

Parallèlement, Morgane, autre héroïne, est capable de toutes les passions et de tous les crimes pour l'accomplissement de ses desseins. Cette ténébreuse conspiratrice tisse des réseaux subtils pour reconquérir un royaume.

Sarah, à son tour, se qualifie elle-même la plus sombre des vierges, et croit se souvenir d'avoir dans quelque vie antérieure « fait tomber des anges ».

Claire Lenoir, enfin, doucement illuminée, perdue dans les méandres de la philosophie occulte, curieuse des chemins secrets de la vie et de la mort cherche, dans toute cette ombre qui l'étreint, des points de lumière et des raisons d'espérer quelque céleste patrie.

Villiers ne souhaite point, comme Balzac, l'ange-femme, mais plus que l'ange, c'est-à-dire une femme dotée de tous les attributs de beauté, de grâce, de passion, un de ces visages qui, durant la moitié de leur jeunesse, ont la force d'attendre la réalisation de leur rêve et gardent à travers les souillures de la vie une âme pure qu'elles donneront un jour dans un élan infini d'amour et de suavité.

Moins gagné que Balzac par la spiritualité de Swedenborg, il construit d'autre part un idéal moins fantomatique que celui de Nerval, mais cependant auréolé de blancheur et de pureté. La fiancée éternelle, son esprit la poursuit non point dans les nuées parasidiaques ou les cercles d'un monde enchanté, mais dans un rêve qui effleure la terre. Ce rêve, il le fera même descendre dans le jeu d'une étonnante machine. Il la dotera d'une vie passagère jusqu'au moment où il sera définitivement retenu et enfermé pour donner une intelligence et une âme aux forces électromagnétiques qui meuvent le mécanisme. Villiers créera ainsi de toutes pièces un merveilleux scientifique.

§

Comme pour le Louis Lambert de Balzac, la science devient pour Villiers voyante et rédemptrice.

A vrai dire, le merveilleux scientifique auquel il nous convie est déjà désuet. Tel ingénieur de notre époque pourra sourire à se représenter son inventeur « appuyé

à la roue étincelante d'une machine à tonnerre ». L'appareillage moderne est d'une construction sans fantaisie et d'une impressionnante sobriété. Nos électriciens en cotte bleue déchargent la foudre à raison de plus d'un million de volts en étincelles voltaïques de deux mètres, ceci provisoirement, sans la moindre fatuité.

Donner une base scientifique à une œuvre d'imagination est chose fort délicate : la technique rejoint vite les plus audacieuses anticipations.

Les assises physiques sur lesquelles repose la fiction de l'Eve Future sont peu stables, déjà noyées dans le courant des plus récentes découvertes. Avec prudence, Villiers avait cependant pris le soin de limiter à l'application de quelques lois générales le fonctionnement de son automate, pour que les ressorts un peu mystérieux fussent moins rongés par la rouille du temps.

Pour donner plus de vérité à sa création, il la suppose jaillie du cerveau d'un des plus grands inventeurs des temps nouveaux, en lequel il symbolise le savant précurseur, pilote d'un navire qui emporte l'humanité, héros d'une œuvre à la fois mécanique et métaphysique.

Son Edison a rêvé de sauver de l'oubli tous les bruits du passé, les sons mystérieux que recueillirent des oreilles désormais sourdes, des vibrations tombées à l'abîme du silence et du néant.

Il espère aussi pouvoir clicher un jour tous les bruits qui meurent, les silences éloquents, les appels subtils de la connaissance, la voix du sang, bref, toutes choses appartenant au monde de l'abstraction, à des valeurs négatives inexprimables par quelque signe ou par quelque symbole.

« Quelle flèche, dit-il, atteindrait de tels oiseaux, sinon l'étincelle électrique? »

De son cerveau a jailli de toutes pièces l'Andréide, être issu de la mécanique et qui bafoue la mécanique dont la construction est plus fantaisiste que logique, et sur la

réalité scientifique de laquelle l'inventeur lui-même fait des restrictions. La perfection de cette poupée l'emportera sur l'imperfection de la nature humaine. L'audace du savant corrigera l'œuvre divine et par subterfuge insufflera même une âme à la machine : Hadaly n'est-elle pas capable de mobiles inexpliqués qui modifient un peu le déterminisme de la mécanique et, par une sorte d'induction générale la font sensible à l'action des forces occultes et d'une intelligence suprême?

L'Andréide n'est en somme qu'un aboutissement de cet effort créateur par lequel la science ou l'art de tous les temps ont tenté la reconstruction ou la copie fidèle de l'être vivant.

Villiers a eu de notoires devanciers. Sur le terrain biologique, les alchimistes, ces initiateurs de la pathogénèse artificielle, n'ont-ils pas autrefois osé la parturition de l'homuncule? Paracelse et Christian en ont transmis la formule diabolique; le comte de Kueffstein, chambellan royal d'Autriche, la mit en œuvre au point qu'il éleva, dit-on, une véritable famille de pygmées.

Sur le terrain de la mécanique, les grands constructeurs d'automates, Albert le grand, Vaucanson, Maezel, Horner, vouèrent une recherche plus limitée à la reproduction des formes et des mouvements. Les curieuses poupées de Nuremberg, de Neufchâtel, ne furent-elles pas, en somme, les premières ébauches des Andréidiens?

En une ambition purement intellectuelle, Léonard de Vinci lui-même, si l'on en croit Vasari, voulut par le sortilège de l'art rivaliser avec la nature en recréant un nouvel être vivant jusqu'au moindre pore de la peau, jusqu'au moindre cil, une femme peinte, d'une exceptionnelle beauté toute donnée dans le regard et le sourire, image parfaite que son adorateur eût senti s'animer de toute la force de sa contemplation et de son amour.

Pour faire vivre Hadaly, Villiers, inventeur comme Charles Cros, et vraisemblablement hanté par les expé-

riences de Crookes, fond la science avec l'occultisme. Il revêt de chair artificielle une entité électro-magnétique en laquelle est opérée, grâce à la vertu d'un dédoublement provoqué par l'hypnose, la transmigration d'une personnalité.

Villiers a ainsi créé un être adorable par sa forme, puisque Hadaly a été moulée sur une femme d'un corps splendide, mais vide d'esprit, adorable aussi par sa perfection intellectuelle, puisque les cylindres secrets d'un phonographe lui assurent soixante heures d'élocution choisie. Elle peut dès lors faire naître les émotions qu'éveillent les magies de la parole, les vertiges que suscitent les incantations de la voix et de la pensée. Elle a des sens divins supérieurement affinés, une sensibilité mystérieuse; elle idéalise et résume harmonieusement toutes les femmes.

La voici : déesse, grâce, féminité, chair éthérée, toujours offerte et toujours vierge, mécanique dont le jeu précieux est modifié par des réactions subtiles, car elle est devenue le support, sinon le moyen d'expression d'une forme intelligente et supérieure, énigme sublime, enfin, dont Lord Ewald préfère l'illusion rayonnante et languide à la décevante réalité de la créature terrestre qui traversa sa vie.

Cet amant singulier a pu hésiter un instant devant cette illusion divine, « fleur de la science et du génie résultée d'une souffrance de dix mille années ». Libre à lui de choisir entre la fiction qui le console d'un indigne amour et la vérité qui le désespère et toujours le trahit. Pourquoi donc n'admettrait-il pas, tel qu'il lui apparaît, un mystère dont l'explication plus mystérieuse encore entraîne tout l'écoulement du rêve? Ne vaut-il pas mieux se leurrer de cette fantasmagorie, plutôt que de tout détruire?

L'Andréide ne réclamait qu'un souffle spirituel, une renonciation complète aux données immédiates pour de-

venir vivante. Lord Ewald les lui donne. En un usage supérieur du libre arbitre, il s'arrache au contrôle des sens, pour volontairement, attribuer l'existence à une illusion. Et la création devient sublime : spirituellement nourrie, désormais active, la poupée s'attache à celui qui la crée, et, irradiante, réfléchit vers lui toutes les séductions dont il l'a parée.

En cette Andréide qui peut changer d'expression ou de caractère, devenir gaie ou triste, rêveuse ou enjouée, à souhait, par le seul contact de telle pierre précieuse d'un collier, Villiers n'a fait que transposer son inquiétude de l'éternel féminin.

Il sait la mobilité de sentiments, de réactions, de désirs, auxquels obéit la femme passive par essence, dès lors soumise aux retours obscurs de l'instinct.

A tout ce qui fait le charme de la femme il surajoute ce qui lui fait le plus souvent défaut : la constance intellectuelle. Il crée la femme idéale, et le merveilleux scientifique n'est qu'un moyen fictif dont on peut, si besoin est, faire abstraction pour ne retenir que la valeur psychologique d'une synthèse.

Mais quelle tendresse secrète au fond du cœur de Villiers ! Quel amant délicat il dut être, mais aussi quel amant incompris et par cela même inconsolé !

En dotant la technique des prolongements mystérieux de l'occultisme, Villiers a créé un fantastique nouveau, celui de la machine, cette ensorceleuse moderne. Son Edison est aussi savant que poète. Son cerveau génial est sans cesse en activité, même pendant le sommeil ou le rêve. Il se définit d'ailleurs lui-même une sorte de *dormeur éveillé*. Il est l'homme qui avoue ne rien savoir, mais qui « devine parfois, qui trouve souvent, étonne toujours ».

Cette intuition, cette divination sont à l'avant-garde de la découverte. Chez tout inventeur, même chez celui qui résout par la mathématique, se tisse un réseau de rap-

ports nouveaux, un accord de possibilités qui relève de la création artiste.

Artiste, Edison l'est à coup sûr puisqu'il aborde le grand œuvre de dresser en face de l'être humain un mécanisme d'une précision exceptionnelle qui, s'il est fatalement dépourvu de pensée, peut, par ce qu'il emmagasine de suggestion écrite, fournir d'innombrables combinaisons de pensées, et par réaction ouvrir de nouveaux horizons à la pensée.

Les envolées sublimes enregistrées par le phonographe confèrent à la machine cette âme qui se fortifie d'un apport occulte. Hadaly, tout en étant déterminée, demeure aussi énigmatique, par la perfection de l'âme inscrite en sa forme parfaite et par certains mouvements intellectuels inexpliqués dont elle semble, elle-même, surprise et délicieusement émue.

C'est dans ces jeux subtils de l'hypothèse qu'excelle Villiers. Au secours de la science, il a appelé la métaphysique qui, par ses possibilités infinies, élargit le cercle étroit de la connaissance immédiate.

C'est ainsi que Villiers a su caractériser le génie de l'invention : il a jeté un pont entre le savoir et le rêve.

§

Se plonger dans l'atmosphère de Villiers, est-ce se retrouver dans l'ambiance de Poe?

Sans doute, avec le poète d'Annabel Lee, Villiers habite la zone magnétique où, dans le silence peuplé de rêves, l'amour se charge du poids d'un mystérieux passé et où la mémoire s'efforce vers un rappel de vies antérieures. Des timbres de voix déjà entendues, des contacts anciens à travers le temps, des ressouvenirs et des frissons venus de loin y passent dans la solennelle ferveur des amants.

Villiers sait aussi évoquer les masses sombres de l'automne aux verts rompus de rouille. Il aime à nous con-

duire à travers un paysage intellectuel, baigné de brume, fondu dans cette irréalité sur laquelle Vinci inscrivait ses immortelles figures. Comme Poe au sein d'atmosphères hallucinées, il sait faire vivre des spectres qui ne s'expriment que pour dire des mots terribles.

Poe et Villiers œuvrent tous deux sous le signe de l'identité de Schelling, ou plutôt encore du Père Kirchner qui assurait qu'un esprit se débat obscurément sous chaque forme animale.

Mais Poe a accentué davantage ce caractère surnaturel ou monstrueux d'êtres accablés par la fatalité.

Tous deux également portent l'empreinte du romantisme allemand, sinon du genre noir anglais; nous savons d'où viennent l'horreur des manoirs sinistres hantés par l'œil rond et le hululement de l'oiseau des ténèbres, cette terreur des vieilles masures abandonnées et peuplées de fantômes.

N'est-ce pas en marge de la ballade allemande et des chevauchées fantastiques de Gœthe que nous entrons aussi dans la nuit sépulcrale où le chevalier se drape dans le manteau sombre qui a touché le tombeau?

Chacun d'eux recherche l'or enfoui, bouillonne de passion, d'images et de poésie, met un nimbe de lumière autour de ses portraits de femme, invente avec la prodigalité de l'imagination, conte à plaisir selon la nuance de sadisme des Anglais.

Poe est le constructeur d'une géométrie de l'abstraction, un ingénieur du rêve. Villiers est un inventeur de phantasmes en même temps qu'un précurseur scientifique; il conçoit, il équilibre, déduit avec logique et met un ordre nouveau dans la métaphysique.

Tout répond chez eux aux lois d'une construction autoritaire et rien ne titube. Nul alcool dans l'œuvre de Villiers, pas davantage d'ailleurs dans celle de Poe. Y a-t-il véritablement de l'opium, sinon pour sacrifier au snobisme d'un vice distingué et couleur du temps?

Chez Villiers comme chez Poe, nous trouvons la curiosité de l'occulte, ce frémissement du magnétisme reculé jusqu'aux limites absolues. L'être se débat dans la pénombre où la vie hésite, plonge dans le gouffre et en retire ce qu'il croit être l'or fragile des vérités humaines. Tous deux évoluent dans un plan supérieur.

Villiers nous renvoie-t-il le reflet fidèle de Poe? Non. Les ténèbres de Poe sont lourdes d'épouvante et d'hallucination, d'une angoisse atroce du sépulcre. Villiers distribue l'horreur, comme l'humour et la fantaisie, suivant un dosage plus français.

Plus près de l'étrangeté de la vie, de ses manifestations curieuses que de ses déformations et de ses monstruosités, il passe rapidement sur la mort elle-même pour ne plus entrevoir que des prolongements mystérieux. Poe joue plus sourdement avec l'attirance de l'abîme. C'est un artiste fougueux traversé d'éclairs et d'ombres. Il n'hésite pas à recourir à la violence et, suivant l'allusion de Baudelaire, jette brutalement à bas, par son cynique réalisme, son œuvre de spiritualité.

Poe œuvre pour la foule. Villiers a le dédain seigneurial d'un art qui ne serait pas fait pour une élite. Il reste toujours sur le plan de l'esprit pur. Même quand il écrit par nécessité pour être compris de tous, il garde une pudeur artiste qui marque de tous les signes de l'étrangeté sa crainte de déchoir. Il sait à l'occasion broder sur la trame ralentie des suprêmes distinctions.

Il y a toujours chez Villiers, même dans ses épisodes les plus sombres et comme en opposition avec la tragédie de l'ombre ou du désespoir, une dominante pure qui magnifiquement s'enlève en clair. Cette image angélique n'est parfois qu'un aspect second d'une même personnalité et s'oppose à la face obscure de l'être.

C'est que Villiers, plutôt qu'un enchanteur ténébreux, est sinon un chevalier du Graal, du moins un chevalier de Malte, une sorte de mage blanc qui se complaît à la

recherche d'une surhumanité, nourrit un amour intellectuel pour des êtres d'exception et s'essaie à faire courir des plans de lumière sur les surfaces les plus sombres : c'est un angoissé qui a la foi et projette de la clarté du fond de sa fosse d'ombre.

Paladin du rêve, passant dans la vie, Villiers a combattu les forces obscures contre lui accumulées : la misère, la sottise, l'envie et cette lâcheté suprême de ceux qui renoncent à s'émouvoir : l'indifférence.

Car Villiers fut de la race de ceux qui, selon le mot de Baudelaire, viennent « faire l'apprentissage du génie chez les âmes inférieures ».

C'est surtout en ceci que véritablement il est frère de Poe.

ANTOINE-ORLIAC.

PSYCHOLOGIE FERROVIAIRE

—

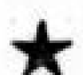
Sauf parmi les tribus nomades, chez lesquelles le voyage constitue un état normal, le fait de se mettre en route recèle pour l'homme un mystère et un danger. Il y trouve des motifs d'angoisse et des raisons d'espérer, des désirs et des appréhensions. *Ailleurs* correspond, dans la catégorie de l'espace, à ce qu'est *Demain* dans celle du temps.

Pour nos lointains ancêtres, un départ était chose grave : les routes n'étaient point sûres; la navigation réservait bien des périls. A voyager, on ne risquait rien de moins que sa liberté et sa vie : attaque par les brigands, assassinats, tortures, vols, esclavage, noyades dans la traversée des rivières, autant d'éventualités auxquelles ne songe plus, en apparence, le moderne client de l'Agence Cook. Aussi fallait-il se concilier les dieux et les hommes, rechercher des compagnons de voyage, former des caravanes et réunir des escortes (pour avoir moins peur, ensemble, et pour tenir les bandits en respect), se livrer à des cérémonies propitiatoires et se purifier devant les autels. On prenait soin de ne pas partir un jour « néfaste ». Entendait-on, sur sa gauche, un croassement (*sinistra cornix*)? Un lièvre traversait-il la route? L'on ne poursuivait pas plus avant, effrayé par ces présages indiscutables de malheur.

Lointains? Pas autant que nous pourrions le croire. Il n'y a pas si longtemps, bien des gens hésitaient à partir un vendredi, et les statistiques des chemins de fer accusaient, dit-on, ce jour-là, une diminution de recettes. En Espagne, les femmes qui viennent de monter dans un tramway font un signe de croix lorsque le véhicule

repart. On attaque toujours les diligences, car le Courrier de Lyon — je veux dire le rapide Paris-Marseille — n'est nullement à l'abri des malfaiteurs masqués qui, nuitamment, pillent et massacrent. Aux accidents de malle-poste ont succédé les déraillements, qui font seulement un peu plus de victimes à la fois. Ajoutez à cela une certaine défiance de la mécanique, survivant malgré tout chez des créatures dont la race, pendant des millénaires, n'a connu que la marche et la lenteur de la traction animale.

Aussi lorsque, sur le quai de la gare, vous souhaitez « bon voyage » à l'être cher qui va s'éloigner, il y a dans ces deux mots, à votre insu, un vestige des anciennes prières propitiatoires, une invocation au Dieu Sort, car, dans notre société positive, on dit encore : « je le souhaite », et : « je le jure », bien que les vœux et les serments manquent singulièrement de leurs anciennes bases. Puis, vous avez beau faire l'esprit fort, vous éprouverez un soulagement, dans quelques heures, à la réception du télégramme : « Bien arrivée. Tendresses », établissant que votre sœur ou votre vieille tante a, encore une fois, échappé à la colère divine qui châtie les téméraires et qu'elle n'a pas été enlevée par les barbaresques, ni trucidée par l'escopette d'un brigand de grands chemins.



A ces legs du passé, à ces reflets des terreurs ancestrales, tout voyage ajoute ses causes propres d'inquiétude et d'énervement.

Depuis plusieurs jours, la famille songe au départ pour Trouville. On a roulé les tapis le long des murs, inondé les rideaux de liquides antiseptiques et nauséabonds, mis les vêtements d'hiver dans la « malle à naphtaline ». Bref, l'appartement est devenu inhabitable. Il a fallu y habiter, cependant, manies contrariées, habitudes rom-

pues. La mauvaise humeur couve, comme à toute époque de transition et de crise.

On a fait ses malles, avec la hantise d'oublier quelque important colifichet. On s'est levé plus tôt que d'ordinaire, après avoir mal dormi. Il a fallu penser à fermer le compteur à gaz et à pousser le verrou de sûreté.

Avec fièvre, on a cherché, pour le mettre dans son panier, le chat, qui, bien entendu, s'était adroitement caché sous un lit, au moment précis où l'on commençait à charger les bagages sur le taxi. « Nous n'arriverons jamais à temps! Il ne restera plus de place ! » Querelle avec le chauffeur qui a trouvé que ces « purotins » auraient pu donner plus de 2 fr. 50 de pourboire pour quatre personnes, deux malles, trois valises, un chat et une cage à serins.

Un départ entraîne donc une série d'actes inaccoutumés et par conséquent pénibles, parce que les efforts qu'il requiert, maladroits, entraînent la fatigue musculaire, l'essoufflement, la transpiration, l'inharmonie des gestes, la tension nerveuse. Conduire sans encombre trois personnes, une bonne ahurie et sept colis, de chez soi jusqu'à un wagon, cela représente, pour un chef de famille, une manière de tour de force. Il doit manœuvrer, au milieu d'embûches variées, en terrain difficile, avec une troupe sans cohésion qui discute son autorité. Les militaires seuls ont résolu le problème parce qu'ils en ont senti et prévu toutes les difficultés; les exercices d'embarquement à la gare, dans les régiments, ont précisément pour but d'éviter, dans la Grande Famille, les exemples déplorables donnés par les petites. Il serait bon que, deux ou trois fois par an, tout *pater-familias* procédât à une répétition du départ pour les vacances, de façon qu'au jour J et à l'heure H, chacun de ses rejetons, de ses serviteurs, voire de ses animaux domestiques, sût exactement ce qu'il a à faire. Tant que cette précaution élémentaire ne sera pas prise, les gares retentiront de

vociférations variées, de scènes de ménage, de hurlements d'enfants giflés. Car on les gifle, les malheureux! Ça devait finir par là! Ce départ pour Trouville les excite depuis un mois; ils s'en sont promis monts et merveilles; ils n'y ont vu qu'une occasion de s'amuser prodigieusement; et puis voilà qu'on ne s'amuse pas, mais pas du tout! Papa gronde; maman, qui les bouscule, exige qu' « on lui fiche la paix ». Alors c'est sur eux qu'on passe le besoin d' « extérioriser » l'impatience. Le jour de fête devient un jour de deuil. La déception est toujours cruelle de confronter son rêve avec la réalité!

Quel contraste offrent ces départs échevelés avec la masse des vieilles troupes banlieusardes qui se hâtent sans précipitation vers les trains d'Argenteuil ou de Villeneuve-Saint-Georges et montent en voiture, sans avoir l'air d'y toucher, quinze secondes avant le départ, deux fois par jour depuis des années! Ce n'est point, du reste, que le départ pour la banlieue ait en soi quelque chose de lénitif. Il me souvient d'un brave Auvergnat, qui ne connaissait à Paris que la gare de Lyon (parce que c'est celle où l'on s'embarque pour Clermont-Ferrand), et qu'un sien cousin invita, pour déjeuner, à Asnières. Ce fut toute une histoire! La veille, il se rendit à la gare Saint-Lazare, où oncques il n'avait pénétré; il demanda l'heure exacte des trains pour Asnières, repéra les guichets des billets pour la petite banlieue, se risqua même sur les quais afin de s'assurer que le train de 11 h. 58 partait bien de la voie n° 7 et arrivait à destination à 12 h. 03, sauf retard. Celui-là, au moins, pratiquait la préparation méthodique recommandée ci-dessus.



Oui! le voyageur intelligent, comme le dramaturge digne de ce nom, est celui qui sait pratiquer l'art des préparations. Art difficile, à raison des pièges méchamment tendus sous ses pas. Choisir un train, le bon train,

cela suppose qu'on a lu l'indicateur, qu'on l'a compris. Voilà, déjà, qui n'est pas donné à tout le monde! S'il est vrai de dire que le génie n'est qu'une aptitude à la patience, combien faut-il de génie au candidat-voyageur, qui a découvert un bon train, pour s'apercevoir à temps que ce bon train est un mauvais train, car un insidieux *h* renvoie, quatre pages plus loin, à un *nota* aux termes duquel il ne marche que du 27 juillet au 13 octobre, le mercredi, lorsqu'il y a marché aux bestiaux dans un chef-lieu de canton ignoré des meilleurs géographes!

Le public non familiarisé avec les problèmes de mots croisés a donc toutes les raisons du monde pour se méfier des documents écrits, affiches, etc., que les compagnies de chemins de fer mettent généreusement à sa disposition. Comme il n'est jamais sûr d'avoir compris et qu'il redoute les traquenards, il assiège les « bureaux de renseignements » que toutes ces affiches devraient permettre de supprimer. Il a besoin d'une confirmation *verbale;* il la demandera à n'importe qui, au laveur de wagon qui passe, au lampiste.

L'usage se répand dans les grandes gares d'annoncer par haut-parleurs les heures de trains ainsi que les quais de départ. Voilà qui répond, en série, au besoin qu'éprouve le public d'avoir des renseignements verbaux. Ce besoin est une survivance des temps où le peuple ne savait pas lire et où le crieur officiel, le tambour de ville, proclamait les nouvelles en place publique. Voici que l'ultime civilisation nous ramène à la barbarie, ou plutôt nous démontre que nous ne sommes pas sortis de la barbarie! Pendant des siècles, la masse illettrée s'est méfiée du texte pour ne croire qu'à la tradition orale. Dans une gare, nous redevenons tous des illettrés.

Admirez, d'ailleurs, le contraste entre l'air important et affairé du voyageur qui sollicite un éclaircissement et l'attitude ennuyée ou désagréable, lasse ou brusque, de l'employé préposé aux renseignements. Il ne voyage pas,

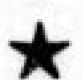
cet employé! Peu lui importe que la correspondance soit assurée, à Flers, au train de Granville, avec la ligne de Caen à Laval, pour se rendre à Condé-sur-Noireau! Vitale pour vous, cette question le laisse froid... à moins qu'elle ne l'exaspère. En effet, on la lui pose cinquante fois par jour, alors elle l'ennuie et il y répond d'une voix accablée, indistincte; ou bien il s'emporte contre la cinquantième personne (laquelle ne comprend rien à cette fureur) comme si c'était *la même* qui lui eût demandé ce renseignement quarante-neuf fois déjà. Il ne réfléchit point que cette question, pour lui rebattue, est nouvelle pour chacune des personnes qui la lui posent.

Comment, du reste, le public aurait-il confiance dans le texte? Il y a des erreurs dans les textes! Je n'en veux pour preuve que l'article 78 du règlement du 11 novembre 1917 (J. O., du 18 novembre 1917.) ainsi conçu :

« Il est interdit de monter dans le train ou d'en descendre *lorsqu'il est arrêté.* »

A quelles périlleuses gymnastiques ce règlement contraignait-il les voyageurs!

C'est seulement onze ans plus tard (*Journal Officiel* du 28 nov. 1928) qu'un *erratum* rétablissant le véritable texte fut publié et régularisé par décret du 2 mars 1929. Dans l'intervalle, aucune sanction pénale n'a été possible, juridiquement, à défaut de base légale (1).



Nul n'est censé ignorer la loi, mais personne n'est forcé de la comprendre. Avec les meilleures intentions du monde, les compagnies de chemin de fer compliquent ce qu'elles prétendent simplifier. Voici un tableau indiquant que les guichets à feu vert délivrent, de 6 h. à 22 h. les billets ordinaires pour la banlieue et les billets spéciaux pour les grandes lignes; que les guichets tricolores délivrent les billets spéciaux pour la banlieue de 22 h. à 6 h.;

(1) Cité par Thévenez, *Législation des chemins de fer*, Tome I, p. 552.

que les guichets à feu jaune délivrent les billets de famille, le vendredi, etc... On a dix fois le temps de manquer son train avant d'avoir compris, car, lorsque, après dix minutes d'attente au guichet jaune, vous demandez, croyant bien faire, une « seconde retour » pour Versailles, vous vous entendez demander :

— Avez-vous une carte?

— Une carte de quoi?

— Une carte de chef de famille nombreuse!

Vous vous excusez rapidement d'être célibataire et vous allez au guichet tricolore, ou bleu, ou violet, qu'on vous a désigné. Miséricorde! Il y a quarante personnes devant vous!

Nota bene. — Quand vous allez à la poste expédier une lettre recommandée, c'est toujours le guichet n° 4 (affranchissements, chargements) qui est assiégé, et, ce jour-là, il vous serait loisible de retirer, sans encombre, des lettres à la poste restante, de télégraphier, de toucher un mandat. Personne ne vous disputerait la priorité. Revenez le lendemain pour toucher un mandat. Ah! que vous auriez mieux fait d'avoir à envoyer une lettre recommandée. Il n'y a personne au guichet n° 4! Quant à celui des mandats!... Non! ce sera pour demain!!

Quoi qu'on fasse, le règlement anonyme, l'ordre collectif, ne sont jamais parfaitement compris de tous ceux auxquels ils s'adressent. Devant une consigne, une proclamation, une défense, la première réaction d'une foule est la stupeur. Le contrôleur d'un théâtre annonce à haute voix au public qui fait queue *qu'il ne reste plus une seule place.* Vous croyez que tous ces gens vont s'en aller sur-le-champ? Que non pas! Ils n'abandonneront les abords du guichet que pour se ruer au contrôle :

— C'est bien vrai qu'il n'y a plus de place?

— Mais... je me contenterais d'un strapontin!

— Vous êtes bien sûr que, même à la troisième galerie?...

— Ne pourrais-je pas faire passer ma carte au directeur (2)?

De même, dans une gare, quand on affiche que le train de Toulouse aura 50 minutes de retard, par suite de la rupture d'un essieu à Limoges, c'est un assaut chez le chef de gare :

— Alors, il va arriver à quelle heure, maintenant, le train?

— C'est vraiment qu'un essieu qui y a eu de rompu?

— Y a pas d'accidents de personne?

— Vous croyez pas qu'y va en rattraper un peu de son retard?

Instruit par quantité d'expériences, le voyageur sait qu'il ne parviendra jamais à prévoir toutes les surprises désagréables qui l'attendent, venant de la Compagnie, venant du hasard. C'est pourquoi un rien l'affole. C'est pourquoi il juge qu'on n'arrive jamais assez tôt, surtout si le voyage est long. Tel qui, partant pour Maisons-Alfort, arrivera à la gare de Lyon deux minutes avant le départ du train, arrivera vingt minutes d'avance s'il va à Dijon, une demi-heure d'avance s'il se rend à Marseille; si c'est sur Nice qu'il se dirige, il voudra être là devant que le train soit formé. C'est pourquoi encore les gares ne sont pas seulement l'endroit du monde où l'on s'embrasse le plus, ce sont aussi des endroits dans lesquels on court beaucoup.



Arrivé sur le quai, le voyageur circonspect choisit un wagon situé à peu près au milieu du train, de façon à réduire les risques de tamponnement, soit que son train heurte un obstacle imprévu, soit qu'il soit rejoint par un autre trop pressé. De la sorte, il n'exposera son existence qu'au cas où son train serait pris en écharpe et

(2) Le premier mouvement est la stupeur. Le second pourrait bien être la roublardise!

réfléchira que, sur 12 wagons dont se compose le convoi, chaque wagon ne court qu' 1/12e de danger somme toute assez rare. Va-t-il de Paris à Brest? Le voyageur circonspect se mettra à gauche, dans le sens de la marche, c'est-à-dire au Sud, s'il voyage en hiver; à droite, au Nord, pendant la saison chaude, pour éviter le soleil. Il aura une opinion sur les avantages respectifs des places « côté fenêtre » ou « côté couloir », « marche avant » ou « marche arrière ».

C'est pour bien des gens un axiome qu'on ne doit point se placer dans le compartiment qui est « sur les roues », parce qu'on y est secoué. A cet axiome, je dois d'excellentes nuits passées, allongé, sur la banquette du « compartiment du bout », pendant que, dans les autres, mes congénères s'empilaient, assis, très mal assis, dans des compartiments complets du milieu de la voiture. Dans ce monde, les gens intelligents s'arrangent de façon à aimer ce que les autres n'aiment pas. Cela réserve bien des petits profits, tout en supprimant de pénibles compétitions.

Aux stations intermédiaires, la nuit, vous feindrez de dormir profondément pour que l'on ne vous fasse pas lever de la banquette où l'on est si bien, étendu. Le voyageur qui cherche une place pestera, mais il ira en chercher une ailleurs. Quand il aura trouvé, lui aussi, une banquette, il feindra non moins énergiquement d'y dormir, lors de l'arrivée à la station suivante. Il fera pester une autre personne, qui, à son tour..., etc.

Les membres d'une même famille voyageant ensemble ne consentiraient pas pour un empire à se séparer. Elles envahiront toutes le même compartiment, où se trouvent déjà deux ou trois personnes, et qui sera *illicò* complet, plutôt que de se disperser dans plusieurs compartiments, dont chacun ne compterait que trois voyageurs à l'aise. Elles aiment mieux être mal ensemble qu'être bien séparément. Ce serait touchant si l'on ne songeait qu'il n'y a

sans doute là qu'une forme du besoin d'agglomération, signalé plus haut comme étant l'origine des caravanes, plutôt que la manifestation de sentiments d'affection véritables.

Les accompagnants sont terribles, lors du choix d'une place. Parce qu'ils ont acheté un billet de quai, ils acquièrent le droit de vous donner tous les conseils dont vous n'avez pas besoin. Ils prennent l'air important et affairé comme s'ils partaient eux-mêmes. Vous vous prépariez à vous asseoir, dans un bon coin, en face d'une délicieuse petite miss blonde. Pas du tout! De l'autre bout du wagon, ils vous crient : « Par ici! Venez! Vous serez très bien! » Et ils vous désignent triomphalement une place de milieu, entre un commandant en retraite et une vieille fille accompagnée d'un chien hargneux. En refusant, vous les désobligeriez. Vous vous asseyez donc, la rage au cœur, avec un sourire, en disant : Merci. Notez que la vieille fille et le commandant en retraite, qui se préparaient à s'allonger à demi, à chaque bout de la banquette, pour dormir un peu, vous envoient *in petto* à tous les diables et vous dévisagent sans tendresse. Il y a aussi les crocs du chien, qui ne laissent pas d'être un peu inquiétants.

Tout Français voudrait voyager en train spécial, ou tout au moins en compartiment réservé, sauf ce qui est dit ci-dessus du voyage en famille. Voyager en wagon complet représente plus qu'une gêne : une déchéance (3).

Dans un compartiment complet, chacun croit avoir droit à une indemnité et se demande pourquoi le prix des places ne diminuerait pas en pareil cas. Placé à côté d'un voyageur corpulent, on regrette que le prix des places ne varie pas selon le volume ou le poids de l'individu transporté. Par une extension des principes de

(3) Ce sentiment de dignité est très développé chez les voyageurs de troisième classe. Quand ils ne trouvent plus de places, ils se dirigent avec ensemble vers les premières, oubliant complètement l'existence des secondes.

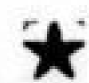
pari mutuel, on admettrait très bien que la dépense représentée par la mise en service du train, divisée par le nombre des voyageurs, donnât un quotient qui serait le prix de la place pour le voyage considéré.

En tout cas, le Français, même non décoré, même s'il connaît la géographie, reste, selon la définition célèbre, un Monsieur qui redemande du pain et qui fait fermer les fenêtres. Que de discussions, avant même le départ, au sujet d'une vitre baissée, que d'aucuns se contentent de regarder d'un air furieux, comme si cela pouvait suffire pour la faire se relever toute seule!

Puis, viendra le moment des adieux aux accompagnants restés sur le quai. On ne sait plus que dire et les gens se sourient d'un air bête. Des dialogues de ce genre s'établissent :

— Alors... au revoir.
— C'est ça... au revoir.
— A bientôt, n'est-ce pas?
— Oui! Bon voyage.
— Eh bien!... au revoir.
— Euh!... Espérons que vous n'aurez pas de retard.
— Tu embrasseras tante Suzanne pour moi.
— Oui... au revoir... vous écrirez dès demain?
— Oui... au revoir.

Quand enfin le train s'ébranle, c'est un soulagement. On commençait à s'ennuyer avec ces gens qui vous aiment tant.



L'on verra plus loin que le voyageur est une créature tout à la fois sociable et insociable, lorsque nous songerons à tirer la philosophie générale de notre sujet. Pour le moment, bornons-nous à constater que la lecture constitue l'une des manifestations les plus habituelles de son insociabilité. Le train s'est à peine ébranlé que livres et journaux s'ouvrent de toutes parts et que chacun songe

à s'isoler splendidement de ses voisins immédiats en s'absorbant dans une communion absolue de pensée avec l'éditorial de *Figaro* ou avec les faits-divers du *Petit Parisien*. Des articles que, chez vous, vous n'honoreriez pas d'un regard prennent un relief extraordinaire. Vous prenez intérêt au récit de la mort d'un chien écrasé dans la grande rue de Castelsarrasin, comme si cet événement vous atteignait dans vos plus chères affections.

Le temps passé en voyage est stérile; à telle enseigne que l'économiste Charles Gide refusait jadis à la *Circulation* le droit de figurer parmi les aspects sous lesquels on peut considérer les richesses. « Je conçois la Production, la Répartition, la Consommation, écrivait-il, mais non la Circulation en soi. On ne circule pas pour circuler. » La lecture est donc un moyen d'occuper ce temps. Ceux qui voyagent souvent le savent bien, qui sont blasés sur les beautés du paysage. Considérez, en effet, l'appoint important que fournissent les banlieusards pour la vente des journaux de midi et du soir. A quoi songer, quatre fois par jour, entre Paris et Maisons-Laffitte, quand on a fini de jouir des points de vue sur Houilles et sur Sartrouville! Outre son journal du matin, l'abonné banlieusard dévore *Paris-Midi* ou *l'Information*, en allant déjeuner, puis, le soir, l'*Intran*. Après le déjeuner, il digère en déchiffrant des mots croisés.

Voici un jeune homme fluet, au teint blême, à la poitrine creuse. Gageons qu'il se repaît de journaux sportifs, de comptes rendus d'épreuves d'athlétisme où oncques il ne figurera. Une petite vieille, septuagénaire, ratatinée, s'intéresse à la littérature passionnelle. La semaine dernière elle lisait *Les drames du mariage;* chapitre premier : *Un clown aimait une écuyère*. Aujourd'hui, c'est : *Le grand amour d'une favorite*. Seigneur! que de force vous mettez dans les rêves du faible, que de grandeur dans l'âme des petits! Mais lorsque vous et moi qui nous croyons sérieux, lisons, avec l'air d'y comprendre quel-

que chose, les informations de la politique et de la diplomatie, ne sommes-nous pas victimes de la même illusion? Nous croyons nous hausser au niveau des hommes d'Etat, comme le jeune homme blême et fluet à celui des Géants du Tour de France cycliste, aux prises avec « le drame du Galibier ».

A force de prendre les mêmes trains aux mêmes heures l'abonné se crée des habitudes maniaques. Ceux qui ont, une fois pour toutes, jeté leur dévolu sur la première voiture du train de 18 h. 51 pour Saint-Germain ne monteront jamais dans la troisième voiture; tout de même, en débarquant à Saint-Lazare, ils traverseront toujours la rue de Rome à la hauteur d'un certain numéro ou d'un certain bec de gaz qu'ils auront pris en affection. Des années durant, ils feront les mêmes gestes, ainsi que leurs compagnons de voyage, qu'ils ne connaîtront jamais, qu'ils voient vieillir, dont ils ne sauront jamais les noms, mais que, pour la commodité du discours intérieur, ils désignent par des sobriquets fondés sur des particularités physiques ou autres : Les-Oreilles-Ecartées, la Dent-de-Lapin, les Cils-de-Cochon. L'Architecte, ce sera ce Monsieur, porteur d'une serviette, qui passe son temps à dessiner des figures, à aligner des équations, en se grattant fiévreusement les maxillaires avec la main gauche. Comme il a l'air peu sûr de ses calculs! Les maisons qu'il édifie ne doivent jamais tenir debout! L'abonné reconnaît même ses compagnons à leur odeur, sans avoir à se retourner, sachant, en vertu d'une longue expérience, que l'haleine du Monsieur-aux-Cheveux-gras fleure régulièrement l'ail, à moins que ce ne soit le café au lait, la vieille pipe, la créosote, la carie dentaire ou l'aigreur stomacale.

Chemin faisant, l'observateur narquois fera son profit du spectacle gratuit que lui donnent les gens et les choses. Il remarquera, au retour des vacances, l'ingénue va-

nité avec laquelle bien des gens croient devoir revenir à Paris porteurs de leurs costumes de plage et munis de leurs filets à crevettes qu'ils n'auraient pas mis aux bagages (Ah, non!) afin d'établir jusqu'au bout qu'ils jouissent encore de leur liberté. De même, le Mardi-Gras, les enfants arborent, sur la voie publique, un casque et une cuirasse, la cuirasse fût-elle agrafée sur un veston gris et couverte d'un pardessus marron, aux nuances peu réglementaires.

Il remarquera l'inépuisable fertilité d'imagination dont les enfants sont pourvus quand il s'agit de se rendre insupportables. (Il n'y a guère que les adultes pour faire preuve d'une fertilité supérieure). Ils tourmentent les serrures, montent dans le filet, lèvent ou baissent les glaces sans nécessité, tirent la queue du chien (lequel ne voyage pas pour son plaisir et, langue pendante, ahuri, souffre déjà cruellement). Cela est compréhensible. On exige d'eux l'immobilité alors que tout bouge autour d'eux. Ils veulent s'associer à cette vitesse qui les emporte. Les grandes personnes, aux arrêts, éprouvent bien le besoin de descendre « pour se dégourdir les jambes » ! On ne trouve pas extraordinaire que les grandes personnes désirent se donner du mouvement; elles peuvent se rendre insupportables sans risques, déranger tout le monde pour arpenter le couloir et pour gagner le quai de la station. Personne ne gifle les adultes en pareil cas. C'est dommage, du reste.

A l'arrivée, et même quelques minutes auparavant, tout le monde se lève à la fois, et l'on va se tasser dans les couloirs, en vertu du même instinct qui pousse les spectateurs à quitter le théâtre avant la fin du dernier acte et à prendre leur vestiaire au dernier entr'acte, de façon à garder sur leurs genoux, pendant un tiers de la soirée, les objets encombrants dont ils avaient jugé bon de se débarrasser. Il n'y a pas intérêt, pourtant, à rester debout, bien serré entre deux individus trépignants, *sans*

avancer, avec une lourde valise à chaque main, plutôt que de rester tranquillement assis *pendant le même nombre de minutes*. Quand on a passé dix heures dans un wagon, peu importe d'y passer dix heures deux minutes ou dix heures trois minutes; ces 120 ou 180 secondes prennent une importance exagérée.

La hâte avec laquelle les gens se pressent dans le couloir, vers la sortie, s'explique cependant pour deux raisons :

a) Le besoin d'être *ailleurs*, qui est la base même du désir de voyager et sans lequel on ne serait pas monté dans ce train;

b) Le besoin de retrouver la marche, mode naturel de propulsion, et d'échapper à la mécanique, de bouger par soi-même, de prolonger, en faisant cette fois œuvre d'activité propre, ce mouvement auquel on est passivement soumis depuis si longtemps. Besoin tellement impérieux que, parfois, les voyageurs descendus bien avant l'arrêt du train et qui marchent avec plaisir, avec soulagement, sur le quai, sont dépassés par le train qu'ils viennent de quitter. En y restant, ils seraient arrivés plus vite, mais ils ne *pouvaient* plus y tenir; ils avaient soif d'effort personnel. De même, en traversant la rue, les gens qui font le tour d'un tramway arrêté, iraient plus vite à leur but final s'ils attendaient que le tramway, repartant, leur ouvrît un passage direct. Mais il leur semblerait perdre du temps s'ils ne faisaient point mouvoir leurs jambes.

Le voyage développe chez l'homme deux tendances contradictoires : la sociabilité et l'insociabilité. Parfois, la sociabilité va jusqu'à l'unanimisme.

Les uns lient conversation avec leurs voisins, dans un wagon, beaucoup plus facilement qu'en tout autre endroit ou circonstance. Au kilomètre 25, ils ont déjà exposé le but de leur voyage; à Orléans, ils ont raconté toute leur existence. Lorsqu'on annonce Limoges, ces expan-

sifs en sont à expliquer leur caractère, et quand le train entre en gare de Toulouse, ils auront confié à l'inconnu qu'ils ne reverront jamais leurs secrets de famille, leurs plans d'avenir, leurs pensées intimes, bref, une foule de choses qu'ils ont toujours cachées à leur femme et à leurs amis de vingt ans.

Chez d'autres, l'immobilité forcée, la chaleur, la poussière, l'air confiné, la position inhabituelle entraînent une crampe latente, contractent le diaphragme, développent la nervosité et l'aptitude à se prendre de querelle avec le premier venu. Chacun des occupants d'un compartiment est arrivé là avec ses habitudes, avec tout son passé (4). Des frictions, des heurts, sont inévitables entre gens différents que réunit pour un temps une cohabitation obligatoire. Le même phénomène se produit entre époux. Seulement, dans un ménage, on a plusieurs années devant soi pour arrondir les angles (5). La durée d'un voyage n'est pas assez longue pour permettre d'établir des transactions entre des goûts divers, entre les frileux, qui veulent faire lever les glaces, et les amateurs de courants d'air, qui prétendent les tenir baissées.

Dans la chaleur des discussions qui éclatent alors, les physionomies se déforment, des ressemblances s'accusent. L'on s'aperçoit que le Monsieur du coin a un mufle d'ours ou de taureau, que la dame d'en face a le profil et les serres d'un oiseau de proie; on découvre que le vieillard d'à côté possède une mâchoire de caïman. On s'étonne de ne point les voir échanger des coups de bec, de dents, de cornes, de griffes, plutôt que des injures en langage articulé. Sous les espèces du voyageur du Pull-

(4) Presque tous les traits de la psychologie du voyageur (révolte contre les consignes, tendances revendicatrices, malices, aptitudes à la fraude) viennent des réactions de l'individu contre la discipline et l'organisation.

Engrené dans un système fait pour tous — transports *en commun* — (savourez toute l'horreur de ces mots : *en commun!* Dormir en commun, manger en commun, voyager en commun!) l'individu proteste; il cherche à sauver un peu de liberté et de personnalité. D'où conflits, querelles, etc.

(5) Ou pour les aiguiser!

mann, c'est toujours l'animal primitif qui se déplace, ou le grand-père pithécanthrope.

La querelle en chemin de fer amène inévitablement l'emploi de lieux communs. Vous plaignez-vous, en troisième classe, d'être incommodé par un voisin sans-gêne? On vous objectera à coup sûr :

— D'abord, quand on ne veut pas être bousculé, on va en première! Mossieu!

Phrase proprement stupide, car, si l'on est, sans conteste, mieux en première qu'en troisième, ce n'est point une raison pour que les gens de troisième ajoutent, de leur fait, quelque chose aux incommodités propres au voyage à bon marché et pour qu'ils vous bousculent *exprès*.

Inévitablement aussi, dans les discussions, le voyageur affligé d'un accent exotique s'entend dire, sur le ton agressif, eût-il cent fois raison :

— C'est pas les étrangers qui commandent, ici! Si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à retourner dans votre pays!

Cette formule est familière à tous les Français, même les plus locarnistes.

En cas de querelle avec les employés des chemins de fer, le voyageur s'en prend toujours à l'Administr*áá*tion. Si l'on se trouve sur le réseau de l'Etat, il invoque violemment sa qualité de contribuable; il se plaint qu'il n'y ait pas assez d'employés pour satisfaire sur-le-champ toutes ses exigences (en d'autres circonstances, il affirmera que nous avons trop de fonctionnaires). Il s'indigne que *tout* employé ne sache pas *tout*, qu'un homme d'équipe ignore l'heure de l'arrivée de son train à Saint-Rambert-en-Bugey (Ain) ou à Mauzens-Miremont (Dordogne). Et de proclamer :

— Ah! c'est organisé, ici! Faut voir en Allemagne comment c'est que ça marche!

(Le même, en Allemagne, mais à voix basse : « Ah! ces Boches! Quels poisons! On voit bien qu'on n'est plus en France, ici! Vivement, qu'on retourne chez nous! »)

Ces deux tendances habitent l'âme du Français moyen :

a) Demander à l'Etat de se charger de tout;

b) S'étonner que l'Etat assume des tâches que des particuliers accompliraient bien mieux que lui.

En dépit des divergences individuelles et des querelles inévitables entre gens venus de tous les points de l'horizon pour passer ensemble quelques heures dans un compartiment, il se crée entre eux une solidarité, des intérêts communs, une Ame du Compartiment, une cohésion, une conscience, bref, une Société, autre chose qu'une foule. Le *moi* collectif du compartiment s'oppose au *moi* collectif du compartiment voisin. Que quelqu'un d'à côté se montre bruyant, désagréable, insolent, le compartiment se découvre un point d'honneur, une sensibilité à lui; il ressent l'injure ou le tort qu'on Lui a causé; il a soif de vengeance en tant que Compartiment offensé. Cette solidarité à laquelle, pour chacun des membres du compartiment, l'arrivée du train mettra fin, elle s'étend parfois au train tout entier.

Deux trains suivent, un temps, des voies parallèles; les voyageurs de celui qui dépasse l'autre prennent un air vainqueur et narguent avec satisfaction les voyageurs de l'autre train. Ceux-ci affectent une attitude indifférente, mais, au fond, ils enragent; s'ils pouvaient, ils iraient secouer un peu leur mécanicien pour lui faire augmenter sa vitesse.

Deux trains sont arrêtés en gare de Poitiers, l'un allant vers Paris, l'autre vers Bordeaux. Que l'un des voyageurs du second s'écrie : « Regarde voir tous ces ballots qui vont à Paris! »; vous verrez aussitôt les dits « ballots » se rebiffer et injurier à leur tour les dits... (ici une insulte *ad libitum*) qui vont à Bordeaux, pour ne pas rester sous

le coup d'une imputation dont chacun se croit sincèrement atteint en personne.

Il y a une Ame du Train.



Où vont-ils, en sortant de la gare, tous ces êtres qui ont confié au chemin de fer quelques heures de leurs précieuses existences? Les uns rentrent chez eux; d'autres se dirigent vers l'hôtel ou la villa qui les abritera pendant un mois de vacances, ou se précipitent pour visiter un musée ou une cathédrale. Chose curieuse : malgré l'énervement du départ, les tracas du trajet, la fébrilité de l'arrivée, ils oublient rapidement ces jours ou ces nuits passés en wagon. Au bout de quelques mois, ils se souviennent parfaitement de la visite de Saint-Brieuc; ils ne sauraient plus raconter leur voyage de Paris à Saint-Brieuc, pendant lequel, pourtant, leur sensibilité a été mise à l'épreuve par toutes sortes d'événements, et qui, par conséquent, aurait dû marquer dans leurs souvenirs.

Non! Fort heureusement, sans doute, c'est le reste qui survit dans leur mémoire, c'est l'emploi de ce mois de vacances, c'est l'affaire qu'ils sont venus traiter à Saint-Chose-sur-Machin, c'est la Piazzetta ou le Dôme, le Beffroi ou *la Ronde de Nuit*. C'est cela que l'on *veut* se rappeler : on voyage pour avoir voyagé!

Les conversations sur le voyage se rapportent rarement aux trajets en chemin de fer. Elles se termineraient tout de suite. Chacun parlerait de *ses* trajets et cela n'intéresserait que lui, car les interlocuteurs, même s'ils ont fait le trajet en question, l'ont fait un autre jour ou à une autre heure, dans d'autres conditions, et cela suffit pour les laisser tout à fait froids. Notez qu'un phénomène analogue se produit quand le Monsieur-qui-a-voyagé vous décrit un pays que vous n'avez pas vu, une ville que vous n'avez pas visitée. Rien de plus fastidieux, si le causeur

n'est pas doué d'un certain talent. N'en eût-il aucun, vous vous réveillez quand il arrive à une région que vous connaissez. A partir de ce moment, la conversation-sur-le-voyage devient une manière d'escrime où chacun cherche à *avoir* l'adversaire. Les deux interlocuteurs veulent se prendre en défaut : « Comment! Vous n'avez pas vu ce tableau, à droite, dans la troisième chapelle de Saint-Nicaise! Mais, alors, vous n'avez rien vu! Mais cela seul vaut le voyage! Cela seul! » Alors, oh! alors, le but de la conversation-sur-le-voyage est atteint, et l'on regarde triomphalement le malheureux, effondré, qui ne sait comment s'excuser de son indignité. Il est même prudent, au cours d'un voyage, de préparer cette sortie foudroyante, en vue des conversations futures. Vous ferez bien de repérer, dans chaque musée, une petite toile, tout à fait insignifiante, que vous serez seul à connaître, et dont vous ferez un monde! Ce sera, à vous en croire, la perle du Bargello, la merveille des Uffizzi ou du Rijskmuseum. Qui ne l'a pas vue n'a rien vu!

Quand la conversation-sur-le-voyage se rapporte à un pays que vous ne connaissez pas, elle n'est intéressante pour vous que si vous avez l'intention d'aller dans ce pays. Vous tenterez d'obtenir, sur ce pays, des indications pratiques. Vous serez déçu! Essayez de demander des renseignements sur les chemins de fer de ce pays. Vous n'y réussirez pas. Le brillant causeur a pris la parole pour traiter des sujets plus relevés; il vous fera un cours d'histoire de l'art ou d'ethnographie. Si vous voulez le ramener à des sujets plus terre à terre, il s'impatientera et vous méprisera. Le pis est que, sans qu'il s'en doute, il mêlera sur le même plan ses considérations esthétiques avec des histoires d'hôtels et des menus de restaurants, de sorte qu'en définitive vous ne saurez plus bien pourquoi il a pris le train, si c'est pour visiter le *Campo santo* ou pour déguster des spaghetti dans une *trattoria* de la Via Cavour!

Je me trompais, tout à l'heure, en prétendant que les récits de voyage ne se rapportent qu'à ce qu'on a vu ou visité. Ce que l'on a mangé y tient aussi une grande place. On oublie ses voisins de compartiment; on garde le souvenir, reconnaissant ou furieux, d'un repas fait au wagon-restaurant, entre Paris et Rennes.

Un conseil, à ce propos. N'indiquez pas à vos amis les hôtels où vous êtes descendu, en ajoutant : « On y mange très bien ».

A son retour, l'ami, interrogé par vous sur ses impressions, résistera mal au plaisir de vous humilier, en guise de remerciement :

— Comment! Vous vous êtes trouvé bien dans cette gargote! Eh bien! moi, je l'ai trouvée atroce! Mais, là, infecte!

(Traduction : Vous n'êtes pas difficile. Moi, je suis habitué à d'autres délicatesses!)

Truc recommandé : même si vous avez été ébloui par le luxe d'un hôtel, ne signalez celui-ci qu'en disant, avec la condescendance du monsieur qui en a vu bien d'autres, accompagnée d'une petite moue, d'un ton accablé : « On n'y est pas trop mal... » A son retour, l'ami s'exclamera : « Pas trop mal! Eh bien! mon vieux, qu'est-ce qu'il vous faut! » Et, au lieu de vous humilier, il vous admirera.

Après le voyage comme pendant le voyage, l'homme ne cherche que des occasions de mépriser son semblable. Sans doute, il serait excessif de prétendre que c'est dans cette seule intention qu'il prend le train. Mais, cependant, le désir d'épater son prochain n'est pas tout à fait étranger à la fièvre de déplacement qui nous possède tous. Aussi, sages, deux fois sages sont les sédentaires qui restent au coin de leur feu en méditant la sainte parole : Quand tu irais jusqu'au bout du monde, tu ne verrais jamais que de la terre, de l'herbe, de l'air et de l'eau!

ANDRÉ MOUFFLET.

POÈME

—

Mon vieil ami Callet est mort à la Saint-Jean.
Pour vivre ou pour mourir c'est le meilleur moment.

Pour vivre ou pour mourir le ciel est aussi calme
et les arbres encor gardent toutes leurs palmes.

Le cimetière étroit se prélasse au soleil.
— Que l'on serait bien là pour le dernier sommeil! —

La terre est plus amie, la tombe moins glacée
et le havre plus doux à la chair harassée...

Mon vieil ami Callet est mort à la Saint-Jean.
Poète, cher rêveur, plus d'un sage t'attend

Dans ces limbes ombreux où l'âme se repose
entre deux traversées et deux métamorphoses.

29 juin 1931.

GUY-CHARLES CROS.

DEUX GRANDS COLONIAUX ANGLAIS
LAWRENCE ET PHILBY

—

De ces deux noms, le premier est connu en France par son livre *La Révolte dans le désert* (1), le second est généralement ignoré du grand public. Il est difficile cependant de les dissocier, comme il est impossible d'ignorer le rôle qu'ils ont joué pendant la guerre et l'action qu'ils ont exercée depuis. Sans exagération aucune, l'on peut affirmer que ces deux hommes, à eux seuls, valent pour la Grande-Bretagne toute une armée : au cours de cette brève étude, nous aurons l'occasion de le démontrer, et il n'est pas inutile que le public français apprenne comment on fait de la grande politique coloniale.

Dès la déclaration de guerre, les Anglais consolidèrent leur situation en Egypte, en déposant le Khédive régnant Abbas Hilmi, puis ils occupèrent Bassorah sur le Golfe Persique. La Péninsule se trouvait ainsi enserrée entre les griffes du lion britannique, qui en commandait les deux pôles. Restait tout l'espace intermédiaire. Ce sont Lawrence et Philby, deux hommes, qui s'en emparèrent, sans le secours d'un fantassin ou d'un marin. Ils unirent ceux qu'il était possible d'unir, séparèrent ceux qu'il était nécessaire de séparer, fournirent en armes et en argent les amis et les dirigèrent contre les Turcs d'abord, et contre les Français ensuite. En bref, ils établirent en Arabie la domination britannique, avouée ou dissimulée, qui subit des éclipses, qui a des hauts et des bas, mais qui, ayant utilement servi pendant la guerre, est destinée à servir encore plus efficacement après. En somme,

(1) Edité par Payot. Il y a eu plusieurs tirages.

ces deux agents, dont l'un est certainement affilié à l'admirable *Intelligence Service*, élément principal à notre avis de la puissance anglaise, y accomplirent, avec un art supérieur, la tâche qui leur avait été assignée.

Tous les deux le reconnaissent d'ailleurs : Lawrence avec quelque cynisme, auquel se mêle un peu de tristesse :

Est-ce que, se demande-t-il, je n'exploitais pas leurs hauts idéals en faisant de leur amour de la liberté un instrument de plus pour aider au triomphe de l'Angleterre? (*Op. cit.*, VII, p. 352.)

Et il explique plus loin qu'afin « de se servir utilement de ces nomades, il avait dû feindre pendant deux ans une véritable camaraderie avec eux » (p. 382). Philby est encore plus formel :

Dans mon esprit, dit-il, tout l'avenir de l'Arabie dépendait de l'issue de la bataille entre les irréconciliables éléments de son *véritable cœur*. Jusqu'à ce que ce cœur battît de façon parfaitement égale et en complète harmonie avec lui-même, il n'y avait pas d'espoir de redonner force et vigueur aux membres paralysés du grand continent, afin de le contrôler. Ce sont les *docteurs britanniques* qui le soignèrent afin qu'il devînt corps vivant (2).

De même que Lawrence en organisant les Hedjaziens — ennemis des Wahhabites, — Philby, en suscitant la guerre entre ces derniers et les Shammars, alliés des Turcs, travaille *ad majorem Britanniae gloriam*. Délaissant toute appréciation morale, il convient d'admirer comme il mérite de l'être ce chef-d'œuvre politico-diplomatique.

§

Le champ d'action de ces deux hommes est, on le sait,

(2) Cette citation, comme beaucoup d'autres reproduites ci-après, est tirée de l'ouvrage de K. H. J. B. Philby, *Arabia of the Wahhabis*, merveilleusement édité par Constable (Londres, 1928).

l'Orient islamique, et plus particulièrement l'Arabie. En retranchant de celle-ci l'Iraq, la Syrie et la Palestine, on peut diviser la Péninsule, ou du moins on le pouvait, en cinq parties différentes.

1° La côte Est et Sud, qui était sous le contrôle britannique direct ou indirect par l'intermédiaire de petits roitelets et potentats d'Oman, de Bahrein, de Koweit, etc...

2° Le Sud-Ouest, c'est-à-dire le royaume du Yemen, pratiquement indépendant, qui est gouverné par l'Imam Yahia.

3° Le Centre-Nord, soit le territoire de Shammar, gouverné par Ibn Rashid, qui était pendant la guerre l'allié des Turcs.

4° La côte Ouest, c'est-à-dire le Hedjaz, comprenant les villes saintes de la Mecque et de Médine, apanage de Hussein, de la famille des Hachémites.

5° Et enfin, le plein centre de l'Arabie, le Nedjd; ce que Philby appelle le *Cœur de l'Arabie,* le royaume wahhabite.

De ces cinq parties, seules les deux dernières comptent : c'est là que sont les deux forces vives de l'Arabie. L'une, celle du Hedjaz, a pour chefs le vieux roi Hussein et ses fils Faïçal et Abdullah : on y envoie Lawrence. L'autre est dans le Nedjd avec Ibn Séoud : on dirige sur lui Philby.

Chacune de ces parties est un monde à soi. Sans doute toutes deux sont arabes, toutes deux prétendent incarner l'idéal national et exprimer les aspirations profondes de la race vers l'indépendance politique, mais qu'elles sont loin l'une de l'autre!

Si vous, Anglais, dit un Wahhabite à Philby, m'offriez votre fille en mariage, je l'accepterais volontiers, ne posant d'autres conditions que celle que les enfants à naître fussent musulmans. Mais je n'épouserais pas de filles du Sherif ni celles

des gens de la Mecque, ni d'autres musulmans que nous considérons comme des hypocrites.

On saisit à quel point sont profondes les différences entre les habitants des deux parties de l'Arabie : le Nedjd et le Hedjaz.

§

Pour l'atmosphère particulière qui règne chez les Wahhabites, il fallait un homme d'un climat intellectuel exceptionnel. Philby fut cet homme.

M. Philby occupe, à côté de Lawrence, une place toute spéciale, tant dans la politique anglaise que dans l'histoire arabe. C'est à la fois un savant arabisant et un businessman retors, lauréat de la Société Royale de Géographie, de la Société Royale Asiatique, haut fonctionnaire du *Civil Service* des Indes, ancien Conseiller du Ministère de l'Intérieur iraquien, représentant britannique en Transjordanie et auprès d'Ibn Séoud. Mais partout, c'est un observateur hors ligne. Pendant son séjour chez les Wahhabites, il a étudié minutieusement la topographie du pays, la géologie des terrains, l'architecture des maisons, l'art décoratif, les mœurs des habitants-citadins, campagnards et Bédouins, les nuances dans le caractère entre habitants d'une ville et d'une autre, la structure sociale, l'organisation familiale. Rien n'a échappé à son observation aiguë, et tout a été noté avec une minutie admirable. Là où Lawrence est poète et inventeur imaginatif, Philby observe tout et note tout. Ses livres — il en a publié déjà trois sur les Wahhabites — donnent cette impression de plénitude et possèdent cette densité de matière dont s'illustrent les grands romanciers anglais de l'espèce de Dickens. Mais il est en même temps un philosophe, un penseur et un homme d'Etat ayant une conception particulière de la politique arabe. Le *Times* le qualifie plutôt d'avocat enthousiaste de la cause wahhabite que d'historien objectif. Peut-être ce

jugement un peu tiède est influencé par les reproches d'ordre pécuniaire qu'a encourus l'activité de Philby lors de son séjour en Transjordanie. Mais ce qui nous importe ici est que cet homme admire la conception wahhabite de l'Islam et en tire des conséquences d'ordre politique. Ses opinions peuvent se résumer ainsi : il faut que la Grande-Bretagne cesse de « grignoter » la Péninsule, afin de permettre à Ibn Séoud d'établir sa domination sur tous les pays qui environnent le royaume wahhabite : Oman, Bahrein, Koweit, etc... Philby n'hésite pas à préconiser l'annexion par Ibn Séoud des régions avoisinant Aden, sur lequel il existe actuellement un protectorat britannique, afin que le Nedjd puisse absorber même le Yémen indépendant.

Ce que M. Philby ne dit pas, mais ce qu'on lit entre les lignes, c'est qu'il espère que le grand empire wahhabite dont il rêve deviendra l'allié de la Grande-Bretagne et se laissera contrôler par elle. A l'arrière-fond de l'idée de Philby se profile l'espoir de remplacer le grandiose rêve de Curzon — un glacis de l'Inde allant jusqu'à la Méditerranée — écroulé par la victoire de Mustapha Kemal sur les Grecs et par l'entrée de Gouraud à Damas, — par un Etat satellite, réplique, en Asie Occidentale, de l'Inde de l'Asie Centrale, qui puisse rassurer à jamais l'Angleterre quant à son contrôle sur le canal de Suez. A la ligne le Cap-le Caire, Philby voudrait souder une ligne le Caire-Bénarès.

§

A côté de Philby, il y a Lawrence. On ne peut pas ne pas être frappé d'admiration devant cet aventurier génial, d'une subtilité supérieuse, d'une fertilité de ressources inouïe. Arabisant distingué, il se trouvait au Caire en 1916 quand Sir Henry Mac Mahon, Haut Commissaire britannique en Egypte, l'envoya à Djeddah auprès du roi Hussein et de son fils Faïçal. Dès son arrivée, il s'em-

ploie à créer une armée arabe en vue de la conquête de la Palestine et de la Syrie. Tandis que les troupes anglaises régulières avancent péniblement à travers le désert du Sinaï pour attaquer le Sud-Ouest de la Palestine, Lawrence et Faïçal opèrent à la lisière du désert. Lawrence a conté une partie de ses prouesses dans son livre *La Révolte dans le désert*. Une partie seulement, car même en ce qui concerne cette courte période (1916-1918) de son activité, il lui était impossible de tout dire, sous peine de forfaiture. Son action ne s'est d'ailleurs pas bornée à cette région et ne s'est pas limitée dans ce laps de temps. C'est à lui que l'on attribue une grosse partie des difficultés éprouvées par la France en Syrie; c'est également lui qui serait à l'origine de la révolution afghane, qui a chassé le roi Amanullah; c'est encore lui qui aurait participé à la révolte kurde, dont les répercussions furent si curieuses sur les relations turco-persanes; on lui prête — mais on ne ne prête qu'aux riches — une responsabilité dans les événements de Palestine d'août 1929; — bref, il serait une sorte de *Deux ex machina* des affaires d'Orient. Ce qui est certain, c'est qu'il se meut à l'aise dans l'infinie complexité des choses levantines, qui échappent d'ordinaire à un cerveau occidental.

Dans ses plus ténébreuses intrigues, il défend les intérêts de son pays; ses méthodes sont certes damnables, ses actes peuvent mériter parfois la potence, mais son patriotisme est incontestable. Sa conception politique est, dans ses grandes lignes, analogue à celle de Philby. Comme ce dernier, il est obsédé par le mirage curzonien d'un glacis de l'Inde s'étendant jusqu'à la Méditerranée. Seulement là où le premier fait fond sur les Wahhabites, Lawrence a fait fond sur la dynastie hachémite du Hedjaz.

Nous ne voulons étudier ici que l'aspect historique de son activité, auquel dans son livre il ne fait que des allu-

sions. Ses aventures dans le désert, pour passionnante qu'en soit la lecture, ne sont, après tout, que de la petite histoire. La grande histoire, l'œuvre politique qu'il a accomplie dans le Hedjaz, est consignée dans la fameuse corespondance Mac-Mahon, qui a fait verser dans la presse arabe des flots d'encre et qui a été plus d'une fois l'objet de débats à la Chambre des Communes. Encore que le nom de Lawrence n'y soit pas mentionné, il est indubitable que ces documents diplomatiques, demeurés secrets, sont la résultante des exploits du fameux colonel.

§

On sait que les Arabes, syriens, palestiniens, opposition iraquienne (mais pas Ibn Séoud, qui est resté en dehors de ces négociations) interprètent la Correspondance en question comme une espèce de Charte de l'Indépendance nationale. Elle contiendrait, paraît-il, en récompense de l'aide que les Hedjaziens avaient apportée aux alliés contre les Turcs, la promesse de constituer un Empire arabe unifié. C'est en vertu des promesses contenues dans cette correspondance que les Syriens réclament l'évacuation du pays par la France et que les Arabes palestiniens exigent un Parlement qui leur permette de « disposer librement d'eux-mêmes ». C'est également cette Correspondance, antérieure, en partie, à la Déclaration Balfour, qui est invoquée par certains à l'encontre des revendications sionistes.

Cette Correspondance se composerait de huit lettres s'échelonnant du 1er juillet 1915 au 25 janvier 1916, auxquelles il faut ajouter une neuvième du 8 février 1918, adressée au roi Hussein par le Colonel Pabst, représentant de la Grande-Bretagne à Djeddah. La traduction partielle de ces lettres a été publiée par la *Nation arabe*, organe du Comité Syro-Palestinien près la S. D. N. dans son numéro de juin 1930. Tant que l'on n'aura pas sous

les yeux le texte original de ces pièces, il ne sera pas possible de tirer de la lecture des documents de seconde main une conclusion quelconque. La seule constatation qu'il est permis de faire dès maintenant est que le vague des termes est conforme à la plus pure tradition diplomatique anglaise, où chaque promesse est entourée des réserves qui la réduisent pratiquement à peu de chose.

Parmi ces neuf pièces, une seule a été reproduite en fac-similé avec une traduction française placée en regard. Cette traduction contient effectivement une phrase parlant de la promesse de reconstruire un Empire arabe. Si le texte original la contenait également, les réclamations des nationalistes syro-palestiniens pourraient y trouver une apparence de justification. Nous avons eu la curiosité de collationner les deux textes. La traduction française dit :

...Le Gouvernement de Sa Majesté Britannique... est décidé à soutenir les nations arabes dans leur lutte pour reconstruire un empire arabe...

Le texte arabe du fac-similé dit :

Le Gouvernement de Sa Majesté... le roi de Grande-Bretagne, sera aux côtés des nations arabes dans la guerre qu'elles mènent afin de construire un *monde* arabe...

La différence est sensible.

§

D'après ce petit exemple, l'on peut se rendre compte à quel point la publication officielle des textes authentiques est souhaitable. A plusieurs reprises, elle a été réclamée par les membres du Parlement anglais. Les différents gouvernements qui, durant ces dernières années, se sont succédé en Grande-Bretagne ont toujours refusé de la publier. « Nos prédécesseurs ne l'avaient pas fait », « tournons-nous plutôt vers l'avenir »,

« il est préférable de ne pas toucher à cette question », disaient les respectifs ministres des Colonies. Comme dernier argument, ils invoquaient que la publication de cette correspondance exigeait l'agrément de la France, dont certains droits ou intérêts pouvaient être affectés par une divulgation prématurée. A vrai dire, toutes ces raisons ne paraissent pas très sérieuses. Nous ne croyons pas que des promesses formelles et précises aient été faites, mais en admettant même cette hypothèse, on peut se demander : A qui l'ont-elles été? Au roi du Hedjaz, sans doute possible. Or, son royaume tout entier a été conquis par les Wahhabites, et l'ayant-cause politique de la royauté hedjazienne, Ibn Séoud, n'invoque pas cette correspondance, qui s'était faite non seulement en dehors de lui, mais on peut le dire, contre lui. Le roi Hussein vient de mourir; ses fils Faïçal et Abdullah ont reçu des compensations, pour ainsi dire personnelles, et ne réclament plus rien. Qui reste-t-il ayant qualité pour réclamer la publication de cette correspondance et d'en revendiquer les bénéfices éventuels? Entre le Comité syro-palestinien et le pouvoir disparu, à qui ces documents furent adressés, il n'y a aucun lien de droit ou de fait. Dès lors, il est permis de se demander pourquoi ces « silences du colonel Bramble » du Colonial Office.

En voulant aller au fond des choses, il est évident que les agents anglais avaient promis la même chose, à la fois, aux Hedjaziens et aux Wahhabites. En même temps encore, ils ont promis, sinon la chose, du moins une partie de la chose, aux Sionistes. Simultanément, par d'autres accords, ils prenaient, toujours sur la même chose, des arrangements avec la France. La chose qu'ils promettaient et sur laquelle ils prenaient des hypothèques, l'indépendance de l'Arabie, n'était pas en leur possession, et, par définition même, était hors le champ de leurs possibilités. Pour le prestige et pour l'autorité britanniques,

il est préférable de jeter le manteau de Noé sur ces faits et ces événements : le silence est la plus grande puissance au monde.

De leur côté, les Sionistes appréhendent beaucoup cette publication qui, à leurs yeux, risque de porter atteinte à la Déclaration Balfour, base si fragile de leurs revendications. La publicité est une sorte d'épée de Damoclès et sa crainte est pour les Sionistes le commencement de la sagesse. Si les Arabes paraissent souhaiter la publication, il est permis de douter de la sincérité de ce désir. Nous avons relevé une altération de texte, sans doute involontaire, mais caractéristique. Une publication officielle ne facilite pas ces sortes d'erreurs. D'un autre côté, la Correspondance Mac-Mahon, publiée intégralement, ne contiendrait-elle pas quelques arrangements « financiers », tant publics que privés, qui gagneraient à rester inconnus?...

Dans dix ans comme dans un mois, les officieux du *Colonial Office* pourront continuer à annoncer la publication de cette correspondance, puis la démentir... et, à chaque oscillation du pendule dans le sens d'une de ces éventualités, la contraire sera payée immédiatement, tantôt par les Juifs, tantôt par les Arabes, par des concessions qu'ils feront sur leurs revendications nationales. Comme politique, ce n'est pas mal trouvé.

§

Pour mieux comprendre le soubassement psychologique des luttes intestines en Arabie, il est utile de rappeler qui sont les Wahhabites. Les orientalistes s'accordent à les considérer comme des puritains de l'Islam, des successeurs de Kharedgites incorruptibles, séparés du grand corps musulman, depuis la célèbre bataille de Ciffin. Pour être complets dans la concision, disons qu'à l'origine de l'Islam il y avait la révolte de l'esprit sémi-

tique pur, théocrate, communisant et démocrate contre la Mecque, considérée comme corrompue. C'est contre les Mecquois anciens et leur esprit perverti que le Prophète avait tonné. La forme de l'Islam primitif ne s'est maintenue que durant le règne des deux premiers Khalifes, Abou Bekr et Omar Ibn el Khattab. Dès le troisième, Othman, les Vieux-Mecquois avaient repris le dessus et c'est là qu'une partie des musulmans s'est révoltée et forma la secte des Kharedjites, fidèles à l'esprit de Mahomet et des deux premiers Khalifes.

Les Wahhabites sont les ayants cause de cette secte. Ils considèrent les autres musulmans comme des hérétiques et des hypocrites. Pour souligner leur différence d'avec les autres, ils s'intitulent eux-mêmes *Ikwan*-frères. Leur histoire récente est un véritable poème, qui attend encore son Ovide pour entonner en leur honneur le *Arma virumque cano*. Leurs origines, avons-nous dit, remontent au septième siècle. Ils furent alors assez puissants pour essaimer jusque dans le Mzab africain. Depuis, on trouve de temps en temps des explosions sporadiques sans suite. L'avant-dernière date d'il y a un siècle quand les guerriers wahhabites se heurtèrent au grand Mehmet Ali.

Ils furent vaincus, mais non écrasés, dit Philby. Un siècle de vie dure a suffi pour rallumer la flamme qui semblait à jamais éteinte. La simplicité de leur vie et la sobriété de leurs mœurs furent le roc solide sur lequel le pouvoir wahhabite a été établi.

Sa puissance est en lui-même.

Le mouvement wahhabite, entouré d'ennemis, a triomphé. Il n'avait cependant au début d'autres armes que quelques fusils disparates et une foi ardente. La ville d'Artawiya, cette Mecque wahhabite demeurée jusqu'à présent inviolée et que nul Européen n'a encore pu visiter, n'avait pas en 1912 une seule maison de construite;

six ans et demi plus tard, elle comptait plus de 10.000 habitants. L'histoire de cette ville est un raccourci violent, mais vrai de toute la renaissance wahhabite : c'est certainement un des épisodes les plus émouvants, mais aussi les plus ignorés de l'Histoire. Il nous semble que le mouvement wahhabite présente quelques analogies avec les foudroyants succès des premières années de l'Islam. En 1912, M. S. M. Zwemer écrivait dans son ouvrage *Arabia, the Craddle of Islam,* que le vieux pouvoir wahhabite est à jamais brisé et que c'est par le commerce seulement que le Nedjd entre en contact avec le monde. Ce sont les faits eux-mêmes qui infligèrent à ce savant orientaliste le plus éclatant des démentis, car c'est à cette même date de 1912 que le vieux pouvoir wahhabite fondait Artawiya, la nouvelle Mecque.

Et maintenant, ajoute Philby, il n'y a plus de pouvoir oriental assez considéré pour pouvoir intervenir dans les affaires du monde au nom de la défense de l'Islam. De son propre choix, le pouvoir wahhabite est en face d'un ennemi plus insidieux que ne l'avait été auparavant le Grand Turc. Si Abd el Aziz Ibn Séoud et ses successeurs mènent leur barque d'une main sûre parmi les récifs et les hauts-fonds de la politique mondiale, s'ils préservent leurs foules incultes des tentations auxquelles elles vont être exposées, et s'ils maintiennent parmi elles la discipline, qui a caractérisé les premiers temps du nouveau mouvement wahhabite, un empire arabe pourra naître, qui prendrait la place encore récemment occupée par la Turquie à la tête des nations musulmanes. *Qui serait assez téméraire pour assigner à cet Empire les limites qu'il ne doit point dépasser?* (3) »

§

L'atmosphère morale qui règne chez les wahhabites est très pure. La syphilis est rare, l'alcoolisme totalement inconnu, l'usage du tabac, toléré pour les étrangers, est

(3) Souligné par nous.

prohibé aux *Ikhwan;* l'adultère est considéré comme crime entraînant la peine capitale pour les coupables et pour leurs complices. La jeunesse s'adonne aux sports par tradition, dès leur enfance les jeunes gens apprennent à monter à cheval, et presque tous savent nager. Bien que la loi morale ne se sépare guère de la politique, la religion, dont le sommet est représenté par le Grand-Prêtre, est nettement séparée de l'autorité purement laïque du roi. Le Nedjd vit sous le régime d'une véritable démocratie : le gouvernement du peuple par le peuple. Avant de partir en guerre, le chef discute avec les prêtres, le peuple étant présent; la décision est prise, pour ainsi dire, à l'unanimité. La finesse dont il faut faire preuve pour amener le peuple à faire ce qui est nécessaire rentre dans les talents du chef. Voici la scène du départ en guerre contre les Shammar, telle que Philby la décrit :

C'est Ibn Lami qui le premier prononça les *mots ailés.* « Nous sommes partis, dit-il à Ibn Séoud, pour défendre votre honneur, pour l'honneur des *Ikhwan* et pour l'honneur du Qasim (partie du Nedjd sur laquelle régnait alors Ibn Séoud). Nous sommes tes serviteurs. Commande et nous obéirons. » Après lui, Duwish se leva et parla ainsi : « Je réponds au nom des *Ikhwan.* Nous nous sommes levés pour attaquer Ibn Rashid et nous avons juré de ne point retourner dans nos foyers jusqu'à ce que ce soit fait. Allons et réglons la situation avec lui. » Ibn Séoud répondit : « Je me réjouis, et des avis que vous m'avez donnés, et des sentiments que vous m'avez exprimés, mais je vous avertis que, cette fois, l'affaire est sérieuse. Jurez-moi sur Dieu que vous me suivrez partout où je vous conduirai et que vous ne retournerez pas jusqu'à ce que nous ayons lutté avec Ibn Rashid et que nous l'ayons vaincu. Que seuls ceux qui recherchent la mort des martyrs viennent avec nous et que les autres retournent vers leurs femmes.

Ne croirait-on pas entendre, dans ce récit, à la fois des airs bibliques et des accents du Coran?

§

Malgré le caractère en apparence primitif des habitants, il y a dans le Nedjd des régions où l'on trouve des bibliothèques, une vie sociale et mondaine et où l'hospitalité s'exerce autant à l'égard de l'étranger que du régnicole. Ce n'est pas sans quelque emphase que Philby raconte son séjour à Anaïza, et s'attarde volontiers sur la gentillesse de ses habitants et sur leur probité commerciale. Cette civilisation est réelle; elle existe dans les mœurs. Voici un fait hautement significatif : une centaine de femmes arméniennes se sont réfugiées dans le Qasim, leur pays ayant été dévasté. Des Wahhabites les épousent et les ménages sont parfaitement heureux. Dans leur nouvelle religion, elles trouvent le confort, et, dans certains cas, le luxe qu'elles ignoraient chez elles. Mais il y a une ombre au tableau, la condition de la femme musulmane est déplorable; quand âgées elles ont « cessé de servir le but principal qu'ont les hommes en se mariant » (c'est Philby qui parle), elles sont répudiées. Or, si une femme arabe peut encore se défendre, les Arméniennes seraient dans un état manifeste d'infériorité, elles ont donc besoin d'une protection spéciale. Les autorités ecclésiastiques décident qu'elles ne pourraient être répudiées que moyennant une confortable pension viagère. C'est un trait qui en dit long, et sur les mœurs du pays et sur le degré de son organisation sociale.

Les types humains que l'on y rencontre sont ceux que l'on trouve partout. Tel cet artisan autodidacte, libre penseur, horloger de son métier, féru de mécanique, se passionnant pour les montres, en recherchant de nouveaux modèles afin de les démonter, les remonter et étudier ainsi leur mécanisme. Tel cet autre, qui parle de la guerre avec le « positivisme » d'un véritable *neutre*, se félicitant de l'enrichissement qu'elle procure au pays et souhaitant presque qu'elle se prolonge. Un troisième, ce

raisonneur, qui a eu un disciple en France, préconise, pour l'Europe d'après guerre, l'introduction de la polygamie...

Ce cœur mystérieux de l'Arabie le devient moins quand on l'étudie de plus près.

§

En dix ans, de 1918 à 1928, l'Arabie s'est plus transformée qu'elle ne l'avait fait auparavant, en quelques millénaires. Jusqu'à 1918, aucune force organisée n'avait pu pénétrer dans la Péninsule, encore moins la conquérir. Le maximum de troupes qui peuvent y opérer ne dépasse pas, à cause du ravitaillement en eau, 5.000 hommes. Depuis les années 1922-23, la situation est radicalement changée : l'automobile a vaincu la distance, rapproché les points d'eau et a fait perdre à l'Arabie sa mystérieuse herméticité. On comprend pourquoi Philby pense que l'Arabie fait partie désormais du concert des nations du monde.

Dès lors, de nouveaux problèmes naissent, au premier rang desquels figure celui des rapports entre l'Arabie et la Grande-Bretagne. Il est certain qu'Ibn Séoud était pleinement convaincu des avantages que présentait pour lui l'alliance anglaise. Il tolérait donc à côté de lui le Britannique comme conseiller utile et comme homme lui donnant des vues sur le monde extérieur, mais cette considération pour Philby n'allait pas plus loin. Inversement, le *Colonial Office*, qui avait utilisé l'alliance avec Ibn Séoud à ses fins propres, pensa, la guerre mondiale approchant de sa fin, que le front politique de la Péninsule ne présentait plus, momentanément du moins, un bien grand intérêt. Les instructions données à Philby, lors de son envoi chez les Wahhabites, furent annulées, et lui-même rappelé. Le gouvernement anglais craignait que la campagne contre Haïl, la capitale des Shammars, ne portât ombrage au roi

Hassein et ne gênât les progrès de Lawrence et de Faïçal en Syrie. Les Turcs étant vaincus, de suite l'ennemi en Orient devint la France. Bref, on se désintéressait des Wahhabites.

Philby part, mais avant de partir il a un dernier entretien avec Ibn Séoud. Celui-ci est net dans ses paroles. « Soutenez avec insistance, dit-il à Philby, que le gouvernement de sa Majesté doit choisir une de ces deux lignes politiques, et il n'y a guère de troisième qui me puisse satisfaire. Soit, s'il désire m'abandonner, qu'il me garantisse que tous les Etats alliés avec lui n'empiéteront pas sur mes domaines; comme je ne demande pas mieux que de vivre en paix, je resterai tranquille de mon côté. Soit que l'on maintienne l'alliance actuelle entre nous contre nos ennemis communs, et moyennant armes et argent, je vous donnerai satisfaction. Mais rappelez-vous que cette garantie ne doit pas être du genre de celle que je connais bien de mon expérience passée. » Et il ajoute : « Rappelez-vous que j'ai résisté aux inclinations naturelles de mes sujets, en les persuadant que l'amitié britannique leur était supérieurement avantageuse. Que puis-je leur dire maintenant? Qui vous croira encore après cela? Il est inutile de revenir si vous ne pouvez pas me donner satisfaction. » Philby comprend ce que parler veut dire. Sur le chemin du retour, il obtient du Résident britannique de Koweit la levée de l'embargo sur les 1.000 fusils destinés à Ibn Séoud, qui partent vers le Nedjd avec une lettre pour le roi Wahhabite lui conseillant, en présence de nouvelles difficultés, d'être patient...

C'est ainsi qu'un agent anglais prépare l'avenir. Il le prépare encore autrement. Il trouve à Koweit un chef local, allié de la dynastie hedjazienne des Hachemites, c'est-à-dire un ennemi de Ibn Séoud. Philby, qui par sa présence a galvanisé le roi Wahhabite, s'abstient de toute allusion à son activité toute récente, prévoyant, dit-il,

« le jour où il sera appelé à servir de médiateur pour établir la paix en Arabie ». Il s'en va, mais un résident britannique reste, et, en 1922, les frontières de la principauté de Koweit sont définitivement fixées sous les auspices de la Grande-Bretagne, dont les avions ont eu tout dernièrement à défendre Koweit contre les menaces d'une attaque wahhabite...

§

Quelle morale allons-nous tirer de cette page de l'histoire coloniale anglaise? Sans envoyer un seul torpilleur dans les eaux arabes, sans y débarquer un seul soldat, par la seule vertu de deux hommes remarquables, aidés par la fameuse cavalerie de Saint-Georges, l'Angleterre a gouverné un pays grand comme une partie de l'Europe. Ces deux êtres d'élite ont provoqué des guerres et des révoltes, ont arbitré des conflits, ont apaisé des haines ou les ont suscitées, le tout selon les intérêts de l'Angleterre.

La méthode employée a eu — malgré l'amertume que Philby affiche — un succès certain. On a réussi à dresser les Arabes musulmans contre leurs coreligionnaires turcs et à cette tâche des frères ennemis — Wahhabites et Hedjaziens — ont collaboré. Quand par le développement naturel des choses, le Nedjd s'est affirmé le plus fort, Lawrence fut retiré de la circulation. Philby partit d'abord, puis revint. Il y est encore. Sa puissante personnalité sert d'émissaire anglais auprès des Wahhabites, tout en étant en même temps l'avocat de la Péninsule auprès du gouvernement de Londres. Mais Lawrence lui-même n'a pas eu, malgré les apparences, un échec aussi grand qu'on pourrait le penser. S'il s'est trompé en tablant sur les Hedjaziens, les germes qu'il a semés chez le roi Hussein ont porté des fruits. Les débris sauvés du désastre de la famille hachémite de la Mecque ont été placés sur le trône de l'Iraq et de la Transjordanie. Et

c'est ainsi que ces deux pays sont maintenant au rang des colonies de la couronne britannique.

§

Parvenus au terme de cette étude, nous pouvons nous demander si la politique dont Philby et Lawrence sont les protagonistes est réalisable, et si les Anglais eux-mêmes sont disposés à la suivre. A vrai dire il n'y paraît guère. Certes, pour sa valeur individuelle, Philby est hautement estimé dans son pays, comme technicien des questions orientales. De là à le suivre dans ses conceptions politiques, il y a loin. L'idée de Philby paraît procéder davantage de l'esprit géométrique français, mâtiné, il est vrai, de quelques piétisme anglo-saxon, que de la méthode expérimentale, si chère aux Britanniques et qui s'exprime familièrement dans des adages bien connus du genre de : « je vais où tu me pousses », — ou : « l'ennui du lendemain chasse celui du jour ». Au premier chef, sa conception exigerait une sorte de pacte permanent anglo-arabe d'une loyauté totale. Les habitudes politiques anglaises en ce qui concerne le premier, les usages du *Colonial Office* en ce qui touche la seconde s'y prêtent-ils? Nous n'oserions guère l'affirmer. Et puis et surtout, l'Angleterre de 1931 n'est plus celle de 1913. Son prestige a durement souffert de la première place que l'Amérique a prise dans le monde, — fait accepté et contresigné par la Grande-Bretagne. Ses difficultés intérieures l'empêchent, dans de nombreux cas, d'avoir une liberté de manœuvre complète. En Orient, elle semble avoir perdu l'initiative des opérations : l'Egypte comme l'Inde sont des nuages très sombres sur son ciel politique. Ces circonstances lui interdiraient, même si elle en avait l'intention, la politique, peut-être géniale, mais sûrement téméraire, que Philby voudrait lui suggérer. A notre avis il n'y a pas lieu de se réjouir outre mesure de la grave crise que traverse la vieille Angleterre : si elle s'effon-

drait, un large pan de la civilisation s'écroulerait, mais il est légitime de souhaiter que les peuples de l'Orient puissent bénéficier de cette crise pour faire quelques pas de plus sur la route de la civilisation occidentale.

KADMI-COHEN.

ANATOLE FRANCE
ET LE THÉATRE DE HROTSVITHA

UNE SOURCE DE « THAÏS »

—

On célèbre en Allemagne le millième anniversaire de Hrotsvitha, née au temps d'Othon le Grand, entre 930 et 935, religieuse du couvent de Gandersheim en Saxe, où elle écrivit des légendes de saints et six poèmes dramatiques, qui en font la doyenne de nos femmes de lettres, voire, — on se plaît à l'appeler ainsi quelquefois — la mère du théâtre moderne. Elle est connue surtout comme l'auteur d'*Abraham l'Ermite* ou *la Conversion de Marie* et de *Paphnuce* ou *la Conversion de Thaïs,* deux petits drames qu'Anatole France lut dans la traduction de Charles Magnin et dont il s'inspira quand il créa le plus remarquable, peut-être, de ses livres : *Thaïs.*

C'est Magnin, il faut le souligner ici, qui a consacré de façon durable le haut mérite de la moniale saxonne, en éditant, pour la première fois, son œuvre dramatique. (Les travaux des Allemands vinrent après le sien.) Né à Paris en 1793, il se fit de bonne heure, au *Globe,* une position spéciale par ses articles sur le théâtre. Appelé en 1834 et 1835 à suppléer Fauriel dans sa chaire de la Faculté des Lettres, il traita des *Origines du Théâtre moderne,* et ses leçons, réunies en volume — introduction d'un grand ouvrage qu'il ne put achever — lui ouvrirent les portes de l'Institut en 1838. Il composa sur des sujets d'histoire dramatique nombre d'études ingénieuses que Buloz prit pour sa *Revue,* comme l'*Histoire générale des Marionnettes en Europe*. En 1835, le *Théâtre européen,* « nouvelle collection des chefs-d'œuvre des Théâtres », publiait *Abraham, Callimaque* et *Dulcitius,* trois pièces

de Hrotsvitha traduites par Magnin. Le 15 novembre 1839, la *Revue des Deux-Mondes* donnait de lui un important essai sur Hrotsvitha et la comédie au xe siècle, accompagné d'une traduction de *Paphnuce et Thaïs*. Et six ans plus tard paraissait, sous sa signature, chez Benjamin Duprat, 7, rue du Cloître-Saint-Benoît, une traduction complète des six poèmes dramatiques, avec le texte latin en regard, des notes critiques et une introduction qui reproduisait l'article, soigneusement corrigé, de la *Revue*. L'ouvrage fut entraînant et fécond, et Hrotsvitha, rétablie magistralement dans ses supériorités, devint en France et hors de France un ample motif à admiration et l'objet même d'un engouement. 1845, voilà, à n'en pas douter, le moment où la gloire de Hrotsvitha a pris son essor.

Les études allemandes, alors, se succédèrent. Nous n'en citerons que quelques-unes: celles de J. Bendixen en 1853 et 1857; de K. A. Barack en 1858; de R. Köpke en 1869; d'O. Piltz en 1889; de W. Gundlach en 1894; de Paul von Winterfeld en 1902 (avec un grand luxe d'explications et de justifications) et de K. Strecker en 1906 — ces deux dernières à peu près définitives.

La « traduction libre en vers français » des *Poèmes latins de Rosvith* (1854) par Vignon Rétif de la Bretonne ne vaut pas qu'on s'y arrête (1). Venons-en tout de suite au maître en ironie qui fut à sa manière un dévot de Hrotsvitha, à qui il dut, d'ailleurs, une de ses meilleures réussites. Sans l'édition de Magnin, *Thaïs* n'aurait vraisemblablement pas vu le jour. Le roman s'appela d'abord *Paphnuce*, et Brunetière accepta de l'insérer dans la *Revue* sous le titre de *Thaïs, conte philosophique* (2) (1er et

(1) Il s'agit là, d'ailleurs, non pas des poèmes dramatiques, mais des légendes de saints.

(2) « On l'intitula Conte philosophique... afin d'avertir tout de suite les personnes simples qu'elles y rencontreraient des difficultés. C'était seulement une manière de dire à une infinité d'excellentes personnes qu'on ne les amuserait point et qu'on risquait même de leur déplaire. » A. France,

15 juillet et 1er août 1889). Le succès de ce livre fut très grand. Le drame musical si connu de Massenet (1894) en est sorti (3). Je dirai plus loin ce que *Thaïs* a emprunté au théâtre de Hrotsvitha.

Pendant qu'il travaillait à son roman, en 1888 et 1889, France lisait et relisait Hrotsvitha. A deux reprises, le 10 juin 1888 et le 7 avril 1889, il parlait d'elle dans sa « Vie littéraire » du *Temps*.

Il en parlait, un jeudi de mars 1890, devant le public du Théâtre d'Application de M. Bodinier : il était tout à fait élégant, en 1890, d'aller chez Bodinier. « C'est de Hrotsvitha que M. Anatole France nous a entretenus jeudi dernier, doucement, avec une ironie tendre, à voix basse, — un peu trop basse », rapporte Jules Lemaître, qui nous trace un fort joli plaidoyer pour cette « vigoureuse nonne gothique » (4).

Enfin, en 1893, dans les *Opinions de Jérôme Coignard*, il faisait raconter saint Abraham chez la courtisane — d'après Hrotsvitha — par l'abbé Jérôme dissertant en présence de Maître Léonard, père de Jacques Tournebroche :

Qui est ce saint Abraham? demanda mon père dont toutes les idées étaient en déroute. — Asseyons-nous devant votre porte, dit mon bon maître, apportez un pot de vin, et je vous conterai l'histoire de ce grand saint.

Suit le récit de la chute et de la conversion de Marie,

Fragment de Thaïs, avec préface inédite. Collection de Reproductions de manuscrits. Ed. Champion, déc. 1924, et *Œuvres complètes illustrées de Anatole France*. V, Calmann-Lévy, 1925, p. 468.

(3) *Thaïs* a inspiré aussi un drame en 4 actes, assez banal, de Paul Wilstach, joué à New-York en 1911, et, bien entendu, un film projeté pour la première fois en Amérique en 1918. Dans ses fouilles d'Antinoé, en l'hiver 1899-1900, M. A. Gayet crut avoir reconquis la momie de sainte Thaïs en personne. On peut la voir au musée Guimet. Cette prétendue découverte suscita naturellement, à cause du roman d'Anatole France, un intérêt très vif.

(4) *Impressions de Théâtre*, 5e série, 2e édition, 1891 (Lecène Oudin), p. 355-367.

nièce de l'ermite Abraham, découpé dans une « Vie littéraire » du *Temps* (5).

Sauf erreur, Anatole France ne nomme Charles Magnin qu'à propos des Marionnettes de M. Signoret. Après avoir expliqué que « la marionnette ou mariole fut originairement une petite Vierge Marie, une pieuse image », et que « la rue de Paris où l'on vendait autrefois ces figurines s'appelait rue des Mariettes ou des Marionnettes », il ajoute :

C'est Magnin qui le dit, Magnin, le savant historien des marionnettes, et il n'est pas tout à fait impossible qu'il dise vrai, bien que ce ne soit pas la coutume des historiens.

C'est dans ce délicieux article sur les marionnettes que le bon maître exprimait un vœu :

J'ai bien envie que les Marionnettes nous représentent un de ces drames de Hrotsvitha, dans lesquels les vierges du Seigneur parlent avec tant de simplicité. Si j'obtiens jamais l'honneur d'être présenté à l'actrice qui tient les grands premiers rôles dans le Théâtre des Marionnettes, je me mettrai à ses pieds, je lui baiserai les mains, je toucherai ses genoux et je la supplierai de jouer le rôle de sainte Thaïs. Je dirai : « Thaïs fut joueuse de flûte à Alexandrie et pénitente dans le désert de la sainte Thébaïde. Ce sont là de grandes situations qui s'expriment par un petit nombre de gestes. Une belle marionnette comme vous y surpassera les actrices de chair. Vous êtes toute petite, mais vous paraîtrez grande. parce que vous êtes simple. Tandis qu'à votre place une actrice vivante semblerait petite. D'ailleurs, il n'y a plus que vous aujourd'hui pour exprimer le sentiment religieux (6).

Ce vœu fut exaucé par l'intercession de Maurice Bouchor. Les Marionnettes de M. Signoret donnèrent en avril 1889, au Petit Théâtre de la Galerie Vivienne, deux représentations d'*Abraham l'Ermite* de Hrotsvitha. En 1897,

(5) Voir p. 31-32 du manuscrit de *Saint Abraham*, Bibliothèque nationale, Nouvelles Acquisitions, n° 10809. Ch. II des *Opinions de Jérôme Coignard*, Calmann-Lévy, 1893. Cf. Jeanne-Maurice Pouquet, *Le Salon de Mme Arman de Caillavet*, Hachette, 1926, p. 150

(6) *Le Temps* du 10 juin 1888.

à Vienne, *Abraham* parut encore sur la scène. *Paphnuce*, traduit en anglais en 1913, fut joué au Savoy Theater de Londres, avec miss Ellen Terry dans le rôle de Thaïs (7).

D'après Magnin et Anatole France, le théâtre de Hrotsvitha est le premier qui ait été fait, au moyen âge, pour être joué sur une vraie scène, par de vrais acteurs, devant un public. Opinion, il faut bien le reconnaître, très contestable, et qui n'a pas été confirmée par les philologues.

La carrière de la *Voix forte* de Gandersheim (Hrotsvitha est un surnom que la poétesse traduit elle-même par *Clamor validus*) reste à nos yeux confuse et presque mystérieuse. Deux maîtresses galvanisantes lui donnèrent l'impulsion et la direction : Rikkarde, qui possédait une science consommée de la logique et de la rhétorique, et la princesse Gerberge, fille d'un duc de Bavière, qui disputait victorieusement avec les hommes les plus instruits et devint abbesse du couvent en 959. Et c'est tout ce que nous savons de notre Hrotsvitha. C'est peu. Mais son œuvre est là pour nous éclairer sa figure, nous révéler son esprit qui annonce presque le littérateur moderne. C'est assez amusant et paradoxal. Hrotsvitha semble remplir, au moyen âge, un rôle d'originalité et d'exception. Et peut-être en avait-elle un peu conscience, comme l'ont fait remarquer Mme Lucie Félix-Faure Goyau et M. J. Ernest-Charles. Lisez dans Magnin la préface de son Théâtre, où elle s'exprime sur son talent sans timidité. A notre avis, cependant, il y a là de sa part plus de candeur que d'impertinence. En plusieurs endroits de son œuvre, on respire un parfum de pédantisme naïf. Ces femmes instruites n'échappaient guère au pédantisme. Disciple émerveillée du *trivium* et du *quadrivium*, celle-ci tient à faire montre de son savoir, étale

(7) O. R. Kuehne, *A study of the Thaïs Legend, with special reference to Hrotsvitha's Paphnutius*, Philadelphie, 1922, p. 50.

des fadaises scolastiques, lance son moine du IV[e] siècle, Paphnuce, dans une exposition technique de la science musicale, telle qu'on l'enseignait à Gandersheim au X[e] siècle, ou encore, dans une autre de ses pièces, *Sapience*, nous assène, hors de propos, une leçon sur la théorie des nombres. Elle savait ce qu'elle faisait, et elle était persuadée qu'elle avait raison. « Toutes les fois que j'ai pu recueillir quelque brin d'étoffe ou quelque fil arraché du vieux manteau de la philosophie, j'ai pris grand soin de l'insérer dans le tissu de mon ouvrage. » Ne la chicanons pas sur ce chapitre, et passons-lui son engouement. Sa personnalité n'en reste pas moins attachante, et ses ouvrages, où il y a, parmi le sable, quelques grains d'or, valent d'être examinés.

Elle s'avisa, dit Anatole France, d'écrire des comédies à l'imitation de Térence, et il se trouva que ses comédies ne ressemblaient ni à celles de Térence, ni à aucune comédie. Notre abbesse (?) avait la tête pleine de légendes fleuries (8).

C'est vrai, Hrotsvitha n'imite personne. Térence est son maître, si l'on veut. Admettons que Térence lui a donné la chiquenaude. Ce qui est sûr, c'est qu'elle avait l'instinct ou le don. Elle voyait théâtre, et « voir théâtre, selon M. Maurice Donnay, c'est, dans toutes les situations qu'apportent l'histoire ou la vie ou l'imagination, voir et entendre des personnages qui parlent entre eux dans le sens, la couleur et le ton qu'exigent ces situations. » Hrotsvitha voyait et entendait des personnages. Toutefois, ses pièces, bien que l'intention scénique y semble évidente, étaient faites, répétons-le, pour être lues — non pour être jouées, comme le croyait, après Magnin, Anatole France :

C'était, écrit-il, pour ces femmes enfermées dans les monastères, un grand amusement que de jouer la comédie. Les représentations dramatiques étaient fréquentes dans les cou-

(8) *Le Temps* du 10 juin 1888. *Vie littéraire*, II, 1890, p. 146.

vents de filles nobles et lettrées. Ni décors, ni costumes. Seulement des fausses barbes pour représenter les hommes (9).

Le bon maître s'est trompé, et j'ose dire qu'il a été, en outre, assez mal inspiré de conserver dans les diverses éditions, si soigneusement revues et corrigées, de *Thaïs,* les propos de son abbesse Albine racontant à Paphnuce comment elle a employé à l'édification de la communauté l'art et même la beauté de l'ancienne joueuse de flûte :

Je l'invitais à représenter devant nous les actions des femmes fortes et des vierges sages de l'Ecriture. Elle imitait Esther, Déborah, Judith, Marie, sœur de Lazare, et Marie, mère de Jésus. Je sais, vénérable père, que ton austérité s'alarme à l'idée de ces spectacles. Mais tu aurais été touché toi-même, si tu l'avais vue, dans ces pieuses scènes, répandre des pleurs véritables et tendre au ciel ses bras comme des palmes. Je gouverne depuis longtemps des femmes et j'ai pour règle de ne point contrarier leur nature (10).

Très certainement les moniales de Gandersheim n'ont pas vu les héros de Hrotsvitha s'agiter sur des tréteaux d'amateurs, mais simplement dans le silencieux théâtre de leur imagination, après une lecture.

Cette étonnante poétesse avait, en tout cas, fort bien deviné ou compris que le meilleur moyen d'intéresser, de captiver, c'était d'incarner les idées en des êtres s'opposant les uns aux autres, luttant les uns contre les autres. Abraham et Marie, Paphnuce et Thaïs, images naïvement bariolées, peintes avec véhémence, sans ombres, sans nuances, marionnettes taillées au couteau. Des créatures pas compliquées du tout, très ingénues, très primitives, rappelant quelque peu ces anges que les imagiers mettaient aux chapiteaux des colonnes et « dont les mains étaient plus grandes que le corps, mais qui nous touchent par je ne sais quoi de candide, d'innocent et

(9) *Le Temps* du 7 avril 1889. *Vie littéraire,* III, 1891, p. 13.
(10) *Thaïs,* édition de 1921, p. 287.

d'heureux » (11). Tout un petit monde instinctif, s'agitant en des drames aux brefs prestiges, formés, pour ainsi dire, d'une seule clameur, d'une seule attitude, d'un seul geste, et qui ont, parfois, un étincellement net, comparable aux couleurs crues, brutales, que distribue le soir sur les côtes d'Orient, où précisément se déroule leur action. Rien de la simplicité savante ou du style appris. Une simplicité toute spontanée et que l'on pourrait justement qualifier de monacale. Un dialogue savoureux en ses courbes et ses souplesses, ou en ses frémissements, rompant le rythme, puis, brusquement, le recousant, avec des rimes, des assonances, qui font une langue chantante, plaisante à lire, caressante.

Son théâtre n'est d'ailleurs pas autre chose qu'une mise en action de ces belles histoires, chargées de crimes et de miracles, qui ont traversé les âges avec le parfum des âmes naïves. Nous les retrouvons à peu près toutes dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes. Et il n'arrive guère à Hrotsvitha de chamarrer les événements d'épisodes de son cru. En général elle suit pas à pas les récits qu'elle a sous les yeux. Elle n'a nullement ajouté les détails réalistes ou les passages scabreux qui sont presque mot pour mot dans les hagiographes, et il est vain de voir en elle, comme on l'a fait, des symptômes de perversité. Ses audaces sont innocentes et ignorantes d'elles-mêmes. Sa brutalité est sans recherche et tout ingénue. C'est là, au demeurant, l'heureuse brutalité des anciens, des auteurs sacrés comme des auteurs profanes, leur parfaite et saisissante franchise. Impossible de mettre en doute la souveraine droiture des voies de Hrotsvitha.

C'était une honnête créature que Hrotsvitha, dit très bien Anatole France; attachée à son état, ne concevant rien de plus beau que la vie religieuse, elle n'eut d'autre objet en écrivant des comédies que de célébrer les louanges de la chasteté.

(11) Anatole France, *Le Temps* du 7 avril 1889, *Vie littéraire*, III, p. 13.

Mais elle n'ignorait aucun des périls que courait dans le monde sa vertu préférée, et... ne craignait pas de dévoiler les fureurs des hommes sensuels. Elle les raillait parfois avec une gaucherie charmante. Elle nous montre, par exemple, le païen Dulcitius prêt à se jeter comme un lion dévorant sur trois vierges chrétiennes dont il est indistinctement épris. Ses sens s'égarent et, dans sa folie, c'est la vaisselle qu'il couvre de caresses... Mais parfois Hrotsvitha donne au désir un visage plus tragique. Son drame de *Callimaque* est plein, dans sa sécheresse gothique, des troubles d'un amour plus puissant que la mort... Les religieuses du temps d'Othon le Grand ne mettaient pas assurément leur pureté sous la garde de l'ignorance : deux des pieuses comédies de leur sœur Hrotsvitha les transportaient en imagination dans les cloîtres du vice. Je veux parler de *Panuphtius* (12) et de cet *Abraham* dont les Marionnettes de la rue Vivienne nous ont donné cette semaine deux représentations. On voit, dans l'un et l'autre de ces drames tirés de l'hagiographie orientale, un saint homme qui n'a point craint de se rendre chez une courtisane pour la ramener au bien (13).

Hrotsvitha a beau puiser très largement aux vies des saints, elle le fait à sa mode, et en jetant toujours là-dessus un rayon, une flamme ou une inspiration. Elle atteint presque la perfection en une scène d'*Abraham*, qu'Anatole France rappelle dans la *Vie littéraire* et, comme nous l'avons dit, dans les *Opinions de Jérôme Coignard* : celle du repentir de la courtisane. Elle n'a pas vieilli, cette page quasi millénaire, étant irréprochablement simple. L'étincelle sacrée y palpite. Un charme, un parfum s'en exhale, et une vraie poésie. *Abraham*, ou plutôt *la Chute et la Conversion de Marie, nièce d'Abraham l'Ermite*, demeure la perle de lumière de ce théâtre. Qu'il nous soit permis d'en citer un fragment, dont on retrouve des phrases dans *Thaïs*.

(12) Dans le recueil de ses articles, comme dans le *Temps*, Anatole France écrit toujours, je ne sais pourquoi, *Panuphtius* au lieu de *Paphnutius*.

(13) *Le Temps* du 7 avril 1889, *Vie littéraire*, III, p. 13-15.

MARIE. — Misérable que je suis!

ABRAHAM. — Quoi! que fais-tu? Tu te laisses tomber! Oh! ne reste pas là, par terre. Remets-toi debout. Ecoute-moi.

MARIE. — C'est une épouvante qui m'a terrassée. Je n'ai pas eu la force d'écouter tes exhortations.

ABRAHAM. — Songe à la tendresse que j'ai pour toi, et n'aie plus peur.

MARIE. — Je ne peux pas.

ABRAHAM. — Mais, pour toi, est-ce que je n'ai pas, moi, abandonné ma chère cellule? renoncé à toute règle de vie religieuse? Pour toi, est-ce que je ne suis pas venu, moi, l'ermite, m'attabler avec des débauchés? moi, l'ermite voué au silence, proférer des plaisanteries pour ne pas être reconnu? Pourquoi baisses-tu les yeux et regardes-tu le sol? Tu ne veux pas me répondre?

MARIE. — Le remords de mes fautes m'écrase. Je n'ose lever les yeux vers le ciel. Je n'ai pas la force de parler.

ABRAHAM. — Confiance, ma fille! Ne désespère pas, mais remonte de l'abîme de désespérance, et mets en Dieu ton espoir.

MARIE. — L'énormité de mes péchés m'a jetée au plus profond de l'abîme dont tu parles.

ABRAHAM. — Tes fautes sont bien graves, c'est vrai. Mais la miséricorde céleste est au-dessus de tout. Chasse donc ta douleur, et hâte-toi de profiter de l'instant qui t'est donné pour te repentir. Là où le péché et l'abomination ont abondé, la grâce divine surabonde.

MARIE. — S'il y avait pour moi le moindre espoir de mériter le pardon, avec quelle ardeur je ferais pénitence!

ABRAHAM. — Aie pitié de tout ce que j'ai eu à endurer pour toi, et renonce à ce funeste découragement, pire que toutes les fautes. Car celui qui désespère de la miséricorde divine pour les pécheurs, pèche lui-même de façon irrémédiable. L'étincelle tirée d'un caillou n'est pas plus capable d'embraser l'océan que l'amertume de nos péchés d'altérer la douceur de Dieu.

MARIE. — Oh! je le sais bien, sa bonté est infinie. Mais quand je pense à l'énormité de mes propres fautes, j'ai peur de ne pouvoir jamais les expier assez.

ABRAHAM. — Ton crime, eh bien! qu'il soit sur ma tête! Seulement, il te faut revenir aux lieux d'où tu es partie et reprendre la vie que tu as quittée.

MARIE. — Ah! tout ce que tu voudras. Je ferai de bon cœur ton commandement.

ABRAHAM. — Enfin, j'ai retrouvé ma fille! celle que j'ai élevée et que je veux chérir plus que tout!

MARIE. — J'ai ici de l'argent et des vêtements. Qu'est-ce qu'il faut que j'en fasse?

ABRAHAM. — Ce que tu as acquis par le péché, tu dois le rejeter avec le péché.

MARIE. — Je comptais le distribuer aux pauvres ou l'offrir aux saints autels.

ABRAHAM. — Ce qui fut le prix du péché n'est pas une offrande agréable à Dieu.

MARIE. — Bien, je chasserai cette idée.

ABRAHAM. — Le matin vient. Voici le jour. Partons.

MARIE. — A toi, mon père bien-aimé, de marcher comme le Bon Pasteur devant la brebis retrouvée. Et moi, je suivrai tes pas.

ABRAHAM. — Non, non. Tu monteras sur mon cheval, pour que les pierres du chemin ne blessent point tes pieds délicats. J'irai bien à pied, moi.

MARIE. — Oh! de quel nom te nommer?

Quoique inférieur à *Abraham,* dont il n'est en somme qu'une variante, *Paphnuce* ou *la Conversion de Thaïs* a de l'accent, une sombre énergie pleine de grandeur. Quand on compare cette pièce à la courte relation traduite du grec par Denys le Petit, d'où elle a été tirée, on n'hésite pas à en admirer, en plusieurs scènes, la *vis comica,* le verbe enflammé, la voix sonnante. Le caractère de Thaïs y est vivement dessiné. Et Hrotsvitha a pris, cette fois, quelque liberté avec son modèle en imaginant le dialogue scolastique de Paphnuce et de ses disciples, et le personnage de l'abbesse, dont l'auteur de *Thaïs* n'a pas manqué de s'emparer. J'en suis persuadé, l'idée première des conversations du « banquet »

d'Alexandrie (les pages les plus brillantes de *Thaïs*) vient de Hrotsvitha, qui, au début de son drame, fait disserter Paphnuce, interminablement, sur le macrocosme et le microcosme, sur le *quadrivium,* sur la musique et la divine harmonie qui règle les mondes.

PAPHNUCE. — Ce n'est pas la science qui offusque Dieu, c'est l'enflure de celui qui sait.

LES DISCIPLES. — Cela est vrai.

PAPHNUCE. — Et quel meilleur emploi pourrait-on faire de la connaissance des arts, que de l'appliquer à la louange de Celui qui a créé tout ce qu'on peut savoir et qui nous fournit à la fois la matière et l'instrument de la science?

LES DISCIPLES. — On ne saurait l'utiliser plus dignement et justement.

PAPHNUCE. — Car mieux l'homme comprend par quelle loi merveilleuse Dieu a réglé le nombre et le poids des mondes, plus il brûle d'amour pour lui.

LES DISCIPLES. — Et c'est justice.

Autrement dit, la science mène à Dieu. Le ton est assez différent dans le « banquet » de *Thaïs*; mais Anatole France, certainement, s'est souvenu de Hrotsvitha.

Il a emprunté également à notre moniale saxonne l'abbesse Albine recevant la repentie : cette abbesse est une création propre de Hrotsvitha et ne provient en aucune façon des hagiographes.

PAPHNUCE. — Je t'amène une pauvre petite chèvre demi-morte que je viens d'arracher à la dent du loup. Veuille, je te prie, la réchauffer de ta miséricordieuse sollicitude et la ranimer, jusqu'à ce qu'elle ait échangé son rude poil de chèvre contre une fine toison de brebis.

L'ABBESSE. — Parle plus clairement.

PAPHNUCE. — Cette femme que tu vois a mené la vie d'une courtisane.

L'ABBESSE. — Une bien misérable vie.

PAPHNUCE. — Elle s'est livrée tout entière à la débauche.

L'ABBESSE. — Elle s'est perdue.

PAPHNUCE. — Mais à présent, docile à mes exhortations et avec le secours du Christ, elle a pris la haine des vanités qui la séduisaient et veut vivre dans la chasteté.

L'ABBESSE. — Grâces soient rendues à l'auteur de cette conversion!

PAPHNUCE. — Il faut, pour guérir les maladies de l'âme comme celles du corps, tirer parti judicieusement des contraires. Il s'ensuit que cette femme doit, loin des agitations du monde, être enfermée seule dans une cellule étroite, où elle puisse plus facilement méditer sur ses fautes.

L'ABBESSE. — Rien de mieux que ce régime-là.

PAPHNUCE. — Voudrais-tu donner des ordres pour qu'une cellule soit préparée au plus tôt?

L'ABBESSE. — Elle sera prête à bref délai.

PAPHNUCE. — Qu'on n'y laisse ni entrée ni sortie, mais une petite fenêtre simplement, par où elle recevra le peu de nourriture que tu lui feras donner à des jours et des heures marqués.

L'ABBESSE. — Je crains toutefois que le tempérament délicat de cette femme habituée à la mollesse ne puisse supporter un genre de vie si pénible.

PAPHNUCE. — Quitte ce souci. Aux grands maux les grands remèdes.

L'abbesse de Hrotsvitha n'offre pas à Thaïs, comme celle d'Anatole France, une flûte à trois trous.

La décision violente de l'ermite de détruire par le feu les biens de la courtisane, au lieu de les distribuer aux pauvres (p. 186), est encore un emprunt du romancier à Hrotsvitha, qui, dans *Abraham,* — nous venons de le voir — et dans *Paphnuce* (Magnin, p. 327), blâme formellement les dons pieux regardés comme expiatoires.

Enfin le Paphnuce vampire des dernières lignes de *Thaïs* semble inspiré du *Callimaque* de la moniale (14).

Et voici quelques menues glanes qui prouvent que

(14) G. Michaut, *Anatole France*, de Boccard, 1922, p. 165.

France avait lu Magnin. Je mets les deux textes en regard l'un de l'autre (15).

Thaïs, p. 16.	Magnin, *Théâtre de Hrotsvitha*, p. 219.
Frère Palémon, nos discours doivent avoir pour unique objet la louange de Celui qui a promis de se trouver au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom.	EPHREM, *à Abraham*. — La conversation doit avoir pour unique objet, entre nous, la louange de Celui qui a promis de se trouver au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom.
Thaïs, p. 71.	Magnin, p. 253 et 315.
Dieu m'est témoin que je ne suis venu ici que pour la voir.	ABRAHAM, *à l'hôtelier*. — Il est très certain que je ne suis venu ici que pour la voir. PAPHNUCE, *aux jeunes gens*. — Je ne suis venu que pour la voir.
Thaïs, p. 117.	Magnin, p. 265.
Pour toi, j'ai quitté mon désert regrettable; pour toi, mes lèvres vouées au silence ont prononcé des paroles profanes.	ABRAHAM, *à Marie*. — N'est-ce pas pour toi que j'ai quitté mon désert si regrettable?... Moi qui, depuis si longtemps, m'étais voué au silence, n'ai-je pas proféré des paroles joviales?
Thaïs, p. 209.	Magnin, p. 339.
J'apporte à la ruche dont tu es la reine une abeille que j'ai trouvée perdue sur un chemin sans fleurs.	PAPHNUCE, *à l'abbesse*. — Je vous apporte une chèvre demi-morte que j'ai arrachée à la dent du loup.

(15) Je renvoie à la nouvelle édition, revue et corrigée, de *Thaïs*, qui date de 1921. C'est l'édition courante. Les textes cités par moi sont absolument conformes à ceux de la *Revue des Deux-Mondes* et de la première édition du roman, comme à ceux du manuscrit de *Thaïs* que j'ai examiné avec le plus grand soin (Bibliothèque Nationale, Nouvelles Acquisitions, n° 21.609).

Thaïs, p. 214.	Magnin, p. 339.
Il [Paphnuce] a changé par son art merveilleux une brebis noire en brebis blanche.	PAPHNUCE, *à l'abbesse.* — . . . Jusqu'à ce qu'elle ait échangé sa rude peau de chèvre contre une douce toison de brebis.

Arrêtons-nous. Le subtil grappilleur a pris à son compte, ici et là, bien des lambeaux de la poétesse; et il est vrai de dire aussi, du reste, avec Michaut, qu'il a puisé à d'autres sources que Hrotsvitha : anciennes et modernes, comme les *Vies des Pères des Déserts,* la *Légende de Saint Hilarion,* de Louis Ménard, la *Tentation de S. Antoine,* de Flaubert, la *Vie de Schnoudi,* d'Amélineau, les *Sceptiques grecs* de Victor Brochard, sans oublier l'*Exil de la Volupté,* de Gabriel Ranquet du Puy en Velay, 1611 (16) et le poème de *Thaïs* que France lui-même donna au *Chasseur bibliographe* de mars 1867. A ma connaissance, il s'est expliqué seulement sur les emprunts faits aux *Vies des Pères des Déserts* et à Victor Brochard (17). De la traduction de Charles Magnin, encore une fois, pas un mot. Faiblesse humaine! On n'aime pas à rappeler ceux à qui l'on doit beaucoup. Dans un projet de préface pour *Thaïs,* notre romancier prend à partie un R. P. Jésuite qui lui avait « adressé, dit-il, des injures innocentes dans une revue à lui ». Le P. Brucker, des *Etudes,* ayant écrit que la courtisane Thaïs habitait Alexandrie, Anatole France déclare :

(16) Voir *Mercure de France,* juillet 1904 : Guillaume Apollinaire, *Un roman sur Thaïs en 1611.*

(17) « J'ai pris la Légende telle qu'elle se trouve en cinquante lignes dans les *Vies des Pères des Déserts* et je l'ai développée et transformée en vue d'une idée morale. » (*Univers illustré* du 14 avril 1894. Cf. *Fragment de Thaïs,* avec préface inédite et *Œuvres complètes illustrées d'Anatole France,* V, p. 469. « Il y a, dans un petit roman que je viens de publier dans la *Revue des Deux-Mondes,* une dizaine de pages que je n'aurais jamais écrites si je n'avais pas lu le livre de M. Brochard. C'est là un aveu que M. Brochard n'a nul intérêt à entendre, mais que j'avais le devoir de faire. » *Vie littéraire,* II, p. 134. Cf. J.-M. Pouquet, *op. cit.,* p. 75.

« C'est moi qui ai imaginé cela (18) », oubliant qu'il l'avait lu dans Magnin, p. 470.

Et tout cela ne doit pas nous empêcher de louer l'harmonie si savante de *Thaïs,* ses tableaux qui attestent un fort talent de peinture érudite et qu'un amant de la conception païenne de la vie pouvait seul composer.

O candeur immarcescible de la bonne Hrotsvitha! Elle n'avait pas d'esprit. Elle était innocente comme un poète. C'est pourquoi je l'aime (19).

Eh bien, Anatole France, n'était pas, lui, de cette race d'innocents. *Thaïs* est l'histoire d'une pécheresse qui devient une sainte et d'un saint qui tombe dans le péché.

J'ai voulu que Paphnuce perdît son âme en voulant sauver celle de Thaïs (20).

Nous assistons là principalement à la victoire de la chair sur l'esprit et nous y voyons les efforts de Paphnuce pour réprimer une passion invincible comme ironiquement moqués par l'exaltation de son renom de saint.

J'ai rassemblé les contradictions. J'ai fait voir les antinomies. J'ai conseillé le doute. Selon moi, rien n'est meilleur que le doute philosophique. Le doute philosophique produit dans les âmes la tolérance, l'indulgence, la sainte pitié, toutes les vertus douces. Ce sont les seules aimables. Les autres ne valent pas ce que'lles coûtent. Une dame, qui venait de lire *Thaïs* et qui en était un peu scandalisée, dit un jour chez un académicien : « C'est le triomphe de la chair. » Un illustre prélat qui l'écoutait répondit : « C'est le châtiment de l'orgueil. » Je crois aussi que les maux des hommes leur viennent surtout de l'orgueil (21).

Si « la bonne Hrotsvitha » manquait totalement d'ex-

(18) *Fragment de Thaïs*, avec préface inédite, et *Œuvres complètes*, V, p. 469. Cf. *Etudes* de décembre 1889 et de novembre 1890.
(19) *Le Temps* du 10 juin 1888. *Vie littéraire*, II, p. 146-7.
(20) *Univers illustré* du 14 avril 1894. Cf. Anatole France, *Œuvres complètes*, V, p. 472.
(21) Anatole France, *Univers illustré* du 14 avril 1894. Cf. *Œuvres compl.*, V, p. 472-3.

périence mondaine et « n'avait pas d'esprit », l'on ne saurait affirmer que le romancier de *Thaïs* ne mît malice à rien. Mais, avec tout son esprit, il ne soupçonne pas un mot de certaines choses d'âme. Ou bien il force le ton, et alors la vendeuse d'herbes du marché aux fleurs lui dirait bien plus sûrement qu'à Théophraste : « Vous n'êtes pas d'ici. » Au sortir d'une lecture de ses livres sans tendresse, on est heureux de pénétrer dans ce monde moral plus ému de *la Conversion de Marie* ou de *la Conversion de Thaïs,* pour se récréer des meilleures pages de Hrotsvitha, où palpite une âme sincère toute gonflée d'amour de Dieu et que baigne un reflet de la lumière céleste qui habite les cœurs purs.

Ce théâtre du xe siècle mérite, certes, de fixer l'attention de tous ceux — et ils sont nombreux en France — qui aiment l'art dramatique. Je ne sais plus quel critique réclamait que l'on représentât à Paris *la Chute et la Conversion de Marie* ou *la Conversion de Thaïs,* pour glorifier, à l'occasion de son millénaire, Hrotsvitha, qui n'écrivit pas pour la scène. Serait-ce manquer aux convenances et offenser une ombre charmante? Nous ne le croyons point. Nous estimons, au contraire, qu'une telle consécration serait émouvante et ajouterait encore, si possible, au piquant de la personnalité curieusement alerte de cette moniale fleurie, aux yeux clairs et candides.

RAOUL GOUT.

ALIAGA[1]

—

VII

— Et vous croyez que vous pourrez me placer?

— Vous? Mais, tout de suite, et tous les jours, si vous voulez.

— Dans une bonne place?

— Vous pensez! Un bureau comme le mien! Rue de La Boëtie! Je n'ai pas une bonne place pour vous, j'en ai dix, ce soir même.

— Il faudrait commencer ce soir?

— Qu'elle est drôle! Oui, si vous êtes pressée, ou demain, après-demain, quand vous aurez trouvé ce qui vous plaira.

— J'aime mieux pas aujourd'hui.

— Cela n'a pas d'importance. Vous choisirez.

— C'est que, je n'ai jamais été placée.

— Cela se voit bien. Mais ça ne fait rien. Ce qu'il vous faut, c'est quelque chose pour femme de chambre, genre demoiselle de compagnie. Tenez : j'ai mademoiselle Lise Tracy des *Variétés*, 44, rue du Colisée. Vous aimez le théâtre?

— Je n'y vais guère.

— « Je n'y vais guère. » Comme elle dit ça! C'est un amour, une vraie perle. J'ai Mme Grabelle. Elle est regardante pour l'anse du panier et ric-rac pour le service. Le reste, ça lui est égal.

— Où demeure-t-elle?

— Attendez. Elle vient ici, le tantôt. Je vous présen-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 794.

terai. J'ai la baronne de Rosenthaller, des Autrichiens. C'est vous qui feriez son affaire! Méfiez-vous : elle en est, ma chère.

— De quoi?

— Elle est pour femme.

— Elle n'est pas mariée?

— Si. C'est son mari qui vient les engager. Un grand bel homme. Voilà dix jours qu'ils n'ont personne. Il passera sûrement avant d'aller à son cercle. Vous verrez. J'ai aussi Mme Varlet, la femme du banquier. Vous êtes catholique?

— Oui. C'est-à-dire, je suis baptisée.

— C'est dommage, parce que ce sont des protestants. Elle me disait l'autre jour: « Mme Turpeau, je prendrai ce que vous me trouverez. Mais si je pouvais trouver une fille travailleuse, honnête et protestante, je m'y intéresserais spécialement. » N'est-ce pas, chacun son idée. Moi, vous savez, Mme Varlet ou la baronne de Rosenthaller, c'est tout comme. J'ai pas de vice, mais il faut bien procurer à chacune ce qu'elle demande.

— Naturellement.

— Ainsi, vous, par exemple, vous me diriez : « Mme Turpeau, je veux une place douce, tranquille, où il y a de la coule, je vous enverrais chez Mme Trélat. Vous parlez d'une brave femme! Toujours dans ses bonnes œuvres, à Saint-Lazare, à la Roquette : elle est dame patronesse des prisons. Et une fortune! Elle veut une femme de chambre qui soit comme une intendante. Elle lui donne quarante francs par jour pour le marché et, quand elle se met à table, elle ne veut pas savoir ce qu'elle va manger. Je lui en avais placé une, Odette qu'elle s'appelle. Qu'est-ce qu'elle s'est mis de côté en cinq mois! Vous pensez; c'est elle qui payait toutes les notes, le gaz, l'électricité, les robes. Et les petites sœurs des pauvres par-ci. Et les dames visiteuses par-là. Mais comme je lui ai dit : ce ne sont pas des coups à faire.

Vous, je vois bien ce qu'il vous faut, quelque chose de sérieux, d'honnête, une vraie place de famille.

— C'est cela, Mme Turpeau. Alors, si vous voulez, je reviendrai.

— Comme vous voudrez. Seulement, laissez-moi vous donner encore un conseil.

— Volontiers, Madame.

— Ne réfléchissez pas trop longtemps. Celles qui se débrouillent, ce sont celles qui saisissent les occasions.

— Merci, Madame.

— Allons, à demain!

— Peut-être. Adieu Madame.

L'expérience est faite : elle ne sera pas boniche. Ni chez une baronne, ni chez une boutiquière. Elle a franchi le seuil du bureau de placement. Elle n'a pu aller au delà. Elle sait bien qu'elle n'a pas de volonté. On le lui a assez dit, sa mère d'abord, puis ses professeurs, puis Marcelle, et tous ceux et toutes celles qui, éprouvant pour elle sympathie ou intérêt, ne se sont pas contentés de l'éconduire ou de la congédier. Elle réfléchit, quand il faudrait se décider. Elle rêve, quand il faudrait agir. Et ce désir d'indépendance! Et ces réflexes défensifs qui lui font d'autant plus se refuser qu'on la sollicite davantage! Cette ambition démesurée du bonheur qui lui fait dédaigner le plaisir. Cet appétit de l'amour qui lui interdit l'amitié! Cette faculté d'illusion qui, dans sa détresse, la persuade d'attendre de jour en jour que se présente, enfin, la situation de ses aptitudes et de ses goûts! Elle se connaît. Et, à s'analyser de la sorte, elle goûte une amère satisfaction, alibi, revanche et piège de la veulerie. Elle est veule, c'est un fait et elle le sait. Elle se le répète comme un mystique se lacère.

Déclic de l'imagination. Rentrée dans le monde extérieur. L'Eglise Saint-Philippe-du-Roule, le faubourg Saint-Honoré, Beaujon. Elle sent sa faim et sa fatigue. Des lambeaux de phrases, des ébauches de souvenirs,

des traces d'images se déroulent avec la rue : deux films projetés sur le même écran, qui se suivent, se rattrapent, s'entre-croisent, se séparent. Maman. Elle déjeune avec Geneviève et Françoise. Une soupière. Des assiettes bleues. Contre la fenêtre, la machine à coudre. Au-dessus de la cheminée sans glace, le portrait de papa. Sa gorge se serre. Elle presse le pas. Saint-Philippe. « Vous êtes catholique? C'est dommage parce que ce sont des protestants. » Un hôpital. « Si tout de même je tombais bien malade. On me porterait. Il y a des voitures d'ambulance. » Nouveau déclic. Une grande salle blanche. Des infirmières en blouse blanche. Des femmes couchées dans des grands lits blancs. Et sa peine complexe se résout en un grand et élémentaire désir de silence, d'immobilité, de sommeil sans rêve, de néant. Une tentation s'insinue en elle, plus forte que toutes les autres qu'elle a subies : la tentation du néant. Celle-ci n'a rien de vil ou d'impur. Elle ne trouble ni sa chair ni son cœur. Elle ne s'oppose pas, dans son cœur, à cet amour qu'elle ne cesse de refouler, qu'elle ne veut pas s'avouer, qu'elle ne s'avoue pas, et qui ne la garde des déchéances de la vie qu'en lui fermant la vie. Elle a, cette tentation, un faux air de supériorité, de sérénité. Elle finit tout et elle réconcilie tout. Y céder, c'est se libérer, sans se déjuger, sans se renoncer. C'est cesser de ruser avec soi-même et de se contraindre. C'est s'avouer et avouer enfin cet amour qu'elle ne peut étouffer et qui l'étouffe. A mi-voix, comme un nom aimé, elle prononce : « mourir ». Elle s'arrête. Elle se trouve place des Ternes. Des deux côtés du faubourg Saint-Honoré, la double file des autobus et des taxis s'écoule. Des hommes et des femmes prennent leur café à la terrasse de la *Lorraine.* Aucune rupture d'équilibre, aucune solution de continuité entre le paysage intérieur et le paysage extérieur. Elle n'est plus du monde et elle est de plain-pied avec le monde. L'image de mort s'est

insérée parmi les aspects de la rue, épisode entre deux épisodes. Comme c'est simple! Comme c'est facile!

Immobile au bas du trottoir, elle regarde venir les taxis qui vont la frôler, un camion de la maison Bernot qui lutte de vitesse avec une auto postale. Un juron furieux. Ça y est : le camion a doublé l'auto. D'un brusque coup de volant, le camionneur reprend sa droite. Il ricane. Un passant a poussé un cri qu'elle entend *maintenant*. Elle regarde au hasard, étonnée. Oui, elle a bien cru, elle-même, qu'elle se laissait glisser sous les roues. Comme c'est simple! Comme c'est facile! Elle repart. Elle traverse la place, enfile l'avenue des Ternes. Elle balance son sac en marchant. Elle s'assoit à la terrasse d'un petit bar au coin de la rue Poncelet, commande un café crème, tire de son sac une tablette de chocolat et le *Globe*.

Pendant quatre jours, elle a refait des adresses pour une maison de publicité de la rue Demours. Lancement d'un nouveau savon, à l'huile de palme. Elle a gagné quatre-vingts francs et elle a profité de cette trève pour écrire à sa mère. Elle est de nouveau sans place quand elle reçoit la réponse à sa lettre :

Ma chère petite,

Ta lettre nous a fait bien plaisir et je suis bien contente que tu aies enfin trouvé du travail. Fais tout ton possible pour satisfaire ton patron, car tu as déjà plusieurs fois changé d'emploi, et, tu le sais, pierre qui roule n'amasse pas mousse. Nous avons fait tous les sacrifices que nous avons pu, ton pauvre père et moi, pour te faire donner de l'instruction, mais le plus dur, quand il a été parti, a été de te garder encore deux ans à la maison pour te permettre de passer ton baccalauréat. Il faut maintenant que tu te tires d'affaire toute seule et pour cela, que tu sois sérieuse et travailleuse.

Ici, la vie est de plus en plus chère et Paris offre plus de ressources que la province. Si seulement les loyers n'étaient pas si chers! Mais tes sœurs sont encore bien jeunes.

Françoise a été enrhumée. Geneviève est la seconde de sa classe presque toutes les semaines. Elles t'embrassent bien toutes les deux. On n'aide vraiment pas assez les veuves qui ont des enfants. Que leur mari soit mort durant la guerre ou après, est-ce que toutes ne devraient pas toucher une pension? Enfin, à quoi sert de se plaindre? Dieu est bon. On ne doit jamais désespérer. Surtout quand on peut compter sur le cœur d'une mère. Il faut être mère pour savoir ce que c'est que la tendresse maternelle...

Evidemment. Evidemment. La preuve que, seuls, les paresseux ne trouvent pas de travail, c'est que Dominique vient de faire des adresses. Dieu? C'est lui, pourtant, qui a créé Mme Turpeau. Le besoin ne s'en faisait pas sentir. La tendresse maternelle? Les sacrifices des parents! Bien sûr. Les parents en parlent à leur aise. Ils se préoccupent bien de leurs futurs enfants, au moment de les procréer! Tout de même, les jeunes filles d'aujourd'hui ne sont pas des oies. Le baccalauréat n'est pas la première communion. D'ailleurs, est-ce que papa croyait en Dieu, lui? Il ne faisait même pas semblant. Est-ce que ça l'empêchait d'être consciencieux, scrupuleux? Et tendre? Plus tendre que maman? Il est mort! C'est lui qui est mort! Dominique s'interroge. Jusqu'ici, elle n'a pu évoquer la mort de son père, sans un double sentiment de déchirement et de compassion. Le déchirement est plus atroce : elle ne retrouve plus la compassion. Elle, elle ne s'est jamais sentie si seule, si abandonnée. Lui, il ne souffre plus, il ne lutte plus. Il n'a plus à se débattre dans les difficultés et les contradictions de la vie. Il n'est plus, mais elle, elle est malheureuse. Et, puisqu'il ne se croyait pas immortel, puisque de toute façon, il se savait promis au néant, ne devait-il pas y aspirer, après cinquante années d'une vie médiocre? Après tant de soucis, de peines, de privations? Serait-il possible de croire au néant et de ne pas y tendre? De ne pas le préférer à la vie? Et pourtant,

il n'y a rien que le commun des hommes et des femmes ne soit prêt à faire, ou à subir, pour vivre! Depuis vingt-cinq ans, sa mère va, sans répit, de son fourneau de cuisine à sa machine à coudre. Marcelle Rameil accepte la maison de rendez-vous et jusqu'à la carte de fille soumise. Lampant un verre de rhum et s'essuyant la bouche d'un revers de main, au moment de reprendre sa faction nocturne sur le trottoir, la prostituée du bouillon de la rue Lepic, s'écrie : « La vie? C'est tout ce qu'il y a de meilleur! » Dominique ne comprend pas. Elle ne comprendra jamais. Car, elle le sait bien, si elle a quitté tout ce qu'elle aimait — ses petites sœurs — si elle est venue à Paris, sans argent, sans place, à l'aventure, c'est pour fuir le destin qui l'attendait : celui dont s'accommode sa mère. A Paris, elle a préféré la misère, et même la faim, au métier que lui proposait Marcelle Rameil : le sien. Elle redresse la tête, orgueilleuse : la vie n'est donc pas tout pour elle. Elle se répète, en marchant : « La vie n'est pas tout. » Mais là, sa logique l'arrête et lui fait rebaisser les yeux. Car elle le sait bien aussi, ce qui, pour elle, vaut mieux que la vie, ce qui, jusqu'ici, l'a gardée de déchoir, pour vivre. Elle le sait et ne veut pas le savoir. Elle le sait et ne veut pas se l'avouer. Car se l'avouer, ce serait accepter l'humiliation qui, de toutes, lui a été la plus cruelle, et la seule défaite qui lui semble irrémédiable. Non! Cent fois non! Elle se débat. Elle s'ébroue. Pourtant, cette pensée, quelque effort qu'elle fasse pour lui barrer le seuil de sa conscience, chemine en elle, tinte à ses oreilles avec les pédales des tramways et les cornes des taxis, scande sa marche sonore sur le macadam : « Tu l'aimes. C'est lui et non pas toi, que tu aimes plus que la vie. Parce qu'il ne t'aime pas, tu consens à la mort. Et s'il t'aimait, à quoi ne consentirais-tu pas, pour vivre? »

Le métro. Descente précipitée à la station Gambetta. La rue des Pyrénées. La rue Stendhal. Une porte co-

chère. Un escalier de pierre. Un hall encombré de bobines de papier journal. La voilà bien, la place rêvée : Dominique est dans une imprimerie.

— Voulez-vous écrire votre nom, vos prénoms, votre âge et votre adresse?

— Voici, monsieur.

— Bien. Très bien. L'écriture est courante et très lisible. Quelle instruction avez-vous?

— Je suis bachelière.

— Latin?

— Latin-grec, philosophie.

— Parfait. C'est exactement ce que je désire. Avez-vous des références?

— Mon père est mort, il y a cinq ans. Il était conducteur des ponts et chaussées à Angers.

— Bien. Famille honorable, sérieuse. Dites-moi, est-ce une place stable que vous cherchez?

— Oh, oui Monsieur. Je voudrais, je voudrais (Dominique elle-même s'étonne de son courage) je voudrais une place sérieuse, où je ne demande qu'à travailler de toutes mes forces et où, à la longue, je pourrais me faire une situation, mais pour débuter...

— Pour débuter?

— Pour débuter, monsieur, je ne demande que le strict nécessaire.

— Très bien. Vous êtes courageuse, vous avez de la bonne volonté : c'est ce qu'il faut pour réussir. Je vous donnerais huit cents francs pour commencer.

— Oh! merci, monsieur.

— Ça vous va?

— Mais certainement.

— Bon. Alors, laissez-moi ce papier pour que j'aie votre adresse. Je vous écrirai.

— Ah!

— Vous comprenez? J'ai reçu depuis ce matin une vingtaine de candidates, et il en viendra d'autres.

— Oui, Monsieur.

— Mais de toutes façons, je vous écrirai. Vous pouvez y compter.

— Et dois-je espérer?

— Mais certainement, certainement. Quoique je ne vous le cache pas, je préférerais une personne plus âgée. Vous avez dû le remarquer, dans mon annonce, je n'ai pas mis « jeune fille », j'ai mis « jeune dame », parce que, n'est-ce pas, une jeune fille comme correctrice! J'ai une quinzaine d'employés, d'ouvriers, des jeunes gens...

— Oh, monsieur, vous pouvez être sûr!

— Mais bien entendu. Voyons, je vois bien à qui j'ai affaire. Ce que j'en dis, mon enfant, c'est pour vous, pour que vous ne soyez pas gênée. Je ne veux pas vous faire de compliments, mais enfin, bien élevée, distinguée, comme vous l'êtes...

— Vous êtes trop bon, Monsieur.

— Mais non, mais non. Seulement, je suis un grand papa qui aime la jeunesse et qui n'a pas les idées d'aujourd'hui. Enfin, je vous écrirai, je vous écrirai.

— Merci, Monsieur.

— Au revoir, mon enfant.

Et Dominique repart. Et Dominique redéplie le *Globe*. La voilà repartie pour une autre adresse, pour l'adresse de M. Albert qui demande « j. filles b. physiq. p. photo. b. rétribuées ».

Rue Bernkoff, au coin de la rue de Crimée. Un hôtel. Est-ce bien là? C'est là. « Chambre 52 », dit la tenancière, visiblement excédée de répéter toute la journée la même chose.

Trois étages à monter et pas d'ascenseur cette fois. Des seaux de toilette, des plateaux du petit déjeûner, à quatre heures dans les corridors. « Entrez... Pour l'annonce de ce matin? Parfaitement. Asseyez-vous! »

— Ah! mais oui. Tout à fait bien. Vous ferez tout à

fait bien. En quoi ça consiste? Des poses. Oui, pour photographies. La tête? Bien entendu, la gosse, mais pas toute seule. Vous ne voudriez pas. Les têtes, c'est pas mon rayon. Il faut aller chez Pierre Petit. Il opère lui-même. Pourquoi faire les photos? C't'idée! Pour les regarder, pardi. Allons, êtes-vous à la page, oui ou non? Vous ne comprenez pas? Alors, mon petit, t'es pas prête de gagner ta croûte toute seule, et tu parais en avoir besoin. Oui, je veux bien t'expliquer, parce que ça se voit tout de suite que tu n'es pas de la rousse. Mais la ferme, hein? Pas un mot. Ce que je t'en dis, c'est pour te rendre service. Voilà : C'est pour un copain qui a un atelier aux Lilas, à Saint-Germain ou ailleurs, ça ne te regarde pas. Il lui faut des gonzesses bien balancées, comme toi, mais affranchies, pour des poses suggestives. A poils, bien entendu. A deux, trois, quatre personnages...

» Avec des hommes? Naturellement. Mais, des fois aussi avec des femmes. Non? Tu m'achètes! T'as jamais vu les annonces de *Froufrou*, de *Paris-Flirt?* Y en a pour tous les goûts : « Les 32 positions », « Petites Lesbiennes », « Mœurs de Garçonnes », « Entre hommes ». Tous les trucs, quoi. Moi, entre hommes, c'est pas mon boulot. Mais si tu veux qu'on essaye nous deux les 32 positions, ça sera pas du chiqué. Tu ne veux pas? Bon, ça va. T'as pas besoin d'avoir peur. Je ne vais pas te satyriser comme ça. Seulement, t'as tort. Cinquante francs de la séance, qu'il donne, le copain. Et tu sais, tout ce qu'il y a de plus discret. Ni vu, ni connu, je t'embrouille. Enfin, si tu aimes mieux la crever, c'est ton affaire.

Elle redescend trois étages. La rue.

C'en est fait, cette fois. Elle sent que c'en est fait de son destin. Elle ne cherchera plus. Elle ne luttera plus. Abandonnée à elle-même, vacante, elle n'est plus qu'une feuille flottant à la surface de l'eau et que le

courant entraîne. Aucune impulsion ne lui viendra plus que du dehors, et affalée sur un banc du square d'Anvers, la tête plongée dans le *Jour*, ce n'est plus une place qu'elle y cherche, c'est l'oubli d'elle-même et du fol espoir qui l'a soutenue jusqu'ici, c'est l'oubli, en attendant le sommeil, c'est le sommeil en attendant... Mais sait-elle seulement ce qu'elle cherche ou attend?

A la première page, un grand article avec des sous-titres :

LES INTERPELLATIONS SUR LA POLITIQUE GÉNÉRALE
DU GOUVERNEMENT

Maurice Rouvain pose la question de confiance.
Le Cabinet triomphe par quatre-vingt-cinq voix de majorité.

A la troisième page, il est encore question d'Aliaga. Parle-t-on de Mona Silva et de Pythagore? Non.

Aliaga, la Ville de Féerie
La plus grande rade du Monde
Plus de deux cent cinquante millions dépensés
en travaux d'utilité publique.

La sixième page. Les Petites Annonces. Madeleine? Où est Madeleine? La voici :

Madeleine. — Moi seul fautif, par mon caractère, du passé. Suis tant puni. Pardonne, oublie passé entièrement, ainsi que je l'oublie. Impossible vivre séparé de toi. Ouvre ton cœur à pitié. Rappelle-toi donation, t'ai faite reine domaines fabuleux. Pardonne anciens reproches, tout ce que tu as fait est sacré. Reviens, ou pourras éternellement t'accuser ma mort. Ecoute décision irrévocable. Désespéré par ton silence, pouvant plus supporter souffrance, t'accorde dernière semaine pour réfléchir avoir pitié et me sauver. Reviens ou te jure sur âme de mon père me suicider. Annonce paraîtra plus que trois fois. A toi à genoux. IGOR.

Voilà Dominique, de nouveau, lancée en plein roman. Mais ce roman d'un amour désespéré, qu'elle lit avec

passion, depuis des semaines, aux Petites Annonces du *Globe* et du *Jour*, elle l'a vécu en le lisant, elle s'y est peu à peu insinuée et insérée, il est devenu le sien, son roman. A des milliers de lieues de l'inconnu, elle s'est, comme lui, repue de solitude, d'illusions chimériques, d'attentes vaines, de mornes déceptions. Et elle l'a rejoint au moment où, comme elle, il confesse sa défaite et ne voit d'autre solution au problème qu'il a posé que la mort. Pour lui, comme pour elle, les dés sont jetés. Comme lui, elle se livre au destin, et c'est lui qui la guide et l'entraîne. Un mot a désarmé, en elle, toute ironie et comblé l'avidité de son âme, ce mot de suicide qu'une terreur superstitieuse la retenait, depuis des semaines, de prononcer à voix haute et qu'elle murmurait si souvent à mi-voix, comme l'unique réponse à tous les « pourquoi » de sa conscience révoltée contre l'iniquité de la vie.

Mourir! Tel est bien, tout au long de tant d'expériences douloureuses et de rêves refoulés, le parti auquel, jour après jour, elle s'est, à son insu, préparée et résignée. Et voilà qu'au bord de l'abîme lui parvient, par miracle, le cri d'un autre être, associé par sa pensée à sa détresse, qui a connu la même lutte et le même vertige, les mêmes détours et retours fascinés et qui, enfin se décide et la persuade, fixe son propre terme et le sien.

Mais en relisant ces phrases gauches, barbares, aux abréviations malencontreuses, elle comprit combien, de toutes ses fibres, l'Inconnu tendait vers la joie, vers l'amour, vers cette Madeleine chérie et perdue... Et ramenant sur elle-même cette pensée d'amour, elle eût le sursaut du condamné qui voit se dresser à deux mètres, devant lui, l'échafaud. Se pouvait-il qu'elle eût consenti à la mort? Ne pouvait-elle vivre, aimer? Nul ne prendrait donc pitié de sa jeunesse? *Lui,* du moins, *lui* espérait encore en une femme, et une femme allait

peut-être le sauver. Mais *elle?* Elle? En qui eût-elle placé son espoir?

Elle se dressa toute droite devant son banc, serra son manteau à ses épaules, ramassa ses forces pour reprendre son fardeau.

Elle n'échappa à l'étreinte de la folie que pour retrouver plus poignante la sensation du dénuement solitaire, de la défaite. La folie, elle du moins, l'avait soulevée, ravie. Qu'importait que ce fût vers la mort, puisque, de toutes manières, il fallait y consentir? Préférait-elle la faim, la prostitution à l'heure dans les bouges de La Chapelle ou, à la semaine, dans les maisons de passes du faubourg Saint-Martin? En un fulgurant examen de conscience, elle mesura sa lâcheté devant la vie, elle se revit, rebutée de toutes parts, rejetée par tout au plus dégradant esclavage, refusant ses lèvres à Axel, mais dansant nue, devant huit internes de Saint-Louis. Que d'humiliations elle avait dû subir! Que de contradictions elle n'avait pu résoudre! Et pourquoi, vraiment, vivre? La mort lui apparut alors non plus seulement comme la délivrance, mais comme le juste prix d'efforts impuissants, comme l'unique solution d'un problème épuisant. Elle l'accepta avec une résignation animale, sentant bien, déjà, qu'elle était sans force pour s'y dérober.

VIII

Mona, fantôme blanc allongé dans la pénombre de la pergola, emplissait ses yeux des merveilles du crépuscule. Du cap Béar au caq Cerbère, la côte, sous les soies écarlates du couchant, s'infléchissait, grise et beige, en golfes arrondis, ou s'érigeait, roches noirâtres. Le cap de Creus, antique Aphrodision, plongeait, verdure sombre, dans la mer violette.

Elle nourrissait sa contemplation des souvenirs de

ses lectures, des songeries qui, bien avant qu'elle eût parcouru ces lieux, les lui avaient rendus familiers.

Voilà pensait-elle, où Istar a, d'abord, été adorée, vierge et mère, puis Astarté, la Vénus grecque. Et leur promontoire sacré sert aujourd'hui de piédestal à la Croix.

Elle reprit le livre qui lui était tombé des mains :

...Tandis que les hymnes orphiques exaltent leur poésie vers Zeus, dieu suprême, comme vers le dieu unique, commencement, milieu et fin de toutes choses, sur la terre, sur la mer et dans le ciel étoilé, le pythagorisme garde l'Olympe, séjour commun des Dieux de la Fable, mais au lieu de le rapetisser à la taille d'une cime de montagnes, imposante et neigeuse au bord des flots, il l'identifie à l'Ether qui couronne la sphère et, par conséquent, à l'Unité divine qui contient tout et gouverne tout...

Le livre, de nouveau, glissa sur la chaise longue. Mona priait. Elle priait de ses yeux dont l'ardeur sereine dissociait les ombres de la nuit, de ses lèvres ouvertes aux baisers salés de la brise marine, de tous ses membres suspendus au rythme de la vie universelle.

Sa muette incantation terminée, elle traversa la terrasse inondée par le couchant, elle entra à reculons dans sa chambre, s'assit à une petite table, face à la baie ouverte, eau-forte noire et rose. Elle caressa amoureusement du regard les lointains du ciel et de la mer qui, peu à peu se rapprochaient en se décolorant, se confondaient dans un même trait d'ombre cernant l'horizon. Puis, elle ouvrit un dossier bourré de notes manuscrites, se mit à le classer. Elle travaillait depuis une demi-heure quand une jeune femme apparut sur la terrasse, s'arrêta intimidée, devant la baie et enfin, frappa d'un doigt léger à la vitre ouverte.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle. Une femme de chambre m'a dit de monter par la terrasse. J'aurais

voulu me faire annoncer : Marcelle Rameil, du *Flambeau*. Voici ma carte.

— Vous êtes bienvenue, Mademoiselle. Excusez-moi, à mon tour, de vous recevoir dans ce déshabillé : je travaillais.

— Je suis confuse de vous déranger. Je viens vous demander la plus grande grâce qu'on puisse accorder à un journaliste : une interview.

— Une interview, mon Dieu, et sur quoi?

— Sur vous, vos travaux, votre découverte. Vous avez certainement lu l'article que le *Jour* a publié à propos de votre mémoire à l'Académie des Inscriptions?

— Oui. Mais je n'ai rien découvert, rien absolument. On ne peut rien découvrir sur Pythagore et le pythagorisme après Mario Meunier, après Jérôme Carcopino. C'est M. Carcopino qui a identifié la Basilique d'Aliaga. Et je n'ai rien fait que la décrire sous sa dictée. Je suis une copiste.

— Laissez-moi vous dire que l'article du *Jour* a failli causer un drame dans mon journal.

— Est-ce possible? Est-ce vraiment possible?

— Vous allez voir. Le *Flambeau* s'intéresse beaucoup à Aliaga... Il a toutes sortes de raisons de s'y intéresser.

— Je sais, je sais. On dit, n'est-ce pas, la politique, le casino?

— Oui. Et pardonnez-moi : j'ignorais vos travaux. Nous avions publié plusieurs grands papiers — des articles — sur les fouilles, la visite de M. Carcopino. Bref, nous avions parlé de la Basilique avant tout le monde.

— J'ai vu, j'ai vu.

— Naturellement. Et voilà que vous envoyez un mémoire à l'Institut, et nous n'en savons rien.

— Bien sûr. Comment auriez-vous su? Je l'ai écrit ici, dans la pension de famille. Ça n'a pas d'importance.

— Je vous demande pardon. Ça a une importance énorme, catastrophique.

— Vraiment, c'est donc moi l'auteur de la catastrophe? Alors, je vous demande pardon, je veux réparer. Prenez une cigarette et je vais faire le thé.

— Je vous en prie.

— Si, si. Après, si vous voulez, j'écris un deuxième mémoire pour le *Flambeau*.

— Vous êtes délicieuse.

— Non. Le thé, il n'est pas mauvais. Je l'ai rapporté de Russie, en revenant de Finlande.

— Vous êtes Finlandaise?

— Oui. Vous ne pouvez jamais l'écrire, de Tavastehus. J'ai étudié à l'Université de Helsinki (Helsingfors, comme on dit en français) et, là, je suis devenue pythagoricienne, il y a cinq ans, en lisant les *Vers d'Or*, en français, de M. Mario Meunier. Après, je les ai lus en grec et je me suis mise à chercher, à la bibliothèque de l'Université, tout ce qu'il y avait sur Pythagore. Ce qu'il y avait en finnois, je laissais. Je lisais aussi en allemand, en russe, en anglais. Mais le français, je préfère. Alors, j'ai trouvé, dans la collection de la *Revue Archéologique*, l'article de M. Franz Cumont sur la basilique de la Porte Majeure. Il est de 1918. C'était en 1925, j'avais seize ans et je disais : « Déjà sept ans! et je ne connaissais pas. » Et c'était aussi, comme vous dites, une catastrophe. Mais voilà encore que je lis, dans la *Revue Archéologique* de 1923, un article de M. Carcopino et, en même temps, qu'il publie son livre. Alors, je vais, moi aussi, à Rome voir la Basilique. Ça, c'était la révélation. Voilà. Je suis bien heureuse de dire pour lui mon admiration et ma gratitude. Mais je ne dis pas en français, plutôt charabia, je pense.

— C'est-à-dire que votre français est exquis, comme vous d'ailleurs. Dites, Mademoiselle, est-ce que toutes les Finlandaises sont aussi belles que vous?

— Beaucoup plus belles.

— Vous, vous êtes pire.

— Ah! charmant. Je connais. C'est un mot français. Une autre tasse de thé, si vous voulez?

— Volontiers. Je ne vous ennuie pas trop?

— Non. J'admire qu'une journaliste sait si bien écouter. Mais vous ne pensez pas que cette interview est maintenant finie?

— Si, à deux conditions.

— La première?

— C'est que vous me donniez votre portrait, pour le *Flambeau.*

— Non. Je donne pour vous. Mais s'il faut, pour éviter la catastrophe, vous le publiez dans le *Flambeau* et puis, vous me donnez, aussi, le vôtre.

— Vous êtes si charmante que je risque la seconde condition.

— Toujours, il faut risquer.

— Alors vous me donnez encore un article sur la basilique.

— Ce n'est pas une condition : ce sera une punition pour vous, parce que vous devez corriger.

— Avec plaisir.

— C'est tout? Alors maintenant, je vous montre ma chambre, car ici c'est le cabinet de travail, studio. Et après nous sortons, je vous fais visiter les fouilles.

Elle se leva, introduisit Marcelle dans une chambre.

— Voyez, en face de mon lit, c'est la Table sacrée.

Face à son lit, en effet, pour qu'il reçût son premier regard le matin et son dernier regard le soir, était pendu au mur, entre les panoplies de skies, un panneau de soie violette et d'or. Elle y avait amoureusement brodé de ses mains les douze premiers Vers d'Or :

Honore en premier lieu les Dieux Immortels dans l'ordre qui leur fut assigné par la Loi.

Respecte le Serment. Honore ensuite les Héros glorifiés.

Vénère aussi les Génies terrestres, en accomplissant tout ce qui est conforme aux lois.

Honore aussi ton père et ta mère et tes proches parents.
Entre tous les autres hommes, fais ton ami de celui qui excelle en vertu.
Cède toujours aux paroles de douceur et aux activités salutaires.
N'en viens jamais, pour une faute légère, à haïr ton ami.
Quand tu le peux; car le possible habite auprès du nécessaire.
Sache que ces choses sont ainsi et accoutume-toi à dominer celles-ci :
la gourmandise d'abord, le sommeil, la luxure et l'emportement.
Ne commets jamais aucune action dont tu puisses avoir honte.
ni avec un autre, ni en ton particulier. Et, plus que tout, respecte-toi toi-même.

Marcelle, debout entre Mona et le panneau brodé, avait achevé sa lecture et ne se retournait pas. Une émotion jusqu'alors inconnue d'elle l'avait étreinte et maintenant la soulevait, la portait, une émotion mystique mais lucide et sereine, où son cœur et sa chair se consumaient sans trouble, où sa pensée, flamme nourrie de leur combustion, s'élançait libre et pure.

Mona avança d'un pas, prit Marcelle à deux mains par la taille, s'appuya du menton à son épaule. La tête de Marcelle s'inclina, sa joue caressa la joue de Mona. Et les deux jeunes filles enlacées relisaient à mi-voix, ensemble, les austères préceptes. Une sympathie tendre et grave confondait leurs murmures. Quand enfin, pour la deuxième fois, elles en arrivèrent au dernier vers, Marcelle trouva, dans la honte secrète qu'il lui causait, le courage de confesser, tout au moins, son ignorance :

— Figurez-vous, je rougis de vous l'avouer, que je n'avais jamais lu les *Vers d'Or*.

— C'est donc moi qui vous les ai fait connaître? Oh! comme je suis donc heureuse. Je vous ai rendu le plus grand service que je pouvais, mademoiselle, Marcelle, n'est-ce pas? C'est votre vrai prénom, de naissance?

— Oui.

— Il est bien joli. Alors, vous permettez que je dise Marcelle?

— Avec plaisir, si je dois vous appeler Mona.

— Bien sûr. Mais ce n'est pas mon vrai prénom de baptême. Mon nom, jamais vous ne pouvez le prononcer, Catherine Litovtchenko. Mona Silva, c'est mon pseudonyme. Vous voulez qu'on s'embrasse?

— Si je veux!

— Maintenant, je vous donne le livre de Mario Meunier, celui-là même qu'il m'a donné. Un jour, peut-être, vous le donnez à un autre. Ainsi, nous commençons la chaîne mystique. Plus tard, nous faisons ici, puisque c'est ici que nous nous sommes connues, une église néo-pythagoricienne.

— Mais vous devez juger si je suis ignorante.

— Naturellement. Tout le monde est profane, avant d'être initié. Moi aussi, voyez, je n'ai encore brodé que douze vers et il y en a soixante et onze. Mais, d'abord, vous lisez Mario Meunier; après Carcopino. Avec l'article pour le *Flambeau,* je vous envoie une bibliographie. Et vous revenez souvent me voir, ou bien je vais vous voir à Paris.

— Vous resterez toujours à Aliaga?

— Toujours? Sait-on jamais? Un an, je pense, jusqu'à ce que les fouilles soient terminées. Après, peut-être que je retourne à Paris, pour les cours de la Sorbonne et du Collège de France, peut-être que je rentre en Finlande. Mais quand nous ne pouvons pas nous voir, nous nous écrivons. N'est-ce pas? Et la terre est si petite!

— Mona, le pythagorisme, c'est essentiellement, je crois, une métaphysique qui considère les choses comme les propriétés des nombres?

— Exactement. Oh! que je suis donc heureuse. A Crotone, le maître demandait d'abord au disciple : « Qu'y a-t-il de plus sage? » et le disciple répondait : « Le nombre. » « Qu'y a-t-il de plus beau? » — « L'harmonie. »

— Mais, le disciple, n'est-il pas vrai, devait être lui-même très sage et très pur?

— Bien sûr. Comme le disciple peut être pur.

— C'est que, moi, Mona, je suis bien loin de l'avoir toujours été...

L'aveu qui oppressait la poitrine de Marcelle s'est enfin exhalé. Elle qui s'est flattée de défier les hommes et la vie, et les Dieux, elle attend, les yeux baissés, interdits, devant la candeur enjouée d'une jeune fille.

Ni le front de Mona ne s'obscurcit, ni son sourire ne se contracte. Elle reprend doucement :

— Oui, je sais. Avant moi, vous avez interviewé la fille publique.

— Comment, s'écrie Marcelle abasourdie, vous avez lu mon roman?

— Nécessairement. C'est un roman très beau, désespéré et pitoyable. Je n'en parlais pas la première, tellement il est intime. Mais je l'ai aimé tout de suite, à la première page. Il m'a fait penser un peu à votre Maupassant, un peu à Dostoïewski.

— Mona, mon amie!

— Oui, amies, nous sommes, je crois. Alors si vous permettez, je vous montre, dans les *Vers d'Or,* deux que je n'ai pas brodés parce que ce sont le dix-septième et le dix-huitième. Ils disent ainsi :

A l'égard de tous les maux qu'ont à subir les hommes de par le fait des arrêts augustes du Destin,

accepte-les comme le sort que tu as mérité; supporte-les avec douceur et ne t'en fâche point.

Jeunesse, privilège et séduction suprême de la jeunesse : parce que Marcelle a l'avenir devant elle, elle recrée son passé. Il ne fallait qu'un peu d'amour pour le consumer. Déjà, elle l'oublie. Demain, il ne sera plus qu'un petit tas de cendres qui marque l'étape dépassée.

Les deux jeunes filles sont maintenant assises dans la pénombre, sur un sopha, les mains jointes.

— N'est-ce pas, Mona, que les âmes n'ont pas de sexe?

— Naturellement. C'est pourquoi le féminisme est une chose si stupide.

— Racontez-moi votre histoire.

— Mais vous dites, vous, les Français, que les peuples heureux n'en ont pas, et je suis si, si heureuse!

— Vous avez encore vos parents, en Finlande?

— Non. Ni en Finlande ni autre part. Je ne connais pas mon père, ni ma mère.

— Vous êtes orpheline? Quel malheur! Pardonnez-moi.

— Non. Ce n'est pas un malheur, puisque je ne les ai pas perdus. J'avais tante Dorthe, qui n'était pas une tante, mais ma mère adoptive, à Tavastehus. Elle est venue habiter avec moi Helsinki pour que je commence mes études à l'Université. Elle était très bonne, très douce, théosophe. Elle disait : « Le secret du bonheur c'est de ne pas aimer à voir de la peine. » Et c'est si facile! Qui c'est qui aime mieux voir la peine que la joie? Des fois, je me cachais derrière le canapé du salon, pour pleurer, toute seule, parce que j'étais trop contente, mais je ne savais pas alors, et elle me disait : « Vilaine enfant, vous n'êtes pas de chez nous! Vous êtes une petite Slave, une Russe! vous avez le goût du malheur. » Et elle me chantait des chansons finnoises pour les bébés, ou bien elle me montrait des livres français, les Fables de la Fontaine, dans un gros livre où il y avait le rat de ville avec une veste rouge et le rat des champs avec une blouse bleue et des sabots. Il y avait aussi le pasteur Tiddens qui la grondait toujours parce qu'elle était chrétienne et qu'elle n'allait pas à l'Eglise. La première fois que je l'ai vu, je l'ai appelé papa, parce qu'il avait une grande barbe blonde, et pourtant, je ne me rappelais pas mon papa, seulement sa barbe, je pense. J'avais cinq ans et j'étais en Finlande depuis deux ans auprès de tante Dorthe. Plus tard, il y a eu la neige et le ski. Championne scolaire j'étais à dix-

sept ans et j'ai porté les couleurs de l'Université au match international de Norvège. Le ski qui est dans ma chambre, à côté des *Vers d'Or,* si vous vous souvenez.

— Belle et charmante comme vous l'êtes, vous avez bien dû avoir un amoureux?

— Oh! pas un seulement. Beaucoup, pour le sport, parce que jamais je ne restais en arrière sur la neige, dans le traîneau, et que je rendais les coups de poing, comme un garçon. L'amour, c'est aussi un sport, je sais, seulement pour les Français. Mais aussi, il faut que vous me confiez votre histoire et que vous me parliez de votre amoureux.

— Je n'en ai pas.

— Est-ce possible?

— Oui. Je n'en ai plus.

— Oh! je suis peinée pour vous, mais si heureuse pour moi! C'est mal, je sais, et je m'accuse. Mais, comme cela, nous pensons à l'église néo-pythagoricienne. Vous l'aimez peut-être encore? Il faut me pardonner. Déjà, je pensais, nous nous voyons souvent, nous étudions Pythagore ensemble et vous me pilotez à Paris, quand j'ai fini ici avec les fouilles.

— Je crois bien, c'est moi qui vous le demande, Mona. Mais vous, peut-être, m'oublierez-vous?

— Jamais, je n'oublie. Seulement l'heure. Voilà qu'il fait nuit et je ne vous ai pas montré la Basilique.

— Eh bien, savez-vous ce que nous allons faire?

— Dites-le.

— Voilà. Je vous emmène dîner et danser, si vous voulez, au palais des Khalifes. Vous voulez bien?

— Naturellement, je veux.

— Après dîner, je vous raccompagne ici et demain matin, si vous êtes libre, et que vous n'ayez pas trop de travail, je reviens vous prendre pour aller à la Basilique.

— Un amour, vous dites? Vous êtes un amour. Alors

il faut que je m'habille. Vous permettez? Prenez seulement une cigarette.

IX

Mme de Valliers passait en revue toutes les raisons qu'elle avait d'être heureuse et demeurait mélancolique. Aliaga était désormais lancée et la société fondée par Munsch, dotée par Rouvain de l'autorisation des jeux, venait de lui verser quarante millions en rémunération de ses apports de terrains.

Par Munsch, par Rouvain, par le *Flambeau* et son équipe, elle était devenue l'une de ces quatre ou cinq égéries de la politique et des affaires qui gravent, en un siècle, leur petit nom de femme sous les noms des chefs d'Etats et des manieurs de foules.

L'hôtel de l'avenue Bugeaud, comme le Palais d'Aliaga, s'ornait de toiles célèbres et de meubles d'histoire. L'élite de Paris et de l'Europe y fréquentait. A Londres, durant la *season,* à Genève pendant une session de la Société des Nations, Mme de Valliers avait incarné la République sous des joyaux de maharanée, et l'audace de son esprit n'était pas moins fameuse dans les cours et les chancelleries que sa beauté et son luxe.

Cependant, deux êtres obscurs occupaient sa pensée, sur lesquels elle se sentait sans pouvoir : Igor, cet ancien mari détesté, qui l'obsédait de ces supplications ridicules et pouvait, demain, passer à la menace; Axel, qui, depuis le dîner du *Flambeau,* semblait se dérober à toutes les tentatives de la Comtesse pour se l'attacher. Il n'avait donné au journal que de rares chroniques, et Lorra lui reprochait vainement sa négligence. Deux fois il était revenu dîner avenue Bugeaud avec quelques intimes de la maison, mais il n'y avait fait, depuis lors, que de courtes visites de politesse, et il déclinait toute nouvelle invitation.

Mme de Valliers pensa d'abord ne point faire grand cas d'un jeune sot, assez sot pour ne pas flatter sa puissance. Jusque-là, il faut bien le dire, elle n'avait guère eu le loisir ni l'idée de la mesurer, tellement elle lui paraissait naturelle, évidente et, pour ainsi dire, indiscutable non moins qu'indémontrable, telle un axiome. Pour la première fois, grâce à Axel, elle en prend conscience, et si elle ne s'en admire que davantage, elle ne songe pas à s'en étonner.

Il est bien vrai qu'elle traite des ministres à table et quelques-uns au lit : admirable effet de cette faculté d'assimilation et d'adaptation qui est le génie des femmes, elle les traite sans s'en croire ni s'en compter, comme si elle n'eût fait que cela depuis le Mexique. Si, au surplus, elle y prend quelque plaisir, c'est plaisir de bataille et de conquête plus que d'orgueil... Elle continue, voilà tout. Elle continue si bien qu'elle n'a pas le moindre sentiment d'un changement ni en elle, ni autour d'elle. Il y a peut-être différence de quantité, pas de qualité : les hommes, d'ailleurs, seraient-ils si dissemblables? Elle traite et manie de plus grosses valeurs masculines et même sociales, mais du même geste, en somme, et pour les mêmes résultats.

Elle en avait tant manié, pourtant des hommes, avec un tel succès pour elle et un tel contentement pour eux, que celui-là seul qui devait éveiller son attention était celui qui ne semblait souhaiter aucune manipulation d'aucune sorte. Ainsi, contrairement à toute logique — mais on sait que la logique ne gouverne pas au royaume des cœurs — le premier sentiment que les dédains d'Axel lui inspirent, c'est une fierté toute nouvelle. La voilà encline à supposer qu'elle l'intimide, et elle se rengorge. Mais comment y croire, à sa timidité, quand, par son audace et sa verve, au fameux dîner du *Flambeau*, il l'a proprement désarçonnée, elle, comme Munsch, comme Rouvain, et les autres?

Non, évidemment, il n'est pas de ceux qu'on « épate ». Serait-il donc amoureux d'une autre? Mais cette seconde supposition est, de toutes, celle qui lui paraît la plus saugrenue. Mme de Valliers n'a jamais douté, jusqu'ici, de connaître de l'amour tout ce qu'il comporte : elle ne pense pas qu'il comporte la réserve, le refus, le renoncement. En quelque circonstance qu'ils l'aient approchée, les hommes lui ont donné une conception de l'amour, non pas statique, mais dynamique. L'amour est action : affaire de complexion, non de sentiment. La preuve, c'est qu'elle-même, qui l'a tant fait, elle n'a jamais éprouvé que du plaisir ou de la lassitude à le faire.

Sans doute, à Mexico, ou à Santiago, lui est-il arrivé d'avoir affaire à des amants nostalgiques et qui ne laissaient pas, en quelque manière, de lui confesser leur nostalgie. Plusieurs lui ont même parfois donné à penser qu'ils trouvaient de la douceur à évoquer, auprès d'elle, une femme ou une maîtresse lointaine, qu'ils lui savaient gré d'avoir, entre autres devoirs d'état, à écouter leurs confidences sans importune jalousie. Aucun de ces amoureux, toutefois, si vif que fût son souvenir de l'absente, ne l'avait jugé incompatible avec les voluptés de la présence, ni défavorable aux épanchements adultères. Aussi, la notion la plus certaine de Mme de Valliers est-elle celle de la polygamie masculine. Aussi, son expérience s'accorde-t-elle avec une facilité innée, probablement nécessitée par les climats de l'Equateur, méthodiquement cultivée par la pédagogie des époux Clarck, et d'ailleurs indispensable à l'exercice de sa profession, pour lui composer une philosophie de l'amour qui a la simplicité et l'infaillibilité des grandes lois naturelles. Philosophie de femme jeune et belle, trop intelligente et pourvue de lettres pour mêler la vanité à l'orgueil et que seule eût pu démentir une disgrâce de la nature : la maladie ou la vieillesse.

Hélas, elle ne se savait que trop l'aînée d'Axel. Mais

n'était-il plus assez jeune pour préférer les accomplissements aux promesses? Souvent, au cours d'une lourde après-midi, elle remontait soudain à sa chambre et là, seule, debout entre les panneaux de son miroir, elle se dévêtait lentement. Elle interrogeait les rondeurs de sa gorge et de ses hanches, les courbes graciles de ses flancs, le jet altier de ses jambes et de ses cuisses. Elle s'examinait, elle se jugeait en femme d'affaires, qu'elle était devenue, comme elle eût dressé l'actif et le passif d'une succession acceptée sous bénéfice d'inventaire. Et cette épreuve lui rendait incontinent sa confiance, son ardeur à vouloir, sa volonté de vaincre. Elle la rejetait en même temps dans les contradictions intellectuelles et les complications morales où le fait le plus patent — un beau corps de femme, nu de la nuque aux orteils — n'a plus qu'une réalité symbolique.

A bout de conjectures, l'idée jaillit un jour dans son cerveau qu'Axel la méprisait peut-être. La première difficulté lui vint de ce qu'il lui fallut (comme eût dit M. l'abbé Bremond) « réaliser » ce mépris. Le mépris est l'alibi des intelligences médiocres, des âmes sèches et des corps constipés. Elle ne pratiquait, quant à elle, à défaut d'amour, que le sarcasme, l'outrage et la violence. Qu'un homme ou une femme contrariât sa volonté ou son caprice, elle usait bien à son endroit de ces expressions qui, dans toutes les langues, sont dites méprisantes parce qu'elles vous ravalent au-dessous d'une certaine condition idéale et métaphysique supposée être la condition humaine. Elle le traitait à l'espagnole de *burro,* qui veut dire : âne, ou à la russe de *gavno,* qui signifie : excrément. Au Mexique, elle eût souhaité de lui faire planter un couteau dans le dos par quelque *esbirro.* A Kalouga, elle l'eût, peut-être, fait fustiger par deux moujiks : simples réflexes d'une nature généreuse et bien nourrie. Elle n'avait méprisé personne, elle ne concevait pas sans effort que quelqu'un pût la mépriser.

Ces réflexions, toutefois, l'introduisirent dans une série de réminiscences et de retours sur le passé, qui se tiraient les uns des autres comme les tubes d'une lunette et dont les aspects burlesques lui apparurent, car elle avait le sens du comique et l'esprit de situation.

C'est une grande incommodité que d'avoir à rire, tout seul de soi-même. En présence d'Axel, ainsi qu'au dîner du *Flambeau,* elle eût encore pris les devants et désarmé l'ironie par l'énormité de la blague. Absent, Axel avait toute licence d'imaginer une vérité moyenne que rien n'eût sauvé de la bassesse. Ce que Mme de Valliers pouvait posséder d'authentiques souvenirs de la Russie, du Mexique ou d'ailleurs, comportait le seul ton picaresque : ils n'étaient pas de ceux qu'on chuchote en confidence, ni qu'on évoque pour son propre contentement. Elle se prit à les rappeler plus souvent qu'elle n'eût voulu et sans gaîté. Elle devenait grave. Elle s'analysait. Elle faisait son examen de conscience. « Décidément, se disait-elle parfois, master Clarck m'a communiqué la maladie du scrupule et inculqué un tour d'esprit parpaillot. J'ai bien à me soucier des jugements d'Axel, ce godiche! Je voudrais bien voir ce qu'il ferait de sa dignité et de son mépris si je le tenais, une seule fois, des bras et des jambes! Crétin, va! » Et tous ses idiomes maternels lui remontaient à la gorge pour l'agonir : *headless! schlemil! bolvân! bobo y tonto!* Tant qu'enfin, les contradictions de son âme se fondaient dans cette fureur ibérienne qui ne s'apaise bien, faute de sang versé, qu'en travers d'un lit. Elle s'administrait donc l'unique apaisement qui fût, à peu près, à sa disposition, avec Rouvain, Voussion ou Cabanel. Après des semaines d'insultante rigueur, elle téléphonait au premier dont le numéro apparaissait sur l'écran de sa mémoire, car elle s'impatientait à feuilleter les annuaires. Elle ne demandait pas : elle exigeait, elle ordonnait. Et, bras et jambes noués sur l'épine dorsale et ministérielle,

elle mâchait encore de rauques injures, moscovites ou mexicaines : *Estiercol! Podlietz!*

C'est ainsi que Maurice Rouvain, président du Conseil, crut avoir appris à dire en russe : « ma colombe » et « mon petit poulet ».

X

Il n'est résolution si absurde ou désespérée qui ne procure calme et courage. Dominique s'est remise à chercher une place. Et n'importe laquelle. N'importe où. Elle la cherche pourtant sans impatience ni hâte, comme si elle n'avait pas fait que cela durant deux mois, comme si maintenant elle avait le moyen d'attendre. Elle la cherche aussi sans rancœur, sans dégoût, préparée à tous les insuccès, prête à toutes les humiliations. Et elle ne se rappelle qu'avec stupeur ses impatiences des semaines précédentes, ses espoirs sitôt nés, sitôt déçus, les sursauts de sa pudeur aux propositions équivoques, son abattement et ses pleurs quand, le soir, elle repassait en esprit la journée.

Elle a pris parti, et un parti qui l'exalte, le parti de la revanche. Pour la première fois, elle juge la vie et se juge de haut. La vie est stupide et sale. Mais pour vivre, c'est-à-dire manger et coucher dans un lit, à quelles sottises, à quelle turpitudes ne faut-il pas consentir? Quelles déchéances n'a-t-elle pas été tentée d'accepter? Nue, « à poils), comme ils disaient, elle a dansé avec Marcelle Rameil devant les internes de Saint-Louis, pour payer son écot de charcuterie et de champagne!

Et Axel! N'est-ce pas la faim encore qui lui a fait accepter d'aller finir la nuit dans la garçonnière d'Axel? Il lui plaisait! La belle affaire! Coucher pour coucher, mademoiselle aimait mieux coucher avec lui qu'avec Valrès, chauve et ventru, mais au fond, bien au fond, c'était la faim, rien que la faim qui l'avait amenée chez Axel...

La preuve, c'est qu'il avait eu beau lui tordre les bras et les jambes, il ne l'avait pas eue. L'aimer? Allons donc! Est-ce qu'on aime un pareil imbécile? Et quelle brute avec sa *Violeterra!* Un homme, quoi! Mais cette fois, elle était la plus forte. Elle était maîtresse, maîtresse absolue d'elle-même. Elle ne dépendrait plus jamais de personne, et elle vivait, jour par jour, alibi inespéré, un drame d'amour où la passion revêtait, farouche, la chasteté de la mort.

Le reste, est-ce que cela vaut seulement la peine qu'on s'en offusque? Elle s'était crue lasse de lutter pour une vie qu'elle traînait, comme un gueux sa guenille. Mystérieux pouvoir de tout détachement, elle la défend aujourd'hui, cette étrangère. Possédée, mais redressée, elle fait maintenant tout ce qui est devenu inutile. Et elle se dit bien, parfois : « A quoi bon? » A quoi bon, puisque dans une huitaine, dans une quinzaine, au plus, *tout sera fini.* Oui, à quoi bon? Contradictions. Contradictions de la créature, mais calcul de la nature. La nature ruse avec sa volonté de suicide. A l'insu de Dominique, toutes les forces de la vie se tendent en elle pour être là, prêtes à la lutte au moment qu'elle aura choisi de mourir, pour que, du moins, elle ne meure pas sans connaître le déchirement suprême et *vive* sa mort.

Déception. Le *Globe* publie aujourd'hui la même annonce. Dominique escomptait du nouveau, un déroulement du roman, et elle n'apprend rien de plus, aujourd'hui. La voilà réduite à ruminer.

Le premier point, c'est que Madeleine n'a pas répondu, puisque l'annonce reparaît. Savoir? Si, comme il semble, l'Inconnu est en Russie, le texte qui paraît aujourd'hui à Paris, il ne l'a pas envoyé hier. Conséquence : ou l'Inconnu est à Paris, ou tout près de Paris, ou il a donné l'ordre de là où il est, de faire passer plusieurs fois de suite le même texte. Dans ce cas, Madeleine a pu fort

bien répondre, et en dépit de sa réponse, l'annonce paraîtra peut-être encore...

Comment Dominique saura-t-elle jamais si Madeleine a répondu? Mais comment saura-t-elle même si l'Inconnu est à Paris, ou ailleurs?

Tout d'abord, à en juger par son style, il n'est pas Français : « moi seul fautif, par mon caractère, du passé », et encore : « appelle mort, laquelle délivre »... Est-il Russe?

Il a séjourné avec Madeleine à Pétrograd, qu'il appelle encore Saint-Pétersbourg, mais il jure à Madeleine qu'elle n'y reviendra pas et l'on ne parle pas ainsi d'une ville où l'on n'a fait que passer quelques semaines. Il faut qu'il y ait eu, qu'il y ait peut-être encore des racines ou des intérêts et que l'idée de revenir auprès de lui implique pour Madeleine l'idée de revenir à Pétersbourg.

Au fait, pourquoi l'Inconnu dit-il Pétersbourg au lieu de Pétrograd? A n'en point douter, parce que c'est avant la révolution qu'ils y ont habité, Madeleine et lui. A n'en point douter non plus, elle y a été malheureuse, c'est là que leur amour s'est altéré.

Et Dominique discerne les grandes lignes psychologiques du drame.

Lui, grand seigneur (fortune patriarcale, bijoux dans famille depuis des siècles), mais attaché au triste Saint-Pétersbourg et peut-être trop âgé, d'un caractère trop sombre.

Elle, certainement pas Russe, et vraisemblablement Française (il s'adresse pour la retrouver au *Jour* et au *Globe*). Belle, jeune, enjouée. Après quelques mois, peut-être quelques années de bonheur, elle s'ennuie, elle a la nostalgie de Paris, elle part...

Dominique, soudain en arrêt, juge ses déductions. Ça, un drame? Une romance, tout au plus. Il y a autre chose, il faut qu'il y ait autre chose. Des centaines, des milliers de couples chaque jour se séparent. Combien

d'amants se suicident? Et puis, il y a le ton, le son que rend un appel, et, femme, Dominique ne s'y trompe pas. C'est bien un drame, drame d'amour, et aussi de haine, qu'elle vit de tout son être aliéné. Il aime, l'Inconnu, jusqu'à vouloir mourir, jusqu'à accepter de vivre, après s'être ruiné, dépouillé pour enrichir Madeleine. Quelle clarté il projette sur l'âme de femme capable d'y consentir : « tout est à toi désormais, que je vive ou que je meure! » N'est-ce pas lui dire : « Tu es maintenant assez riche pour aimer d'un amour désintéressé, tu n'as même plus d'intérêt, maintenant, à ma mort? » Cependant, la jugeant au fond de lui-même de la sorte, il l'a aimée, il l'aime encore. Mais quel autre drame y a-t-il donc, dans le tumultueux passé de ces deux amants, pour qu'il s'écrie encore, parlant à une telle femme : « pardonne... anciens reproches, tout ce que tu as fait est sacré. Plus rien, dans le cœur, dont tu puisses t'offenser! »...

Dominique croit entendre, parmi les cris de la passion, l'aveu d'une monstrueuse complicité. La lâcheté de l'Inconnu la révolte. Son amour, dont elle découvre tout à coup le fond de mépris, lui fait horreur. Et voilà que sa méditation solitaire qui, d'abord, l'a exaltée, rejoint ses désespérantes expériences de fille belle et pauvre, en quête, parmi le troupeau des hommes, de son pain quotidien. Lentement, de ses yeux grands ouverts et qui regardent fixement au loin, des larmes coulent sur ses joues. Elle s'aperçoit qu'elle pleure quand les premières larmes arrivent à la commissure des lèvres. Elle ouvre son réticule, en tire à la fois un mouchoir et un carnet. Elle lit : « 24, rue de la Victoire, Lenoir, papiers peints, téléphoniste »... « 19, rue du Temple, Staliesky, dentiste, assistante-infirmière ».

Elle repart, elle marche, elle va. Le jour s'achève, demain devient aujourd'hui.

Nourrie de cafés-crème et de tablettes de chocolat, elle dévorait sa faim, tout au long de ses courses, de la

Villette à Auteuil et des Ternes à la Nation, rebutée en vingt endroits parce qu'elle n'avait pas de certificats, parce qu'elle ne connaissait pas la machine à écrire, ou plus simplement parce qu'elle était belle; chassée de vingt autres, pour son refus poli et indulgent de s'allonger ou de s'agenouiller... Et elle repartait sans haine et même sans mépris, elle montait dans un autre ascenseur, elle sonnait à une autre porte. L'heure du coucher venue, elle s'endormait, recrue de fatigue, d'un sommeil de brute que n'agitait aucun rêve, que ne troublait plus aucun regret, et au réveil, sa pensée se replongeait farouche dans le roman quitté pour la nuit.

Un amant qui avait aimé, qui aimait au delà des forces humaines, appelait, par delà les continents et les mers, sa maîtresse perdue. Il avait réalisé pour elle tous ses biens immenses et, qu'il vécût ou mourût, elle en hériterait. Et c'était elle, comblée par lui, qui allait décider de sa vie ou de sa mort. Elle le savait, elle ne pouvait pas ne pas le savoir. Il lui avait donné huit jours pour se prononcer et trois déjà s'étaient écoulés, sans qu'elle proférât un mot. Qu'elle le prononçât, ce mot, et il acceptait de vivre, trop heureux d'avoir pu, en se dépouillant, la faire riche comme une princesse d'Asie. Qu'elle gardât le silence, il se tuerait. Et, chaque matin, le journal quotidien rappelait à Madeleine, à son réveil, que l'homme, jadis aimé, attendait d'elle la vie sauve. Et, sans doute, ne songeait-elle, chaque soir en s'endormant, qu'aux fabuleuses richesses dont elle allait jouir sans condition.

A quelle humanité appartenaient-ils donc, lui, pour tant aimer, elle pour tant haïr? Et comme ils se dressaient fièrement, l'un et l'autre, au-dessus de l'universelle médiocrité!

Mais, pour avoir à leur insu pénétré dans leur intimité, Dominique était maintenant la prisonnière de leur fré-

nésie. Elle sentait, elle *savait* que Madeleine demeurerait implacable. Elle sentait, elle savait que l'Inconnu était condamné à mort et qu'elle ne devait pas, elle-même, lui survivre. C'était lui qui avait fait surgir, dans son esprit, la pensée de la mort libératrice, latente et contenue. C'était lui, maintenant, qui comptait ses jours, un à un. Quand il mourrait, elle mourrait. Et soudain, le plus banal paysage parisien s'imprégnait d'une tendre et voluptueuse mélancolie. Le balancement d'une cime de marronnier, le frisson de la pluie sur la Seine, la ramenaient parmi ses songeries d'enfant ou ses rêveries d'adolescente. Les contours des objets s'estompaient. Les arbres qui s'inclinent, les cheminées qui fument, le petit pâtissier qui court, sa corbeille sur la tête, la fille qui se déhanche au coin de la rue, tous les êtres et toutes les choses lui paraissaient unies par une même solidarité et elle se découvrait, pour les uns et pour les autres, la même sympathie.

Fallait-il qu'elle quittât ce monde d'apparences changeantes et de formes molles, dont chaque mouvement et chaque reflet attiraient, captivaient son regard?

Mais quelle volonté, plus forte que la sienne, s'insinuait, tout à coup, en elle, dissipait les ombres complices de son attendrissement, rendait le monde à sa rigidité et son âme à la solitude? Quel rappel impérieux faisait soudain surgir devant ses yeux l'image, immobile et muette, qu'elle s'était lentement composée d'elle-même, l'image d'une vierge drapée vivante dans un linceul?

Elle avait pu, naguère encore, souhaiter la mort, pour échapper au dur esclavage d'une existence sans amour et dénuée. A cette heure, il ne s'agissait plus de choisir : le choix était consommé. La mort lui apparaissait comme une sœur idéale et impérieuse, partout présente pour la réclamer, comme une autre elle-même, en qui elle n'eût plus qu'à s'accomplir.

XI

— Enfin, vous voilà, lâcheur!

— Suis-je donc tellement en retard?

— D'une petite demi-heure. Par bonheur, je connais votre exactitude. J'avais fait provision de patience et je suis venue par le plus long, par les jardins d'Afrique.

— Quelle merveille, n'est-ce pas?

— Oui. Le baccarat, la boule, le golf, le tir aux pigeons, les courses de taureaux, ont décidément du bon. Grâce au jeu, au snobisme et à la cruauté, Munsch a pu trouver des centaines de millions pour faire de ces jardins et de ces terrasses l'un des plus nobles et tendres paysages offerts aux rêveries des poètes et des amoureux.

— Ne soyez pas injuste pour l'escroquerie, le chantage, l'abus de confiance, la prostitution et la concussion. Il ne fallait rien de moins pour procurer du travail aux ouvriers, des soins aux malades, aux infirmes et aux blessés, des loisirs aux écrivains, aux savants et aux artistes, des émotions d'art aux bourgeois et la croix de la Légion d'Honneur à Mme de Valliers.

— Axel, Axel, ce monde est-il donc irrémédiablement pourri?

— Comme tous les mondes. Mais sa pourriture est sociale, humanitaire, et, comme dirait Rouvain, démocratique. Le temps est proche où le peuple la célébrera comme l'unique dispensatrice de tous les bienfaits.

— Conclusion : Mona est bien heureuse. Elle a une foi tolérante, compréhensive, qui ne lui masque ou ne transfigure à ses yeux aucune réalité et cependant la défend contre le désespoir.

— Vous savez que je comence à ne plus vous reconnaître.

— Elle m'a ouvert un monde merveilleux. Vous ne

trouvez pas qu'elle est charmante? Elle a la simplicité, l'ingénuité d'une enfant.

— D'une enfant qui aurait cassé sa montre. Car je vous ferai observer qu'il est dix heures.

— Eh bien, elle n'est pas en retard, ou si peu!

— En l'attendant, dites-moi ce que vous êtes venue faire à Aliaga.

— Quand vous m'aurez dit ce que vous faites de Dominique.

— Encore! Vous savez bien que je ne l'ai jamais revue!

— Depuis son départ de votre garçonnière de Montmartre?

— Oui. Ça fait quelques semaines.

— Et vous la cherchez toujours?

— Je ne compte plus que sur le hasard. Figurez-vous qu'un soir, vers six heures, j'ai cru la reconnaître sur la plate-forme d'un autobus, arrêté à dix mètres devant moi. J'ai couru sur le trottoir, et j'allais descendre sur la chaussée, quand l'autobus est reparti, suivi de la file des voitures. J'ai dû remonter sur le trottoir et j'ai repris ma course, mais quand, enfin, j'ai pu me faufiler jusqu'à l'autobus...

— Au risque de vous faire écraser...

— Celle que je croyais être Dominique était descendue. Je n'ai pu l'apercevoir de nouveau dans la foule.

— C'est que votre destin n'était pas de la retrouver. Moi qui vous croyais en ménage avec elle!

— Ne vous moquez pas, Marcelle. J'ai poussé ce que vous appelez mon indiscrétion jusqu'à écrire au secrétaire de la mairie d'Angers, pour lui demander l'adresse de sa mère.

— Eh bien?

— Il m'a répondu qu'il y avait dans sa commune une dizaine d'électeurs du nom de Marchal, mais que les femmes n'étant pas inscrites sur les listes électorales, et aucune veuve Marchal ne figurant parmi les indigentes

bénéficiant d'un secours ou d'une allocation, il ne pouvait me renseigner.

— Axel, je commence, moi, à croire que vous mériteriez d'épouser Dominique. Mais vous feriez mieux de devenir amoureux de Mona.

— Croyez-vous qu'elle consente jamais à tromper Pythagore?

— Non, je ne le crois pas. Mais aimer Mona, même sans espoir, ce ne serait pas perdre son temps.

— Parlez pour vous. Entre nous, je la soupçonne de préférer les femmes aux philosophes.

— Sûrement aux hommes, et elle a bien raison. Mais pas pour ce que vous croyez. Mon petit, Mona est une jeune fille, une vraie jeune fille, et sa foi l'élève bien au-dessus de vous et même de moi.

— Elle descendra. Du moins, je vous le souhaite.

— Non! Mais qu'est-ce que vous vous imaginez?

— Ne vous fâchez pas, Marcelle, et laissez-moi vous rappeler votre propre devise : Liberté, liberté pour tous. J'ajoute : « toute licence, sauf contre l'amour ».

— Et moi je vous dis que l'amour, tout ce que vous appelez l'amour, me dégoûte. Ce que j'aime en Mona, c'est sa pensée, c'est son âme.

— Voulez-vous que je le lui dise? La voici.

Elle apparut, en effet, au détour d'un massif de roses et de mimosas, toute rose elle-même, sous une toque de velours violet.

— Je vois encore que vous vous disputez, leur dit-elle et, ayant d'abord serré la main à Axel, elle embrassa Marcelle. Voulez-vous me dire la cause, pour que je fasse la paix tout de suite?

— Axel me taquinait à propos de vous. Il prétend que les jeunes filles doivent penser à l'amour et non pas à la philosophie.

— Est-ce possible, monsieur Axel? Donc, vous ne savez pas que la philosophie, elle, est aussi amour?

— Permettez...

— Non, je ne permets pas avant que vous ayez vu, avec nous, la basilique. Et je vous demande pardon parce que je suis venue en retard. C'est la faute à tous ces arbres africains que je ne connaissais pas. Alors je m'arrête devant chacun pour admirer et lui demander son nom.

— Et il vous répond?

— Seulement le gardien qui a un képi bleu, la jambe en bois et beaucoup de médailles sur la poitrine. Des fois, aussi, l'arbre me dit tout seul : je suis oranger qui offrait pommes d'or aux Hespérides, je suis olivier de Judée qui a vu pleurer Jésus. Et je trouve tellement émouvant que chacun il a sa religion et tous ils vivent fraternels. Mais, vous qui venez de Paris, vous avez le cœur plein de la bataille politique, et vous nous dites si le ministère va tomber avant qu'Aliaga soit finie.

— Comment, vous lisez aussi les journaux?

— Oui, avec Marcelle. Elle dit que si la *Flamme* renverse M. Rouvain, peut-être on ne finit jamais cette ville magnifique. Et je ne comprends pas.

— Eh bien, rassurez-vous toutes les deux : la *Flamme* a été achetée par le *Flambeau*.

— Allons donc! fit Marcelle.

— C'est comme je vous le dis. Varraz, son rédacteur en chef, se consacre tout entier aux affaires, et il a maintenant les moyens de ne s'intéresser qu'aux plus honnêtes. Il sera remplacé, dit-on, par Edouard Marval qui remplacera, à son tour, la polémique par la publicité. Marcelle en sera ravie, car elle lit toutes les petites annonces.

— Elle m'a dit, déjà, et aussi je fais comme elle, si je suis romancière. La polémique, c'est le journaliste qui écrit. Les petites annonces, c'est la pauvre maman qui n'a plus de nouvelles de son garçon ou bien le bon mari,

quand la méchante femme l'a abandonné. Vous ne lisez donc pas, vous, les petites annonces?

— Non. Car on y trouve des offres d'emplois pour tous les prolétaires, sauf pour les écrivains.

— Pas seulement offres d'emplois. Aussi correspondance amoureuse. Avec Marcelle, nous lisons des petites annonces touchantes d'un Russe qui recherche Madeleine. Toutes les semaines, il y a dans le *Globe*, le *Jour* : « Madeleine. — Moi seul fautif par mon caractère du passé... »

— Oui, dit Marcelle, il a le ton de la plus abjecte humilité.

— Et, demanda Axel, Madeleine ne lui répond pas?

— Non, répondit Mona. Chaque jour, il offre des bijoux, pierreries. Alors, elle attend qu'il n'a plus rien à promettre. Après, elle lui écrit qu'elle l'a toujours aimé.

— Mais, dites donc, votre Russe va se faire zigouiller par le Guépéou.

— Peut-être il n'est plus en Russie. Plutôt, Madeleine a déjà emporté les bijoux.

Tout en causant et riant, les jeunes gens avaient fait le tour des jardins. Ils revinrent vers la cascade centrale d'où partaient quatre avenues en éventail qui traversaient la ville haute et menaient au pied de l'Aphrodision.

Marcelle songeait à cette ardente bataille des partis et des journaux d'où lui semblait dépendre le sort du *Flambeau* et d'Aliaga.

— Etes-vous bien sûr, demanda-t-elle à Axel, que Munsch ait acheté la *Flamme*?

— Absolument sûr. Le nom de Varraz a disparu, depuis avant-hier, de la manchette.

— Mais alors, l'opposition n'a plus d'organe?

— Du moins, plus d'organe quotidien. Le bruit court que le *Jour* serait renfloué par un groupe allemand qui, bien entendu, ne peut manquer de suspecter les sentiments français de Munsch. Pour le moment, vos amis n'ont affaire qu'à la petite presse, aux hebdomadaires

satiriques et ceux-ci ne les épargnent pas. Avez-vous lu le *Tank*?

— Pas depuis quelques semaines.

— Il a ouvert une rubrique spéciale, consacrée aux scandales d'Aliaga. Je vous montrerai les deux derniers numéros. Il y est notamment question de l'Hôtel Majestic où, paraît-il, à certains galas, sur invitations strictement personnelles, le pyjama est de rigueur, et aussi d'un soi-disant docteur Bifur...

— Ah! j'ai lu aussi, s'écria Mona. Un médecin magnétiseur. Il fait mettre toutes nues ses clientes, et puis il leur donne la fessée, avec le martinet. Et je dis, vraiment, il n'est pas sadique, car d'abord il les a magnétisées. Seulement, je pense plutôt, elles font semblant de dormir.

Une triple explosion de rire mit en fuite les moineaux perchés dans les cèdres vénérables. Les trois jeunes gens avaient franchi les derniers contreforts des jardins. Ils étaient arrivés au pied de l'Aphrodision. Là, la ville finissait et commençait la forêt. Une quadruple enceinte de feuilles isolait la colline sacrée, rougeâtre et chauve, et sur le roc où s'étaient enracinés les pieds de marbre du Temple d'Astarté, au-dessus de la ville frénétique, au-dessus de la forêt immortelle, se dressait le bois mort où fut pendu le Christ.

Guidés par Mona, Axel et Marcelle s'enfoncèrent sous les arbres, contournèrent les assises de la colline, accédèrent à une clairière. En son centre s'élevait, solitaire, un bouquet d'érables.

Mona écarta les branchages et, tenant ouverte à deux battants la porte de feuillage, fit signe à ses amis d'avancer.

Devant eux, se trouvait une sorte d'appentis fermé par une porte de bois blanc que Mona poussa. A leurs pieds s'ouvrit un puits circulaire d'un mètre environ de diamètre, ménageant comme une prise d'air au-dessus d'un couloir qui, peu après, se repliait en angle droit.

Cette galerie voûtée en anse de panier et d'une largeur de deux mètres en moyenne, après s'être dirigée du sud-ouest vers l'ouest, puis du nord vers le sud, conduisait à une première pièce, couverte d'une voûte en arc de cloître, trouée, à la clé, d'un lucernaire. De là, ils pénétrèrent dans une grande salle carrée. Sa forme était celle d'une église que précède un *atrium* et que constitue essentiellement un vaisseau à trois nefs, séparées, les unes des autres, par deux rangées de trois piliers chacune et de dimensions inégales. Hautes d'environ huit mètres, longues de douze, toutes trois étaient voûtées en berceau. Celles des côtés étaient terminées par un mur rectiligne. Celle du milieu aboutissait à une abside face à la porte ouvert sur l'*atrium* et où un siège, maintenant absent, avait laissé sa trace dans la couche de peinture du fond.

— C'est bien une église, murmura Axel.

— Oui, répondit Mona, une église païenne. Voyez-vous les stucs? Et elle montrait, d'un mouvement circulaire, les mosaïques à fond blanc dont le monument était revêtu. Beaucoup de ces sujets, disait-elle, on les voit déjà à la Basilique de la Porte Majeure. Mais ici, ils sont plus petits, aussi plus grossiers, dessinés par des artistes moins habiles qui, je pense, étaient ici comme exilés et se souvenaient seulement de leur église de Rome. Mais bien sûr, l'inspiration est la même et il y avait à Aliaga une secte pythagoricienne.

De fait, les stucs d'Aliaga faisaient revivre, avec l'accent d'une piété naïve et fruste, la liturgie de la crypte romaine et, comme l'avait fait Mona avant elle, l'admirable livre de M. Carcopino à la main, Marcelle identifiait les thèmes qui décoraient les murs avec ceux qu'il a si finement analysés. Penché sur son épaule, ou suivant des yeux son doigt, puis interrogeant du regard une Mona transportée, Axel, à son tour, se passionnait à la leçon.

— Voici les deux petits Eros. L'un se baisse comme pour verser d'une amphore, presque aussi haute que lui,

le baume qu'elle renferme; l'autre se dresse sur un bige, ciselé comme un merveilleux joujou, et rend les rênes aux deux chevreuils qui l'emportent au galop.

— Oui, reprenait Mona, on voit aussi sur les sarcophages chrétiens.

— Deux autres courent après des papillons.

— Les papillons sont les âmes conquises par l'amour divin. Justement, M. Carcopino dit bien que les Grecs avaient un seul mot pour dire le papillon sorti de la chrysalide et l'âme qui quitte le corps.

— Psyché, murmurait Axel.

Mais soudain, Marcelle, en arrêt devant une représentation trop précise, baissait les yeux, puis les relevant de dessus le livre, regardait Mona avec embarras.

— Oh! il n'est pas difficile non plus, disait celle-ci. La corbeille de cette femme, c'est le *liknon* de Bacchus, avec le *phallus,* qui est symbole de la génération. Il faut entendre la régénération de l'âme, qui est le but des mystères dionysiaques. Parfois, vous trouvez le même aussi sur les tombes. Maintenant nous voyons le panneau, plus beau de tous, comme à la Porte Majeure, Sappho quand elle se jette dans la mer.

— Pour l'amour de Phaon, dit Axel.

— Non, répondit Mona, ce serait un suicide et jamais le pythagoricien ne doit se suicider. Voyez seulement ici, elle n'est pas désespérée, ni effrayée même : elle descend doucement, sereine, pour la dernière métamorphose dans la mer, et Apollon, déjà, lui tend la main, car il va la recevoir dans l'Ile du Soleil pour l'éternité bienheureuse. A côté, voyez celui qui n'est pas initié : c'est le plus touchant. Peut-être il voudrait bien quitter la terre, mais il ne peut pas et il pleure, les mains sur sa figure.

— Sappho une initiée! s'écria Axel. Sappho la lesbienne!

— Pourquoi il n'y a pas aussi à Lesbos? demanda Mona. Lisez le livre de M. Carcopino que je veux vous

donner. Vous verrez comme tout est facile et vraiment lumineux. Il rappelle bien, comme a dit Ovide, que Sappho ne voulait pas mourir, mais renaître dans la mer. Phaon, n'est-ce pas, c'est Apollon, le père de Pythagore, un mythe solaire. Lisez, Marcelle, car vous tenez le livre, lisez à M. Axel qui est si terriblement incrédule.

— En effet, dit Marcelle, voici ce qu'écrit M. Carcopino :

Sapho a voulu se libérer du malheureux amour dont elle était victime. Elle est allée poursuivre à Leucade l'exorcisme qui s'accomplissait en ce lieu. Elle ne demande pas, en se plongeant dans ses eaux miraculeuses, à y disparaître à jamais. Elle écarte le présage sinistre. Elle ne veut pas mourir.

Ne sim leucadiae mortua crimen aquae.

Elle espère que son âme renaîtra, transformée, de la mer où elle se jette avec vaillance :

Sit procul insano victus amore timor,

allégée des passions qui la troublent et la corrompent :

...versus amor tetigit lentissima...
Pectora.

La voix grave et caressante de Marcelle s'était tue. Dans le silence de la crypte solitaire, les trois jeunes gens rêvaient à l'amour et à la mort. Si dissemblables, si irréductibles l'un à l'autre qu'ils eussent pu se croire, ils avaient rejoint, pour un instant, leur patrie commune, ils avaient découvert et connu leur fraternité.

— Mademoiselle Mona, dit enfin Axel, je vous dois un grand bonheur. Vous avez le génie du prosélytisme...

— Non, répondit-elle. Marcelle, oui, vous êtes seulement son prosélyte. Ainsi, nous continuons la chaîne. N'est-ce pas, Marcelle, que vous voulez bien introduire aussi M. Axel dans notre Eglise néo-pythagoricienne?

Ils sortirent. Le soleil de midi embrasait les verdures sombres de la forêt, les marbres et les mosaïques de la ville, les laques azurées de la mer. Ils redescendirent

des pentes herbues, des avenues goudronnées, des rampes de pierre. Ils arrivèrent sur le rivage.

— Marcelle, s'écria joyeusement Axel, indiquez-moi le restaurant de la Terrasse. Je vous emmène déjeuner, voulez-vous?

— Toujours, répondit Mona, les adeptes doivent prendre le repas en commun.

XII

Dominique travaille. Elle est repassée hier, traînant les semelles, au coin de l'avenue de Villiers et de la place Péreire, devant la porte ouverte d'une crémerie; et la crémière rubiconde, qui bâillait à son comptoir, est accourue sur le seuil, à sa rencontre.

— C'est-il que vous êtes toujours sans place?

— Oui.

— Ma pauvre! vous n'avez pas engraissé.

— Et vous, vous avez trouvé ce que vous cherchez?

— Ah! ne m'en parlez pas, tenez. Il y a une demi-heure que je l'ai envoyée porter un fontainebleau rue Guillaume-Tell. Elle n'est pas encore rentrée. Et des chichis par ci, et des chichis par là. Et des *guiches* qu'elle se colle sur les joues toutes les deux minutes, et des je te montre mes genoux par devant, et je te montre mes cuisses par derrière... Attendez un peu qu'elle rentre et vous allez voir si je vais la balancer.

— Non, il ne faut pas.

— Quoi, il ne faut pas? Que je la balance?

— Oui.

— Tiens, que je me gênerais! Et quoi que ça peut vous faire, à vous?

— Oh! à moi, rien, n'est-ce pas. Alors, adieu, Madame.

— Dites donc, vous, vous n'êtes pas un peu piquée?

— Non, je ne crois pas.

— Eh bien! et cette place que vous cherchez?

— Précisément, j'ai une adresse; je vais aller voir là, dans le quartier, rue Galvani.

— Rue Galvani! rue Galvani! A quel numéro, pour voir? Alors, vous ne voulez plus laver les seaux? Moi qui avais comme une idée de vous embaucher.

— Je vous remercie, mais ce n'est pas possible, je ne ferais pas votre affaire. Voyez : moi aussi j'ai les cheveux coupés et des guiches, et puis, si vous voulez m'en croire, il ne faut pas renvoyer l'autre. Des jupes courtes, mais nous en avons toutes : c'est la mode, n'est-ce pas? Tenez, moi naturellement, il ne faut pas en juger d'après cette robe, parce qu'elle est un peu ancienne... Oui, elle date de l'année dernière, mais j'en ai une autre, si vous la voyiez, elle m'arrive là...

— Bon sang! Elle sort de chez Madeleine Vionnet, pour sûr! Si ce n'est pas à crever de rire! Ça respire la faim et la misère et ça refuse une place honnête! Et ça parle de ses robes! Et ça croit que ça prend! Grande bêtasse, va! Vous croyez que j'ai pas de cœur, et que j'ai pas compris tout de suite que vous ne voulez pas prendre le pain d'une autre? Et pourtant, qu'il vous ferait rudement du bien au ventre. Tiens, voilà qu'il faut que je pleure maintenant... Entrez donc une minute. Dans la vie, il y a toujours moyen de s'entendre.

Et Dominique travaille. Elle travaille à pleins bras, manches retroussées jusqu'aux aisselles, dans les seaux enduits d'une mousse aigre et blanchâtre, elle travaille de tous les muscles de son corps, poings et genoux au parquet, à faire reluire un parquet où le laitage suri ronge perpétuellement l'encaustique. Que les autres ouvrières démoulent et vendent, la bouche en cœur, les cœurs à la crème! Elle n'envie pas leur travail, moins pénible que le sien, leur bavardage avec les ménagères, non plus que leurs flirts avec les garçons coiffeurs du salon pour dames de la place Péreire et les chauffeurs en station dans l'avenue de Villiers. Mme Trieur a voulu, comme elle disait,

« la mettre à la boutique ». Dominique a préféré la « manutention ». C'était son point d'honneur de faire ce qu'elle avait dit et, à mesure que la patronne se prenait pour elle d'une considération plus déférente, de montrer à la besogne plus de simplicité.

Mais Mme Trieur empilant à sa caisse la monnaie, ou, à l'arrière-boutique, coulant les fontainebleau dans leur moule de fer blanc, avait des distractions. Elle s'arrêtait interdite, une liasse de coupures à la main, ou une écuelle, pour contempler Dominique, lavant et frottant, à quatre pattes. Et elle découvrait une humanité nouvelle. Une fille de la haute « et bachelière », et sage, et innocente celle-là, avec un air de ne pas entendre les gros mots et les plaisanteries grasses, que c'était à ne plus savoir quoi dire de toute la journée! Et cependant, pas fière pour un sou, ne boudant ni le travail, ni la compagnie, causant avec chacune et éclatant parfois d'un rire si franc et si frais qu'on se rappelait, tout à coup, des jeux d'enfants, un jardin, un ruisseau coulant sur des cailloux plats.

Et belle fille avec ça! Et jolie! Et sans le sou! Ramassée un jour qu'elle n'avait peut-être pas mangé depuis deux jours!

Parfois, la patronne ne pouvait se tenir d'interpeller Dominique devant tout le monde :

— Eh bien, Dominique, ça va, le parquet?

— Ça va, Madame.

D'autres fois, elle l'approchait à pas feutrés et de biais, elle se baissait brusquement et vlan! une bonne claque à main large ouverte, au beau milieu de la croupe épanouie! Et, comme Dominique se redressait, la figure écarlate et se mordant les lèvres pour ne pas s'emporter : « Oh! pardon, mademoiselle Dominique, faut pas vous fâcher. Moi, vous savez, c'est plus fort que moi : je peux pas voir un beau derrière sans y coller la main. » Et Dominique ne s'emporte pas; elle sourit; c'est elle, mainte-

nant, qui s'excuse : « J'ai été surprise », ou : « Je m'y attendait si peu »... Et voilà la crémière qui s'esclaffe, et les filles de salle qui s'empressent, plus joyeuses, à une besogne plus légère, et les pratiques, bonnes à tout faire ou ménagères, qui se suivent plus allègres du comptoir à la caisse, une berthe d'une main, la monnaie dans l'autre.

Ça aussi c'est la vie, ce qu'il y a de meilleur dans la vie des humbles, la communion en toute innocence, dans un éclat de rire vulgaire. Une claque sur les fesses d'une boniche occupée à récurer un parquet, et voilà de la joie, de la fraternité, de la pureté, pour tout un magasin! C'était la vie, et son absurde logique et son enchevêtrement de contradictions et de rapports pareillement saugrenus. Mais enfin, elle n'en était plus la serve, ni même la dupe, elle allait, enfin, lui échapper. Oui, elle avait accepté, elle accomplissait chaque jour les besognes de la servitude domestique, elle récurait les planchers à genoux sur une serpillère, dans les eaux grasses, elle mangeait à la cuisine et dormait, au sixième, avec les autres bonnes. Mais ce n'était pas pour vivre quelques jours de plus, c'était uniquement afin de pouvoir attendre son heure et se nourrir sans se prostituer, car, sans foi aucune ni morale, comme sans beaucoup de pudeur, elle avait pu se résigner à tout, sauf aux gestes de l'amour vénal.

« Il faut, pensait-elle, qu'il y ait, de nature, deux sortes de femmes : celles qui se vendent et celles qui se tuent. Je ne suis pas de celles qui se vendent, voilà tout. »

Enfin, la quatrième annonce du *Jour* fixa sa destinée. Elle ne contenait, dans un encadrement à gros traits noirs et dans un « blanc » de dix lignes, que ces simples mots en capitales doriques :

MADELEINE

TU L'AS VOULU

SOIT.

JE MOURRAI.

TESTAMENT SINCÈRE ET
COMPLET EN BONNES MAINS.
SAMEDI MINUIT
HEURE DE PARIS
NÉVA.

Dominique s'attendait encore à des plaintes, à des prières, elle souhaitait ardemment pour l'Inconnu, elle espérait, peut-être pour elle-même, que Madeleine se laisserait fléchir. Mais soudain, elle ne connaissait plus ni doute, ni espoir, elle n'escomptait plus rien. Le jour et l'heure étaient fixés : « Samedi minuit », et, aussi, d'un seul mot, le lieu et la mort choisis : « Néva ». Il lui sembla que son sang se glaçait dans son cœur devenu inerte et dont le poids l'entraînait en avant. Elle se pencha, s'appuya des deux mains au kiosque de la place Péreire où elle venait d'acheter le *Jour*. Cependant, sa tête demeurait d'une effrayante lucidité et, tandis qu'elle sentait tout son corps fondre sous elle, elle comptait sur l'asphalte du trottoir les bouts de cigarette et les tickets d'autobus. Le vide, un vide total s'était fait en elle. Elle ne pensait pas, elle ne sentait plus rien, elle n'avait aucune peur. Mais, quand durant un millième de seconde, il lui arrivait de ne plus compter les tickets d'autobus et les bouts de cigarettes, elle voyait l'asphalte du trottoir s'ouvrir sous ses pieds. Les pavés blanchâtres se détachaient, s'écartaient comme glaçons au dégel, découvraient une eau immobile et noire. Et quoi qu'elle vît, et sans jamais être distraite de ce qu'elle voyait, Dominique entendait, venue de très loin, venue du même arrière-plan invisible de la vision quelle qu'elle fût, sa propre voix répétant comme une litanie, en faisant sonner les assonances : « Samedi, minuit, heure de Paris ».

— Un étourdissement? Ah, jeunesse! s'écriait la crémière en considérant la jeune fille avec une envie sympathique. Heureusement que ça vous passera comme à moi, après votre quatrième lardon... » Et elle ajouta, du

ton dont elle confessait les sacrés mystères : « Ya rien à faire : c'est le tempérament ».

XIII

— Vous avez une tante à Courbevoie?

— Oui.

— Et à quelle adresse?

— Près du pont Bineau.

— C'est bon, ma petite, allez-y. A demain.

— A demain, Madame, et vous savez, merci bien.

— De rien, Dominique, vous êtes libre.

— Si, si, Madame, merci bien, mais voilà le tram, je pars. Adieu, patronne.

— Dominique!

— Adieu, patronne, et merci...

Coups de sifflet, coups de pédales. Aussitôt arrêté, le 35 est reparti, enlevant Dominique à la volée. Debout sur la plate-forme, la voilà qui sourit et qui rit, en saluant de la main la crémière, bouche bée, sur le seuil de la crémerie.

— C'est-y qu'elle avait envie de pleurer, c'est-y qu'elle s'est payé ma fiole? Et savoir où qu'elle va à c't'heure! Ah! bon sang!

Le tram double la crémerie au coin de la rue de Courcelles. La crémière, aux lumières, n'est plus qu'une tache bicolore, en forme de siphon à eau de Seltz, face écarlate au-dessus d'un vaste tablier blanc...

Le boulevard Berthier, la porte de Courcelles, le boulevard de la Révolte. Dominique lit les plaques d'émail bleu, au coin des maisons, comme on lit, en wagon, les noms des gares. Elle se rappelle son départ pour Paris, son attente émerveillée de la dernière demi-heure, tandis que, prête à descendre trop tôt et debout dans le couloir des troisièmes, le parapluie d'une main, la valise de

l'autre, elle regardait défiler les stations de banlieue : Villeneuve - Saint - Georges, Maisons - Alfort, Charenton, Bercy.

Un voyage. C'est un voyage qu'elle vient de commencer. Tout de même qu'elle a consulté naguère l'indicateur du P. L. M., elle a consulté hier soir, dans sa chambre, la plan de Paris, et elle a vu que le 35, qui passe devant la crémerie, longe la rue de Courcelles, traverse Levallois, entre dans Courbevoie au pont Bineau. Cela lui a suffi. N'était-ce pas suffisant pour pouvoir répondre à toutes les questions probables de Mme Trieur?

— Vous avez une tante à Courbevoie?

— Oui.

— Et à quelle adresse?

— Près du pont Bineau.

Voilà. Au moins, une fois dans sa vie, elle a commandé à la situation. C'est pourquoi elle n'a pu se retenir de rire sur la plate-forme du tramway, après avoir souri. C'est pourquoi, après la gêne trop prévue du départ et l'émotion imprévue de l'adieu à la crémière, elle s'est si complètement, si paisiblement installée dans son voyage.

Tout se passe comme elle l'a voulu. Mais avec une simplicité qui lui paraît une dérogation au train-train si cahoteux et compliqué de sa vie quotidienne. Elle, elle se sent de plain-pied avec les événements, mais est-il possible que rien ne vienne du dehors en déranger l'ordonnance? Le tram ne va-t-il pas s'arrêter, faute de courant, au tiers ou à la moitié de sa course? Ce camion, en cherchant à le doubler, ne va-t-il pas l'accrocher?

Non. Tout est simple, aisé, comme ce voyage qui l'a conduite si pauvre d'argent, si riche d'espoirs à Paris. Un voyage. C'est un voyage qu'elle recommence, et, vraiment, elle s'y installe, accotée contre la vitre, les jambes haut croisées, dans une détente, dans un apaisement dont rien ne lui laisse appréhender la fin.

Le tram s'arrête avec un bruit de ferraille, un contrôleur, la croyant endormie, crie planté au milieu de la voiture : « Bineau! Terminus! » Elle descend. Elle a un escalier à sa droite, un escalier à sa gauche. Elle monte celui de gauche : la voici boulevard Saint-Denis.

En face d'elle, un kiosque. Elle y entre, elle s'assied sur une banquette de bois, tailladée au couteau, ainsi que le châlit d'un poste de police et, tout de même qu'un prisonnier instruit par l'expérience de l'inutilité de la rébellion, elle attend son destin. Elle déchiffre les initiales entrelacées à la muraille par les couples, qui, eux aussi, avant elle et prisonniers comme elle, ont déjà attendu là. Elle n'est pas émue, elle ne s'apitoie pas sur elle-même, elle songe à eux sans ironie. Une affiche rougeâtre collée au mur du fond, au-dessus de la banquette, et qu'elle n'avait pas aperçue en entrant, éveille en elle une calme gaîté :

MAISON BREBION
Déménagements pour tous pays.

Voilà, pense-t-elle, une affiche de circonstance. Sans plus. Et, comme partout, en quelque endroit qu'elle fasse halte, l'humanité a la hantise de l'instinct qui la perpétue, le triple attribut du sexe mâle s'érige sous l'affiche, buriné d'un clou emphatique, dans le plâtre.

Elle ne détourne pas la tête. Elle n'est pas choquée. Seulement, sa gaîté a disparu. Elle s'impatiente, elle va et vient sur le boulevard, rentre dans sa cage, écoute longuement le bruit des tramways qui, au-dessous d'elle, sous le pont Bineau, vont à Colombes ou s'en retournent vers Paris, vers la place Péreire et la Madeleine. Soudain, en voici un qui arrive d'Asnières, ralentit peu à peu en grossissant, s'arrête devant elle.

Avec quelle hâte elle s'empresse, et, bousculant un voyageur qui descend, s'élance sur le marchepied! Mais, là, agrippée des deux mains à la voiture qui démarre,

elle sent son cœur se gonfler à l'étouffer dans sa poitrine. L'angoisse, une angoisse dont la faim même n'a pu lui faire pressentir l'horreur, la saisit et l'enlace de ses nœuds, la serre à la gorge jusqu'à la priver de la voix, rampe entre ses seins, dont les pointes durcissent et se glacent, étreint ses flancs et ses lombes, s'insinue entre ses cuisses rapprochées, aspire sa vie à la source même de la vie, puis la rejette, vidée, violée, anéantie, sur la banquette.

Personne. Elle est seule dans le tramway. Debout sur la plate-forme et sifflotant, un contrôleur la dévisage et ne songe pas à lui réclamer le prix de sa place. Les maisons passent, puis les arbres; le tramway accélère son allure, le wattman parfois se retourne et ricane à la glace. Les cahots se font plus violents, les portes à coulisses crissent en glissant, des plaques émaillées cognent contre les parois, scandant leur réclame au rythme du roulis : Malacéine! Malacéine! — Dubonnet! Dubonnet! — Un pont et, soudain, l'eau, une eau immobile, noirâtre. Voilà. C'est là. Il faut descendre. Non, le tram ne s'arrête pas, il a ralenti et il côtoie la rivière doucement, prudemment, comme s'il cherchait à reconnaître quelque endroit. Il a quitté la droite de la chaussée, il roule, à petit bruit, tout à gauche, à deux mètres de la berge. Non, décidément, ce n'est pas là, car le voilà, de nouveau, qui se hâte. Il frôle au passage des branches de sycomores, il ondule, tangue, se relève à l'avant, pique à grands coups de pédales dans la nuit, stoppe d'un coup de freins qui le fait vibrer de toutes ses têtes et de toutes ses vitres.

Un accident? Non : un ouvrier à pèlerine et à casquette qui veut monter et a réclamé l'arrêt facultatif. Dominique, arrachée de sa banquette, projetée sur ses jambes, s'élance et descend. Elle ne sait où elle est, mais elle marche et, dans la nuit qui ne permet de rien voir, sauf l'eau, blanchâtre maintenant, par contraste avec la nuit,

elle reconnaît chaque arbre, chaque pan de mur, chaque tas de gravats, déposé sur le bord de la route.

Voici enfin le lieu qu'elle a choisi, sans le savoir, depuis des semaines, le lieu où il était *entendu, convenu,* qu'elle viendrait ce soir. A droite, le mur à demi effondré d'un jardin lépreux et, un peu plus loin, un terrain vague, creusé de fondrières, semé d'ordures et de boîtes de conserves. A gauche, un rideau de sycomores, aux longs bras effeuillés, le profil aigu d'une grue gigantesque et, amarrée à la berge, toutes lumières éteintes, vides, ridicules, abandonnées comme jouets cassés, trois péniches bleue, jaune et rose, de l'Exposition des Arts Décoratifs : *Amour, Délices* et *Orgues.*

Dominique a marché, la tête basse, passant mentalement la revue de ces choses. Soudain, elle s'arrête, se redresse, lève lentement les yeux. C'est bien là. Elle ne s'est pas trompée. Légère, gracile, la passerelle de l'Avre enjambe la Seine, rejoint cette berge pouilleuse aux frondaisons du Bois. Et cet automate qu'est devenue Dominique monte encore un escalier de pierre. Pense-t-elle? Elle compte les marches comme, tout à l'heure, elle évoquait, un à un, les détails du paysage invisible. Ainsi, depuis l'atroce démarrage au pont Bineau, elle ruse avec ses sens, suscitant des images devant ses yeux, faisant du bruit à ses oreilles, pour retarder le moment où il faudra bien, quand ce ne serait que l'espace d'une seconde, qu'elle reprenne conscience d'elle-même et du dessein qui la mène.

Parce qu'elle compte les marches, elle les monte : trente-neuf, quarante, quarante et une, quarante-deux. Et elle n'a pas encore posé le pied sur l'une, qu'elle en appelle déjà une autre : quarante-trois. Mais la pierre lui manque sous le pied, elle chancelle, fait les réflexes qu'il faut pour ne pas tomber, enfin se reprend, se retrouve.

C'est elle, c'est bien elle qui se dresse, debout sur cette

passerelle, seule dans la nuit et le silence, entre le ciel et l'eau. Elle était partie et elle est venue de si loin, jusqu'ici, dans un cauchemar, possédée déjà de la mort, mais fermant les yeux à son image et ses oreilles à sa voix, torturée de la peur d'avoir peur. Maintenant, le tumulte intérieur s'est apaisé. Une clarté lunaire s'est faite autour d'elle et en elle, givrant, vitrifiant tout ce qu'elle éclaire, visions ou souvenirs, la double file des sycomores, l'arête du quai, des rues anonymes, là-bas, sur sa droite, les massifs du Bois qui s'écartent et reculent, découvrent la grille de Saint-Cloud, le coin du boulevard de Boulogne, la route de la Butte Mortemart.

Voilà la grille par où *ils* sont entrés dans le bois, voilà le coin du boulevard — boulevard y est écrit avec un *t* — où un employé de l'octroi *leur* a indiqué le chemin des coteaux de Saint-Cloud. Pour aller du Bois aux coteaux de Saint-Cloud, *ils* se sont engagés sur cette passerelle, la passerelle de l'Avre. C'est là, à côté du second réverbère, qu'ils se sont accoudés, admirant l'eau, les arbres, le ciel, s'esclaffant à la vue des péniches bleue, jaune et rose, nommant, de mémoire, les ponts parallèles de Saint-Cloud à Paris : pont de Neuilly, pont de Puteaux, pont de Suresnes, pont Bineau. C'est là que, dressée sur la pointe des pieds, elle s'est penchée par-dessus le garde-fou, faisant mine de s'élancer dans le fleuve. Et *il* lui a dit le mot le plus tendre qu'elle eût jamais entendu : « Grande bête, va! »

Voilà toute une jeunesse. Voilà tout ce qui fut sa peine et sa joie! Le reste, est-ce que ça compte? Est-ce que seulement ça existe? Est-ce que tout ce qui est arrivé, après, ne vient pas de là? Est-ce que tout n'eût pas été différent, si cela ne fût pas arrivé? Car, là où elle est, là où elle en est, elle ne songe plus à se le taire, elle a aimé, elle aime. Elle l'aime, Axel, depuis ces premières promenades du dimanche au Bois, où ils affectaient, tous deux, les allures de la camaraderie, elle, pour déguiser

son amour, lui, sans doute, pour masquer, ou peut-être tromper son désir. Elle l'aimait quand elle faisait semblant de se jeter de cette passerelle dans la Seine, guettant du coin de l'œil son émoi. Elle l'aimait quand, dans la salle de garde de Saint-Louis, le voyant peloter une fille à pleines mains, elle laissait tomber culotte et chemise, et dansait, nue, avec Marcelle Rameil. Elle l'aimait quand, une heure plus tard, renversée en travers d'un lit, elle luttait de tous ses bras, de tous ses genoux et de tous ses reins, pour ne pas lui appartenir. Elle l'aimait, elle n'a pas cessé de l'aimer, elle l'aime, et elle éprouve comme une délivrance à s'avouer, à se proclamer son amour. Jusqu'ici elle a rusé, non pas tant avec lui qu'avec elle-même, elle s'est composé, elle s'est joué un personnage et ce jeu l'a diminuée, rabaissée, humiliée. Elle a, enfin, l'intuition de la contradiction dans laquelle elle a vécu, intellectuelle sans logique, affranchie sans courage. Il fallait se connaître et choisir. A cette heure, de quelle énergie, de quelle ardeur elle choisit, elle crie son choix! Un nom descelle ses lèvres, les écarte, un nom qu'elle profère en un baiser : Axel! Mais, dans cet effort pour s'évader, son exaltation tombe : elle se retrouve, seule et faible, dans la nuit, déjà courbée sur une eau lunaire. Ses épaules s'affaissent, tandis que son cou se raidit encore, puis le cou ploie, elle ferme les yeux, plonge de la tête. Et un cri, véritable cri celui-là, déchire le silence, couvre le bruit de l'eau qui rejaillit jusqu'à la passerelle : « Maman! »

XIV

— C'est elle, c'est bien elle, répétait Marcelle Rameil, en considérant le cliché du *Jour*. Pourquoi dit-elle s'appeler Laure Bertrand? Ça, mon cher, c'est son affaire : ce n'est pas la vôtre ni la mienne, et vous vous rappelez

ce que je vous ai déjà dit, quand vous êtes venu me voir, tout exprès, pour me parler d'elle?

— Oui.

— D'ailleurs, vous avez un moyen bien simple de vous assurer de l'identité de Laure Bertrand et de Dominique: c'est d'aller voir, vous-même, la noyée à Beaujon.

— C'est ce que j'ai déjà fait.

— Eh bien?

— Elle m'a fait dire par une infirmière qu'elle ne voulait pas me recevoir.

— Il fallait lui écrire.

— Vous pensez bien que je n'ai pas attendu votre permission. Elle m'a retourné mon pneumatique, délicatement découpé en petits morceaux.

— Et ça ne vous suffit pas?

— Pas tout à fait.

— C'est que vous avez l'indiscrétion tenace.

— Si tenace que j'ai résolu de vous arracher, aujourd'hui, tout ce que vous pouvez savoir de Dominique.

— Ce ne sera pas difficile : j'en sais moins que vous.

— Nous verrons bien. Mais si vous êtes vraiment l'amie fidèle, serviable et de bon conseil, sur laquelle je compte, je vous promets des révélations sensationnelles.

— Sur Dominique?

— Sinon sur Dominique, du moins sur des personnes qui vous touchent de près.

— J'aime mieux vous dire tout de suite que je n'ai plus aucune relation avec mes parents de province.

— Aussi ne s'agit-il pas d'eux, mais de personnages consulaires, et même historiques.

— Je comprends de moins en moins.

— Ecoutez. Je ne vous interroge pas. Je raconte. Posons seulement que Dominique est Laure Bertrand, n'est-ce pas?

— Oui. Mais il ne faut pas le dire.

— Bien entendu. Vous vous rappelez que je m'étais promis de la retrouver?

— Malgré moi.

— Malgré vous. Et que je ne comptais plus que sur le hasard.

— N'ayant pas même pu trouver l'adresse de sa mère.

— Parfaitement. Le hasard m'a exaucé. Parmi les imprimeurs que mon patron fait travailler, je connaissais un peu un certain Mourland, bon homme, intelligent, bavard. Je vais le voir un jour et nous causons de la cherté de la vie. Il me parle d'une jeune fille, jolie, distinguée, bachelière, qui est venue lui demander un emploi de correctrice. Je pense à Dominique, je questionne mon imprimeur et il me montre la feuille de papier sur laquelle il a noté pour lui écrire, le nom et l'adresse de la jeune fille. Je lis : Mlle Marchal, 15, rue du Sommerard. Vous pensez si j'y ai couru! Elle avait déménagé depuis une semaine. Mais elle avait laissé là une nouvelle adresse : 14, rue Houdon, pour qu'on pût, le cas échéant, faire suivre une lettre. Rue Houdon, elle n'avait pas reparu depuis cinq jours. La patronne de l'hôtel, bien qu'elle n'eût rien à lui reprocher, la jugeait sans aménité : « Comme j'y ai dit : possible que mes chambres soyent trop chères pour vous. Mais c'est que vous voulez pas travailler. »

Je tombai d'accord avec cette tenancière que la paresse était le grand péché des femmes et j'obtins une adresse approximative : « Aux Batignolles, rue Dulong ou rue Saussure, je crois. » C'était rue Claude-Pouillet. Mais, là aussi, Dominique était déjà partie. « Une grande belle fille, me dit la patronne, je m'en rappelle. Elle était toujours triste. A ce qui paraît qu'elle est en place dans une crémerie, place Péreire. Y a pas huit jours qu'elle est passée voir si des fois y aurait pas des lettres, qu'elle m'a dit. Voilà son adresse : Chez Mme Trieur, 114, avenue de Villiers. » C'était le vendredi. Le lendemain sa-

medi, en arrivant à mon bureau, je me mets à dépouiller les journaux et, à la première page de la *Flamme*, je reconnais Dominique sous les traits de la noyée de la passerelle de l'Avre.

Heureusement, Marcelle, que pas une femme ne pratique votre respect de l'autonomie individuelle. J'avais peut-être passé pour un amoureux rue du Sommerard, et sûrement pour un poisse rue Houdon. Mais, à ces deux adresses, je n'avais eu qu'à interroger pour être renseigné. Il en fut de même avenue de Villiers. Là hélas, la *Flamme* m'avait précédé. La crémière, ses filles de salle en sueur et en toile bise, les bries et les camemberts lamentaient, avec la même ardeur humide et odorante, le désespoir de Dominique. Je fus immédiatement à l'unisson de cette symphonie en double crème. Je me déclarai sans vergogne le frère de la désespérée, venu pour la ramener dans le sein de sa famille, et Mme Trieur s'empressa de me conduire à sa chambre pour me remettre ses affaires. Il me fallut me faire voleur pour ne pas démentir mon personnage, et savez-vous ce que je découvris, dans une paire de bas, soigneusement pliée? Tout un paquet de Petites Annonces découpées dans le *Jour*, soigneusement datées et classées par date.

— Des offres d'emplois?

— Non.

— Des demandes d'âmes sœurs?

— Non. Ces petites annonces, en charabia francorusse, qui vous ont amusées, vous et Mona, à Aliaga.

— Attendez. J'y suis : « Madeleine moi seul fautif, par mon caractère, du passé!... »

— C'est cela même. Or, savez-vous quels sont. d'après le *Corsaire*, les seuls papiers qu'on ait retrouvés dans le sac à main de la prétendue Laure Bertrand?

— Non, pas encore.

— Précisément les mêmes annonces d'Igor, mais découpées celles-là dans le *Globe* et le *New York Herald*.

— Vous en concluez que Laure est la Madeleine d'Igor?

— Non. Elle n'est pas, elle ne peut pas être Madeleine, car celle-ci est ou a été mariée à Igor.

— En effet. Alors? Si Laure Bertrand n'est pas Madeleine, votre découverte, mon ami, se réduit à bien peu de chose. Laure Bertrand, à l'affût d'une place, devait lire toutes les Petites Annonces, et non pas seulement le matin dans le *Jour*, mais le soir dans l'*Intran*. Qu'elle les ait collectionnées, c'est seulement le signe d'un goût déplorable pour le fait-divers et le roman-feuilleton.

— Si vous voulez. Mais Dominique a pu avoir une autre raison de s'intéresser à ce roman.

— Laquelle?

— Tenez. Voici l'une des dernières annonces d'Igor, l'une des plus pressantes et des plus suggestives : « Rappelle-toi, j'ai tout sacrifié. Plus rien maintenant pour inquiéter ta jalousie. Rappelle-toi secret qui nous lie à jamais. » Commencez-vous à deviner?

— J'avoue que non.

— Romancière, va! C'est assez clair pourtant. Pour rassurer la « jalousie » de Madeleine, Igor lui a fait un dernier « sacrifice ». qu'ils sont seuls à connaître tous les deux. Et ce « secret » les lie à jamais l'un à l'autre. Pensez-vous qu'il ferait ainsi allusion à une maîtresse?

— Ce n'est pas probable.

— Donc, il s'agit d'un enfant, d'une fille, la jalousie étant plus commune entre belle-mère et belle-fille qu'entre belle-mère et beau-fils.

— Nous y voilà. Igor aurait « sacrifié » sa fille à Madeleine et cette fille d'Igor serait Dominique.

— Vous l'avez dit.

— Mais, c'est impossible, voyons. Vous savez bien que Dominique est d'Angers, que nous y avons été au collège ensemble.

— Pardon, pardon. Vous me l'avez dit vous-même.

Vous la connaissez depuis plusieurs années, mais, en somme, vous l'avez perdue de vue, vous ne savez à peu près rien de sa famille.

— Parfaitement exact.

— Vous ne m'avez pas menti?

— Je ne vous ai pas menti.

— Donc, ma supposition n'est pas nécessairement absurde.

— Non. Mais elle n'est pas la seule possible.

— Evidemment.

— D'une part, la présence des Petites Annonces d'Igor parmi les affaires de Dominique peut très bien s'expliquer par le seul attrait, sur son esprit, du romanesque. D'autre part, mon pauvre ami, ce « sacrifice » dont parle Igor, ce « secret » qui le lie à jamais à Madeleine et qu'il lui rappelle au moment de mourir, peut-être plus comme une menace que comme une preuve d'amour, savez-vous ce qu'il me donnerait à penser, en admettant votre hypothèse d'une fille dont Madeleine eût été jalouse?

— Dites toujours.

— C'est que cette fille a été effectivement « sacrifiée », dans des conditions qui ne permissent pas, quelques années plus tard, son repêchage dans la Seine.

— D'accord. L'enfant a pu être étranglée, empoisonnée, que sais-je, mais ce n'est encore qu'une hypothèse et qui n'explique pas pourquoi Dominique s'est intéressée au roman d'Igor et de Madeleine. Or, c'est là la seule et unique donnée du problème, le fait incontestable dont toute déduction doit partir : Dominique s'est intéressée au roman d'Igor et de Madeleine.

— Je vous le répète : intérêt purement romanesque et pure coïncidence.

— Soit. C'est ce que j'ai d'abord pensé comme vous-même. Toutefois, un autre fait s'est produit qui, je le reconnais, ne prouve rien pour ma thèse, mais que vous

expliquerez plus difficilement par une pure coïncidence : le suicide d'Igor.

— Il l'avait annoncé à satiété.

— Oui, il en avait même annoncé le jour et l'heure : « Samedi, minuit, heure de Paris. »

— Eh bien?

— Eh bien, ce jour, cette heure, ce sont précisément le jour et l'heure de la tentative de suicide de Dominique.

— L'heure? Qu'en savez-vous?

— Ce qu'a déclaré l'ouvrier qui passait samedi, à minuit, sur le quai Gallieni, à Saint-Cloud, et qui, voyant Dominique se lancer de la passerelle de l'Avre dans la Seine, s'y est jeté à sa suite et l'a sauvée.

— Admettons que ce soit plus sérieux ou plus troublant, et encore? Mais, d'abord, êtes-vous sûr qu'Igor se soit bien suicidé comme il l'avait dit et à l'heure dite?

— Je n'en sais absolument rien.

— Comment, vous n'en savez rien?

— Je n'en ai aucune idée.

— Ça, c'est trop fort! Et vous me faites marcher depuis une heure?

— Mais non, mais non; voyons, Marcelle, ce qu'a fait ou n'a pas fait Igor change-t-il quoi que ce soit à ce que nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'a fait Dominique? Celle-ci oui ou non, s'est-elle jetée dans la Seine, samedi à minuit, heure de Paris? N'est-ce pas le même jour, à la même heure, qu'Igor avait annoncé qu'il se suiciderait, en se jetant dans la Néva? Oui, n'est-ce pas? Eh bien, relativement à Dominique et pour la solution du problème psychologique que pose sa propre tentative de suicide, voilà ce qui, seul, importe.

— Et il ne vous en faut pas plus pour croire que Dominique est la fille d'Igor! Ainsi, voilà une jeune fille de vingt-deux ans qui a été abandonnée par son père, ce qui n'a pas dû alimenter sa tendresse filiale, et parce que ce saligaud de père annonce, par la voie de la presse, à

son ancienne femme, qu'il se flanquera dans la Néva, la susdite fille se flanque incontinent dans la Seine! Mon ami, le plus sombre crétin d'entre les feuilletonistes eût reculé lui-même devant l'invraisemblance d'une pareille imagination.

— Ma pauvre Marcelle, votre respect professionnel de la littérature vous égare. Où voyez-vous que j'aie jamais conclu de la simultanéité du suicide manqué de Dominique et du suicide d'Igor, que celui-ci était le père de celle-là? Je me suis borné, je me borne à constater les faits. Premier fait : Igor annonce qu'il se jettera dans la Néva, samedi à minuit, heure de Paris. Deuxième fait : Dominique lit, découpe, classe, conserve comme toutes les annonces d'Igor celle où il annonce son suicide. Troisième fait : samedi à minuit, heure de Paris, Dominique se jette dans la Seine. Il aurait pu y avoir, comme vous dites, une pure et simple coïncidence entre le premier et le troisième fait, mais il aurait fallu que le second ne se produisît pas, il aurait fallu que Dominique ignorât la résolution d'Igor. Or, le second fait n'est pas moins incontestable que les deux autres. Dominique a connu la résolution d'Igor, puisqu'elle a découpé et classé sa dernière annonce, ce qu'elle n'a évidemment pas fait sans l'avoir lue. C'est tout. Je ne dis rien de plus. Je ne dis pas autre chose. Mais ce que je dis, vous êtes obligée d'en convenir.

— J'en conviens. Le malheur, c'est qu'on peut en induire une douzaine de romans qui aient la même vraisemblance.

— Une douzaine? Voyons.

— Primo. Pour vous faire plaisir, Dominique est la fille d'Igor. Abandonnée, exilée par lui, pour complaire à une marâtre luxurieuse et jalouse, elle lui a néanmoins gardé une telle tendresse qu'elle ne saurait lui survivre. — Secundo. Dominique, qui a vingt-deux ans et qui, il y a quatre ans, était encore potache au lycée d'Angers, a

trouvé le temps et les moyens de tomber amoureuse d'un grand seigneur moscovite. Cette solution comporte deux sous-solutions : ou bien Igor a répondu à cet amour, mais, finalement, l'a immolé à l'impérieuse Madeleine; ou bien, il l'a dédaigné, mais, dans les deux cas, la passion de Dominique, toute platonique qu'elle soit restée, a été assez forte pour la décider au suicide, à la seule annonce qu'il allait se suicider, lui-même, par amour pour Madeleine. — Tertio. Dominique a été la complice d'Igor et de Madeleine dans l'assassinat, l'abandon, l'exil, bref la suppresion de la fille d'Igor. Redoutant de celui-ci une révélation posthume, elle fuit le châtiment dans la mort. — Quarto. Dominique n'a jamais vu Igor ni Madeleine. Elle devient amoureuse du premier à la lecture des annonces adressées à la seconde. Mais, désespérant d'autant plus de le séduire qu'il demeure en Russie et elle dans une crémerie de la place Péreire, elle se résout au plongeon nocturne et simultané. — Quinto. Dominique, authentique jeune fille d'aujourd'hui, est la « prisonnière » de Madeleine qui a rompu en sa faveur avec Igor. Saisie de remords à l'annonce que celui-ci est réduit au suicide par le désespoir, elle décide de faire la même chose que lui. — Sexto: Dominique, « prisonnière » de Madeleine, a vu celle-ci s'émouvoir en lisant les annonces d'Igor : « Lui ou Moi », lui dit-elle. Madeleine répondant « lui », elle se jette dans la Seine, cependant que Madeleine vole à Moscou.

— Assez! Assez!

— Ah, vous voyez! Et je ne suis encore qu'à la demi-douzaine. Et il vous faut bien convenir à votre tour que toutes ces hypothèses sont possibles. Toutes présentent ce caractère d'invraisemblance et de loufoquerie à quoi on reconnaît les plus authentiques chefs-d'œuvre de la vie quotidienne, dès qu'on les ramène du drame en trois actes, ou du roman en trois cents pages, au fait-divers en trois lignes. D'ailleurs, mon ami, tout est possible. Si

baroque, si obscène, si touchante, si angoissante, si héroïque, si inepte que soit l'imagination d'un poète, d'un fou, d'un ivrogne, d'un boutiquier, soyez sûr qu'elle est vécue autour de vous chaque jour, à des millions d'exemplaires. J'aurais pu vous dire que Dominique est peut-être la sœur de la fille d'Igor, qu'elle s'est flattée de l'avoir fait assassiner par son père, et qu'elle s'est tuée elle-même, en apprenant que la véritable bénéficiaire de l'assassinat avait été Madeleine. J'aurais pu vous dire que, fille d'Igor, elle avait été aussi sa maîtresse, qu'elle n'avait pas cessé de le chérir, dans son abandon et son exil, et qu'elle s'est suicidée, désespérée de se voir préférer Madeleine. J'aurais pu vous dire qu'elle était la nièce de la concirge d'une belle-sœur d'Igor, que, substituée à la fille de celui-ci, elle s'est flanquée à la Seine après avoir institué pour sa légataire celle qu'elle avait frustrée de la succession du prince russe.

— En effet, Marcelle, et qui nous dit que la plus abracadabrante, en apparence, de toutes ces imaginations ne contient pas, tout au moins, l'explication d'une partie du mystère?

— Enfin, vous y venez. Ce n'est pas malheureux. Pour moi, il y a quelques années que j'ai renoncé aux éternels « pourquoi » des enfants et des philosophes, convaincue non pas, comme le croient les imbéciles, que l'âme humaine est indéchiffrable, mais que chacune de ses prétendues énigmes comporte, en réalité, des centaines et des millions de réponses, toutes aussi logiques et probables; que, d'ailleurs, tout est dans tout, et que par suite, tout = rien.

— Oui, certes, tout est dans tout. Nous pensons, nous nous mouvons dans un monde de « combinaisons » infinies, impliquées, emmêlées, enchevêtrées les unes dans les autres, comme des cercles, tracés en tous sens, à la circonférence d'une sphère. Mais il y a un point où tous ces cercles convergent et d'où l'on peut considérer isolé-

ment chacun d'entre eux dans toute sa courbe : c'est le centre. Et, placé au centre, l'observateur sait bien qu'un seul cercle peut dessiner cette courbe et que c'est nécessairement celui qui, en effet, la dessine.

— Et si deux cercles se superposent, le diamètre du second sera nécessairement plus grand que celui du premier. Supposons que chacun des deux cercles primitifs soit ainsi exactement recouvert par un autre, nous obtiendrons, non plus une sphère, mais deux sphères concentriques qui peuvent tourner en sens contraires l'une dans l'autre autour de leur centre commun. Et la pensée peut concevoir des millions, des milliards de sphères concentriques tournant à l'intérieur les unes des autres, dans des directions différentes et à des vitesses différentes, mais dont les révolutions seraient toutes commandées du même centre et au même moment.

— Et voilà pourquoi Dominique s'est jetée à l'eau?

— Ne disiez-vous pas vous-même que tout est dans tout? Chaque être, chaque acte, chaque idée accomplit sa trajectoire à la surface de sa sphère.

— Puis tombe sur le nez.

— Parfois sur le nez de Cléopâtre. Mais, qu'elle soit longue ou courte, rapide ou lente, tracée d'un seul jet ou rompue en mille zig-zags, chaque trajectoire en rencontre d'autres, les « coupe », selon le mot des mathématiciens, en des points que l'on pourrait appeler les points d'intersection des destinées. Par rapport à Dominique, vous avez été l'un de ces points.

— Puis, vous, un autre?

— Igor, Madeleine en ont été d'autres encore, en deçà ou au delà de nous.

— Et si, dans cette universelle gravitation, un être tombe sur un autre, au cours de sa trajectoire?

— Alors, ou bien il l'entraîne et le dévie, ou bien il est lui-même entraîné et dévié. Dans les deux cas, il se produit ce que les physiciens apellent un « couple ». Les

deux êtres sont alors non seulement liés l'un à l'autre, mais déterminés l'un par l'autre du fait de leurs actions et réactions réciproques. Et voilà pourquoi la plus absurde des suppositions que l'on pourrait faire pour expliquer le suicide manqué de Dominique, la seule peut-être que vous n'avez pas faite, précisément parce qu'étant la plus saugrenue, elle est en même temps la plus simple et la plus banale, ne présenterait pas à mes yeux moins d'attrait romanesque ni même d'intérêt psychologique qu'aucune des autres.

— Et quelle est-elle?

— Dominique était malheureuse, comme Igor était malheureux, bien que pour des raisons sans doute très différentes des siennes. Comme lui, encore, elle appartient à cette catégorie d'êtres — des candidats à la folie, disent les psychiatres — pour qui le suicide est une possibilité. Elle a lu les annonces d'Igor, comme vous, comme moi, comme les millions de lecteurs des grands quotidiens. Elle les a découpées, classées, pour les relire, comme on découpe, classe et conserve les numéros d'un feuilleton. Et le roman, d'ailleurs attachant, se terminant par l'indication du genre de mort choisi par Igor, lui a fourni, tout simplement, la réponse à la question qu'elle se posait à elle-même : « Comment mourir? » Ajoutez, si vous le voulez, qu'elle s'est donné peut-être comme un encouragement, peut-être comme un obscur réconfort, peut-être comme l'illusion d'une sympathie partagée, en choisissant de mourir dans la Seine, à la minute même où l'Inconnu mourrait dans la Néva.

— Mais, alors, le roman d'Igor et de Madeleine n'aurait rien à nous apprendre du passé de Dominique?

— Absolument rien.

— Pourquoi donc vous intéresse-t-il?

— Parce qu'il va me révéler son avenir.

— Non, des fois, vous ne vous frappez pas?

— En aucune façon. Il arrive qu'un être s'insère brus-

quement, violemment, sans le vouloir, ni même le savoir, par une de ces démarches qui semblent sans conséquence, dans la destinée d'un autre être. Le voilà emporté dans sa trajectoire, accouplé à lui, peut-être pour une heure, peut-être pour l'éternité. Mais la courbe qu'ils vont parcourir ensemble est fonction de celle que le premier a déjà parcourue seul. Connaître celle-ci, c'est, autant qu'il nous soit possible, prévoir celle-là. Même étrangère, jusqu'ici, à Igor, comme à Madeleine, Dominique est désormais liée à eux deux, sa destinée devient un épisode de leur roman. Vous me direz qu'Igor est peut-être mort, noyé dans la Néva et qu'ainsi le roman court bien des risques de tourner court, au moins sur le plan terrestre. Mais, selon toute apparence, Madeleine vit. Il me suffirait, soyez-en persuadée, de la suivre pour rencontrer Dominique. De même Dominique, sans s'en douter, ne peut manquer de nous conduire à Madeleine.

— Dites donc, est-ce qu'il n'y a pas un peu de Mona là dedans?

— Je l'ignore. Mais je le crois. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle m'a fait relire les *Vers d'Or* comme je ne les avais jamais lus. Elle a produit en moi ce déclic de l'imagination sympathique, sans lequel il n'y a pas de conaissance. Ce dont je suis sûr, c'est que sa pensée éclaire désormais chaque détour de ma pensée.

— Ce qui n'empêche pas votre cœur de ne battre que pour Dominique?

— Mon amie, vous savez que je l'aime.

— Je le sais, Axel. Et qu'allez-vous faire.

— Apprenez d'abord ce que j'ai fait : un article.

— Un article sur Dominique?

— Non, certes. Je n'ai pas dit, je ne dirai pas un mot de Dominique, ni même de Laure Bertrand. Mais j'ai fait sur Igor un article où je cite ses annonces à Madeleine, où je rappelle que, selon la dernière en date, il a dû

se suicider samedi dernier — il y a aujourd'hui cinq jours — en se jetant à Leningrad, dans la Néva.

— Et vous comptez sur cet article pour pénétrer son secret?

— Combien de journalistes ont été documentés par leurs lecteurs! Et puis, on a l'intuition ou on ne l'a pas. Moi, je l'ai. Je me refuse à admettre que le soi-disant Igor ait publié une cinquantaine d'annonces, dans une dizaine de grands quotidiens français et étrangers, uniquement pour me mystifier. Il n'est donc pas un mythe. Il existe. Il a épousé une certaine Madeleine. Et je me dis que le suicide d'un grand seigneur russe, qui a été marié et qui se flatte de posséder « d'immenses domaines », ne peut manquer d'intéresser au moins sa femme...

— Qui peut être son héritière...

— Et les Soviets...

— Qui se flattent d'avoir exproprié les riches et confisqué leurs richesses.

— Vous l'avez dit.

— En sorte que le roman d'Igor et de Madeleine pourrait bien avoir pour épilogue une affaire, une grosse affaire, financière et politique.

— Voilà.

— Fort bien. Mais ne craignez-vous pas d'y mêler Dominique, qui d'ailleurs pour tout le monde, sauf vous et moi, s'appelle Laure Bertrand? Mon ami, rappelez-vous ma devise qui en vaut bien une autre : « Liberté, Liberté pour tous. » Et avant de vous mêler de ce que fait autrui, tâchez de savoir exactement ce que vous voulez vous-même. Si vous voulez, ce qui s'appelle vouloir, enlever Dominique, enlevez-la. Il n'y a ni règlements, ni infirmiers, ni loi qui tiennent contre la volonté. Mais alors, ayez le courage de me dire, là, tout de suite : « Marcelle, je veux Dominique et je vais la prendre. »

—Vous y tenez?

— Oui.

— Pourquoi?

— Ça ne vous regarde pas. Mais allez, allez donc!

— Marcelle, je veux Dominique.

— Bon. Et...

— Et je veux qu'elle se donne.

— Mon pauvre ami, vous en êtes venu là? Vous n'êtes plus un homme, je vous l'ai dit, vous êtes un amoureux! Vous croyez, vous, aux femmes qui ne se donnent pas quand on les prend? Votre trajectoire baisse, vous savez...

— Marcelle!

—Axel, mon petit, j'ai l'habitude de dîner tous les jours et il est huit heures. Maintenant, décampez.

— Voulez-vous dîner avec moi?

— Non.

— Vous ne dînez pas seule?

— Si.

— Marcelle, je pars, mais, dites-moi, vous ne m'en voulez pas?

— Idiot!

— Adieu!

— Au revoir.

CHARLES BRIAND.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Henri de Régnier : *Nos Rencontres,* Mercure de France. — Charles Maurras : *Principes,* A la Cité des Livres. — Charles Maurras : *Au signe de Flore,* les Œuvres représentatives. — Hector Talvart : *Maurras religieux et suscitateur de foi,* Editions Rupella, La Rochelle. — François Bidet : *Etapes intellectuelles du Temps présent,* La Douce France. — Julien Benda : *Appositions,* Librairie Gallimard. — Constant Bourquin : *Itinéraire de Sirius à Jérusalem* ou *La Trahison de Julien Benda,* Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Emile Henriot : *Epistoliers et mémorialistes,* Nouvelle Revue Critique. — Barrès : *Cahiers,* tome III, Librairie Plon. — Francisco Contreras : *L'Esprit de l'Amérique espagnole,* Nouvelle Revue Critique.

Nos Rencontres. Non sans mélancolie, M. Henri de Régnier fait retour sur son passé et de l'ombre fait surgir des silhouettes illustres. Nulle recherche de l'effet, nul effort vers le pathétique. Une fuite évidente de toute attitude guindée. Leconte de Lisle, Heredia, Mallarmé et autres apparaissent avec l'air qu'ils devaient avoir lorsqu'ils rencontraient des amis quittés la veille. Ils parlent bonnement devant nous, s'abandonnent à leurs tics coutumiers sans penser qu'on les présente à la postérité. A première vue, cette manière de nous mettre de plain-pied avec des personnages qui planent dans nos imaginations a l'air toute simple. Il faut un instant pour comprendre que ce naturel est peut-être l'une des choses les plus rares et les plus difficiles qui soient. Pour atteindre ce naturel, il faut être revenu de bien des attitudes. Pascal nous raille de nous représenter Platon et Aristote avec de grandes robes de pédants. Ni Leconte de Lisle, ni Mallarmé, ni Villiers ne revêtent avec M. de Régnier ces robes de pédants ou si vous préférez cette allure de personnages solennels que nous leur prêtons à notre insu et simplement par respect. Le charme du livre réside dans cette présentation aisée des personnages disparus et aussi dans une certaine allure du style qui est à la fois distant et sans apprêt et qui unit curieusement distinction et simplicité. On

devine que la sensibilité aurait horreur de s'étaler. Certains frémissements secrets en acquièrent plus de prix. Les pages où M. Henri de Régnier fait revivre avec leur prestige les mardis de Mallarmé vous saisissent l'âme et l'imagination. On est dans le modeste salon de l'Enchanteur, une sorte de tressaillement saisit les modestes meubles, la parole à l'infini nuancée nous enlace de « ses ingénieuses et précises subtilités » et voici jaillir de la pénombre à l'appel de cette voix, les fantômes de Shakespeare, de Wagner, d'Edgar Poe et de Baudelaire, invisibles dieux que suscite une parole qui est un sortilège. « Nous croyions alors voir briller la lance sacrée de Parsifal ou flotter la noire plume de la toque d'Hamlet. » Et nous sentons d'une manière plus tangible que Mallarmé fut le Poète par excellence non seulement par son œuvre, mais par ce rayonnement qui émanait de lui. Entre tous les hommes, il fut une source de ferveur! Il eut ce je ne sais quoi qui passait magnétiquement dans les mots et qui, cependant, était autre chose qu'eux... Il parlait, ce Mallarmé et, quand il s'était tu, il semblait que toutes les choses du monde avaient pris une mystérieuse phosphorescence.

M. Henri de Régnier est poète et il nous parle surtout de poètes. Ce simple fait suffit à donner au livre la valeur d'un document psychologique sur les poètes. Ces amants du beau qui ont les cheveux pleins de rêve et l'infini dans les yeux, ont aussi à l'occasion des griffes et des griffes bien aiguisées. Lisez donc les quelques pages consacrées au poète Robert de Montesquiou. Comme éreintement fait avec élégance et d'une main légère, on ne saurait rêver mieux. J'ai pris quelque divertissements, je l'avoue, à voir que tout divins qu'ils soient, les poètes savent fort bien se détester les uns les autres. Leconte de Lisle et Verlaine se pourfendaient du regard, Moréas n'avait pas de suffisantes réserves de mépris lorsqu'on prononçait le nom de Sully-Prudhomme; Verlaine, à la seule pensée de Moréas, s'écriait : « Moréas médiocritas »... Les poètes, tout comme les femmes, sont voués à l'amour et ils participent à la nature de l'amour. Est-ce leur faute si l'Amour ressemble au Dieu-Janus et si ses deux visages peuvent se nommer l'un Tendresse et l'autre Cruauté... Allez, pour donner aux mots de Tendresse leurs profondes réso-

nances, il faut avoir en soi une parcelle de l'éternelle Cruauté du monde, de même que pour être un grand amoureux, il faut posséder une âme qui n'est pas seulement tissée du parfum des fleurs d'oranger... J'ai beaucoup goûté les pages à la fois évocatrices et incisives sur Villiers de l'Isle-Adam. Qu'il est juste d'avoir vu s'unir en lui une âme illuminée et un regard cruellement ironique et très averti sur le réel. Un don de vision inexorable du réel me paraît le fait des très grands poètes, car il les contraint à intensifier d'une manière extrême leurs puissances de ferveur, d'amour, de rêve et de transfiguration. Qu'on y songe et l'on verra qu'une vision très dure du réel est le premier obstacle que rencontre un poète aux faciles et mols jaillissements. Sa poésie en est contrainte à une sorte de beauté âpre et triomphale. Comptez donc un peu le nombre de fois où Mallarmé fait scintiller les mots « cruel » et « cruauté ».

Les romantiques se sont interdits les chemins de la très grande poésie dans la mesure où leur regard sur ce qui est a fui la dureté.

Je ne puis quitter le livre sans remarquer un léger piment qui est fait tantôt d'un imperceptible ton de raillerie et tantôt, perçant à travers la parfaite tenue de l'expression, d'une aptitude à saisir à la volée le comique des êtres et des choses.

Sous le titre de « **Principes** », M. Charles Maurras réunit quatre essais intitulés « L'Homme », « Civilisation », « l'Industrie », « la Querelle des Humanités ». Même consacrée aux questions les plus abstraites et aux raisonnements les plus sévères, la prose de M. Maurras garde son charme et son resplendissement. La pensée se joue allègre, souple, ingénieuse, trouvant à merveille et sans effort apparent les rythmes variés et les mots intenses, vibrants et colorés qui la rendent parlante pour la chair et pour le cœur. Sans le moindre embarras, cette langue se tend quand elle touche aux points culminants des questions, se concentre en formules nerveuses et se détend ensuite avec bonhomie dans un ton familier et des comparaisons sans apparat, à portée de la main, pourrait-on dire. Et à travers le sérieux, presque toujours un léger frémissement d'ironie qui n'est pas le moins savoureux de cette langue. Dans ces divers essais, M. Maur-

ras s'applique avant tout à définir avec netteté, désireux de ne laisser aucune ambiguïté aux problèmes. Une des raisons de l'ascendant de M. Maurras non seulement sur ses partisans, mais aussi sur ses adversaires, me semble résider dans cet effort vers la netteté. L'essai sur l'Homme frappe par la virtuosité avec quoi M. Maurras après avoir défini l'homme tout à la fois comme un loup pour l'homme et comme un Dieu pour l'homme, sait prendre deux points d'appui sur cette contradiction pour trouver une attitude constructive. L'essai sur la Civilisation est un effort aussi vigoureux que nuancé pour définir en s'appuyant sur l'exemple des Grecs ce qu'est une civilisation de la qualité. Comme données sur l'éternelle humanité, M. Maurras met en lumière « l'ardeur chagrine et mécontente qui entraîne l'homme à changer la face du monde », et ce fonds d'éternelle révolte dont la puissance motrice et la qualité créatrice ne peuvent être contestées. Je ne me propose pas d'entamer des discussions sur ces problèmes complexes. Mon but est avant tout d'élucider pour permettre à chacun de mieux préciser sa position propre. Mon désir est d'aider à accentuer les différences de doctrines entre les tempéraments différents dont l'opposition est à la base même du jeu à jamais cruel de la vie. Je rêverais volontiers un homme qui, ayant fortement médité sa doctrine, appellerait de tous ses vœux l'homme de haute qualité qui représenterait la parfaite contradiction de sa pensée propre. Je ne sais si l'on a nettement discerné l'accent que M. Maurras place sur ce caractère de révolté permament qui définit partiellement l'homme. Appliquez-vous à méditer ces quelques lignes que M. Maurras consacre au rôle de l'industrie dans la vie humaine : « Sa raison d'être est vénérable et tient au plus profond du terrible mystère de notre sensibilité, à la tristesse juste, à l'ennui motivé, à cet amalgame de révolte et de résignation qui nous fait employer les Lois contre les Lois et tenter de les adoucir l'une par l'autre, en profitant de leurs interstices pour respirer. »

Fouillez aux profondeurs de cette phrase, vous verrez qu'elle prouve un regard aigu sur ce qui est.

« **Au signe de Flore** » fournit une multitude de renseignements sur M. Maurras, sur ses débuts, sur la formation de

son esprit, sur son activité politique, sur la fondation de l'*Action française* et sur l'Affaire Dreyfus... M. Maurras goûte une intime fierté à la pensée du rôle que son journal et lui ont joué dans notre époque et qui aurait été d'empêcher que la révolution sociale n'éclatât avant, pendant et après la guerre. Le monde des choses politiques est un monde où je ne m'aventure guère. Mes problèmes particuliers sont d'un autre ordre. Je me contente de souhaiter que dans les partis qui maintiennent et dans ceux qui essaient de saper ce qui est, — il y ait des cerveaux de qualité qui incitent les professionnels de la politique à prendre conscience de leur misère intellectuelle et conservent par devers eux le sens des nuances, des complexités et de la légitimité de certains aspects du réel qui contredisent plus ou moins les théories qu'on a choisies. J'ai entendu un homme politique de gauche affirmer que M. Maurras avait été le lest du régime dans une période où ce lest lui était fort nécessaire. La pensée que M. Maurras ait pu empêcher le disloquement du régime qu'il combat me divertit.

Il est dans ce livre une *Méditation* dédiée à Héraclée le Milésien qui est une suite de fort belles pages. Elles valent par le serré et par le vibrant du style aussi bien que par la fermeté de la pensée. M. Maurras croit au vrai et au faux dans l'ordre politique et il prétend que dans cet ordre il s'agit d'idées vraies et non d'idées généreuses. Il plaide crânement pour l'inégalité et affirme que si les déshérités de toute nature ont droit à la pitié, cette pitié ne doit pas aller jusqu'à négliger comme on le fait aujourd'hui ceux qui sont nés valeureux.

> Il n'y a point de déshérités, s'écrie M. Maurras. L'homme est un héritier. Le mendiant qui dévore son pain noir au coin d'une borne bénéficie de l'œuvre des vingt siècles dont il est précédé, aristocrate assis sur l'épargne de milliers d'aïeux. La pitié, la pitié réelle due à ce malheureux et à ses semblables, présents et futurs, est précisément la raison qui prescrit de ne pas oublier autant que le fait notre siècle la juste protection due à la semence des Forts.

Et M. Maurras de se livrer à une dissection intrépide de la fameuse Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

En lisant les savoureuses pages de M. Maurras, je songeais à certains jugements qu'un ami un jour formula devant moi fort négligemment et au hasard de la conversation. A son avis, dès qu'on parlait des démocraties d'aujourd'hui, il fallait soigneusement distinguer entre les principes et la réalité pratique. Il prétendait que le plus curieux de la démocratie moderne résidait dans l'extrême contradiction entre ses principes et sa nature réelle. A l'entendre, ce régime qui, en théorie, est fondé sur l'égalité est en pratique le régime entre tous assis sur la plus flagrante inégalité : l'inégalité d'argent. En sorte que les principe dits démocratiques auraient pour fonction non pas de définir la réalité politique et sociale, mais de la camoufler. Il ajoutait que notre époque avait porté à sa perfection l'art de déguiser les réalités sous le resplendissement des mots. Il admirait fort l'adresse avec quoi on avait fait périr docilement des centaines de milliers d'hommes sur les champs de bataille par l'adroite mystification qui avait consisté à leur dire qu'ils ne faisaient pas la guerre contre un ennemi et pour leurs pays, mais qu'ils se battaient contre la guerre et pour l'avènement du Paradis. Il rappelait souvent ce fait et il lui apparaissait symbolique à l'extrême du monde où nous vivons.

Maurras religieux et suscitateur de foi, voilà le titre d'un petit ouvrage écrit dans une langue ferme et élégante par M. Hector Talvart qui s'applique à montrer en M. Maurras une nature essentiellement religieuse.

A ceux qui accusent M. Maurras de sacrifier l'individu, M. Talvart répond qu'il est un des très rares esprits « qui, en paraissant ne s'attacher qu'aux questions politiques, aient sauvé dans l'homme ce génie individuel, divin dans son essence, religieux par sa portée ».

Il dit encore : « Charles Maurras est un homme de caractère religieux, de sentiment religieux et de pensée religieuse. »

Il ajoute que si Maurras fait de la politique, c'est par crainte que « la politique usurpe sur les fonctions supérieures de l'âme, trop continûment, en trop de circonstances ».

Le livre de M. Talvart est un livre pénétrant et original qui suscite à chaque page la méditation.

Pendant que je suis à m'occuper de M. Maurras, je vous signale **Etapes intellectuelles du Temps présent** de M. François Bidet. « Tradition française et Nouveau Classicisme, Le Crépuscule des dieux, L'Expérience du XIXe siècle, le Naturalisme, l'Action française, Perspectives »; voilà les objets d'étude de M. Bidet. M. Bidet a de la clarté, des nuances et une forme d'esprit très rare aujourd'hui, l'esprit d'équité. Tout en reconaissant que les grands romantiques agirent à la légère en s'enflammant pour de splendides rêves politiques et sociaux, tout en reconnaissant que le XIXe siècle chevaucha souvent Chimère et Utopie, il s'efforce d'être juste pour ce siècle qui beaucoup travailla, beaucoup rêva et fit de l'Espérance une sorte de religion. M. Bidet qui est loin de s'aveugler sur les principes de 89 dit cependant que si la la France est encore le pays (ce serait à contrôler de très près) où l'individu est le plus libre, le moins asservi à l'opinion, il le doit à ce que nous sommes « le pays d'origine des Droits de l'Homme ».

Il est difficile d'admettre que la vie puisse se tromper du tout au tout, qu'une génération, ou mieux qu'un siècle entier, ait manqué de sens commun, qu'une âme de vérité ne se soit pas mêlée à ses erreurs, que, de ses chimères et de ses illusions mêmes, il ne soit pas sorti quelque bien.

Avec ses **Appositions,** M. Julien Benda fait acte et très nettement de polémiste. Avec lui, pas de développements touffus, des écrits courts, condensés, réduits à l'essentiel et des idées d'une netteté brutale. En face de tels écrits, on se demande aussitôt à quel prix s'achètent ces effets de simplicité puissante et de totale évidence. Les pages sur l'Affaire Dreyfus sont d'une clarté qui subjugue. Si on ne lisait que cela, on se demanderait par quelle aberration ou quelle perversion il a pu exister des antidreyfusards. Mais pour essayer de comprendre quelque chose à cette histoire d'une complexité touffue, — je ne sais si l'on peut se placer aussi aisément sur le plan de cette simplicité rationnelle. Ne faut-il point voir la situation dans toute sa complexité, dans son

développement historique avec les passions des hommes aussi exaspérés d'un côté que de l'autre à tel point que l'affaire Dreyfus réelle, considérée comme événement et comme événement complexe se déroulant dans le temps au sein d'une atmosphère orageuse et obscure, et dans un coupe-gorge de passions, ne coïncide pas tout à fait avec ce schéma très simple, — je ne dis pas faux — que nous présente M. Benda. A son insu, peut-être, il risque de laisser à son lecteur l'impression qu'il y eut d'une part l'antidreyfusard persuadé de l'innocence de Dreyfus et l'affirmant coupable pour des raisons d'ordre social et de l'autre le dreyfusard se sacrifiant à la vérité coûte que coûte. Au vrai, le dreyfusard qui se dressait en face de l'antidreyfusard n'était pas simplement ce pur champion de la vérité qu'on aimerait rêver. Une étude historique et psychologique montre aisément que l'antidreyfusard n'avait pas seulement devant lui une situation où il s'agissait de séparer erreur et vérité, mais aussi des hommes qui derrière le mot vérité masquaient des arrière-pensées de nature toute différente.

En gros, et mises à part quelques très honorables exceptions, pour les dreyfusards et pour les antidreyfusards, la question de la culpabilité ou de l'innocence de Dreyfus n'était qu'un paravent derrière quoi se livrait une lutte cruelle où les intérêts en jeu étaient de tout autre nature que la discussion engagée sur la qualité d'un verdict judiciaire. Je pense que la très grosse majorité des dreyfusards et des antidreyfusards au fond d'eux-mêmes se fichaient également du cas Dreyfus. Leur entrain à se battre procédait de tout autres raisons.

A vrai dire, ce n'est même pas une critique que j'adresse à M. Benda. Je lui reconnais le droit de poser l'Affaire Dreyfus comme il la pose; mais mon goût propre me porte à chercher les hommes et leurs mobiles réels derrière les beaux mots de justice et de vérité dont ils drapent des mobiles qui n'ont pas grand'chose à voir avec ces mots sublimes. Quand on a vécu la Guerre et l'Après-Guerre, on est fixé pour toujours sur le rapport des mots sublimes avec la réalité, — dans l'ordre politique et social tout au moins.

Un qui n'y va pas de main morte, c'est M. Constant Bour-

quin, qui, après avoir loué jadis M. Benda de sa hautaine et philosophique liberté d'esprit, l'accuse aujourd'hui d'être entre tous les clercs celui qui a trahi de la manière la moins pardonnable. **Itinéraire de Sirius à Jérusalem ou La Trahison de Julien Benda,** tel est le titre de son livre. A entendre M. Bourquin, M. Benda se serait tout d'abord affiché comme un philosophe parfaitement désintéressé du monde pratique. Il se serait efforcé de contempler les choses de la terre avec le détachement qu'aurait pour elles un habitant de Sirius. Par la suite, il aurait abandonné cette haute attitude spectaculaire que M. Bouquin honore chez un grand philosophe indépendant d'aujourd'hui, M. Jules de Gaultier, et se serait fait homme de parti sans avouer qu'il avait renoncé à sa première attitude.

Au lieu de sonner comme autrefois le rappel d'une *défense patricienne,* M. Benda s'applique aujourd'hui à dissoudre les derniers foyers de résistance et il travaille, avec autant de sournoiserie que d'habileté, à créer, malgré lui peut-être, l'état d'esprit révolutionnaire.

C'est étrange, mais je ne sens aucune velléité de reprocher à M. Benda d'avoir changé la nature de ses jeux. S'il éprouve du plaisir à se contredire, je n'y vois aucun inconvénient. S'il se fait polémiste révolutionnaire, je ne vois pas grand' chose à lui objecter, puisqu'il a l'air d'en retirer satisfaction. Pour mon propre compte, je distingue fort bien dans un écrit ce qui procède d'une contemplation désintéressée des choses et ce qui naît de l'ardeur polémique.

Epistoliers et Mémorialistes, de M. Emile Henriot, est un livre qui vient se placer entre le domaine où règne mon éminent confrère M. Emile Magne et le mien propre. Il ne m'appartient que par ses dernières pages. On eût appelé jadis un tel ouvrage un livre de Mélanges. Et de fait les questions les plus variées y sont abordées. Il semble que le mot de lettré ait été créé pour M. Emile Henriot. Et l'on prendrait plaisir à ressusciter l'expression « un honnête homme » lorsqu'on songe à lui. Il est un de ces hommes devenus fort rares aujourd'hui qui unissent érudition et amabilité, sérieux et agrément.

Il y a bien du charme dans la chronique consacrée à Renan

en Italie! Renan à vingt-six ans avouait ne connaître que les livres. Faire un voyage en Italie, c'était s'ouvrir le monde réel avec tous ses enchantements. Bizarre époque où un jeune homme de 26 ans n'avait pas été contraint d'avoir passé par les mille horreurs de la guerre et de l'amour... Le peu que connaissaient de la vie réelle les écrivains et penseurs des temps romantiques me confond. J'ai entendu dire qu'au moment où Hugo écrivit *Hernani*, toute sa connaissance de la femme se bornait à sa femme propre. Quel bruit autour de la minuscule aventure de Musset et de George Sand! L'époque romantique est en son fond la plus bourgeoise et la plus rangée. Ce qu'on appelle les outrances et les délires des écrivains romantiques est dû sans doute à des vies trop régulières. Casanova n'avait pas besoin de prendre le ton romantique...

Après nous avoir montré les frémissements d'âme du jeune Renan en Italie, M. Henriot s'écrie : « Comme nous l'aimons, ce Renan détesté! Quelle tendresse que la sienne! » Mais que n'avait-il pas en lui, ce Renan!

L'étude consacrée aux *Souvenirs* d'Henriette Renan est elle aussi fort captivante. Il est curieux de voir qu'Henriette influa sur le style de son frère : « Elle me convainquit qu'on peut tout dire dans le style simple et correct des bons auteurs... » Evidemment, à condition d'être Renan!

De Flaubert, M. Henriot cite une lettre où il parle des femmes d'une manière qui fait douter qu'il en ait possédé une connaissance variée... mais, en peignant Mme Arnoux, Flaubert a montré qu'il savait mieux faire vivre un caractère nuancé et délicat de femme que disserter pertinemment sur la Femme. Et c'est mieux ainsi.

Le livre de M. Henriot ouvre des perspectives nombreuses et il plaît. A propos des *Cahiers* de Barrès, M. Henriot écrit : « Nous y avons retrouvé à nu l'homme complexe sur lequel nul ne pouvait encore nous renseigner mieux que lui-même.»

Aussi bien, le troisième tome des **Cahiers** de Barrès me fait signe... J'aimerais vous en parler longuement, mais cette chronique est déjà trop longue... Au fond, ce Barrès était muni d'une belle intelligence sceptique et peut-être nihiliste. Dans la mesure où il était un grand intellectuel, il était, pour

parler comme M. Jules de Gaultier, le contraire d'un croyant. Mais il cherchait des règles pour vivre; il voulait donner une valeur à la vie. Il mata comme il put son scepticisme avec sa doctrine de la soumission aux disciplines de nos pères. Il aurait pu tout aussi bien en choisir une autre pour contenter son instinct vital. Mais quel suc dans ces quelques lignes : « J'oblige à reculer la stérile, la niaise inquiétude, celle qui n'est point l'exigence des grands cœurs, mais le balancement des êtres acéphales. » Voilà qui est parfait.

Et ceci : « On peut s'étonner que ce goût de la réflexion n'ait pas comprimé et étouffé en moi la naïveté de l'impression sensuelle, c'est-à-dire proprement artistique. »

Pour mon propre compte, je me représente l'homme de grande espèce comme celui qui aspire à conduire son esprit le plus loin possible tout en gardant intacte une ingénuité d'enfant.

En lisant **L'Esprit de l'Amérique espagnole** de M. Francisco Contreras, j'ai eu honte de mon ignorance et ma curiosité s'est éveillée pour cette légion d'écrivains argentins, brésiliens, mexicains, chiliens que M. Contreras nous présente en guide averti. Cette Amérique espagnole fermente, elle a de puissantes réserves de vie et elle crée. M. Contreras nous affirme qu'il existe une « Amérique espagnole originale, personnelle, insoupçonnée ». Et non seulement il l'affirme, mais il le montre. Qu'il nous esquisse les physionomies d'un Ruben Dario, d'un José Enrique Rodo, d'un Léopoldo, Lugones, d'un Enrique Larreta ou d'un Magallanes Moure, il excelle à montrer les éléments divers qui constituent le génie d'un écrivain, son apport nouveau et la signification de son œuvre par rapport au monde hispano-américain. On s'aperçoit avec plaisir que ces écrivains ont su transposer avec hardiesse et tact les inventions de nos poètes français modernes. Et je félicite par surcroît M. Contreras d'avoir su à propos des écrivains qu'il présente définir d'une manière fort intéressante certaines tendances nouvelles de la littérature mondiale. Un de ces livres que doit acquérir un homme cultivé pour le renseigner sur des questions fort intéressantes et tout à fait ignorées.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Rubin Khouvine : *Strophes*, Editions du Loup. — Charles Forot : *Instants Vivarois*, Au Pigeonnier. — Louis Cappatti : *Le Livre d'Heures du Pays Niçois*, Sous le signe de l'Olivier.

Strophes, par M. Rubin Khouvine, forment un recueil que l'auteur a fait précéder du *Manifeste du Néo-parnasse*. Ce manifeste se borne à renchérir sur les théories parnassiennes de la rime riche. Les néo-parnassiens ne consentent à écrire que des rimes sans défaut. Une rime est défectueuse lorsqu'elle ne satisfait pas l'oreille (*mer* et *aimer*), lorsqu'elle ne satisfait pas l'œil (*mer* et *amers*), lorsqu'elle s'appuie sur deux mots « de même espèce » (*aimer* et *rimer*), lorsqu'elle ne comporte pas ce que l'on nomme la consonne d'appui (*fer* et *amer*).

Je ne chercherai pas querelle à M. Rubin Khouvine en prétendant qu'il lui advient à lui-même de rimer défectueusement par rapport à des principes auxquels il se croit sans défaillance soumis. Il ne me semble pas, cependant, que quand (page 142) il fait rimer ensemble *tu sombres* et *les ombres*, dont le premier *s* est adouci et se prononce comme un *z*, la consonne d'appui apparente ne soit autre chose qu'un leurre. Il y aurait à dire sur la rime *chair* et *rocking-chair*, le mot anglais *chair* se prononçant en réalité tout autrement que le mot français *chair*, la valeur du *ch* est autre, le son du groupe *ai*, la sonorité de l'*r*. M. Khouvine me répondra qu'il a francisé la prononciation de ce mot, — et que d'autres font comme lui. C'est affaire de convenance, ce n'est pas la mienne; passons. Mais s'il recherche ou accepte volontiers des rimes prolongées sur deux ou même trois syllabes terminales : p. 147, *genevois* avec *je ne vois*, par exemple, — pourquoi, d'autre part, dissocie-t-il l'apport sonore des consonnes d'appui lorsqu'elles se forment de deux lettres, comme, notamment, page 135, dans *orange* rapproché de *frange*? Le groupe *fr* de ce dernier mot modifie la sonorité; on cède à une illusion si l'on admet que la syllabe *frange* soit exactement équivalente à la dernière syllabe (métrique) du mot *orange* : en réalité le poète s'est satisfait de la moitié d'une consonne d'appui : s'il existait en français un signe spécial

analogue au *psi* grec, par exemple, pour figurer le groupe *fr*, M. Khouvine partagerait mon sentiment; une pauvreté graphique ne change rien quant à la valeur du son. Je signale en passant que lorsque M. Khouvine accueille la rime *Atlas* (montagne) et *atlas*, recueil de cartes géographiques, ou la rime *Claros* (avec une majuscule parce que c'est un nom de lieu) avec *paros* (par une minuscule parce que c'est le nom d'un marbre), il pèche contre les règles qu'il établit : chacune des deux rimes est faite du rapprochement de deux noms (l'un propre, l'autre commun, il est vrai, mais noms tout de même, noms substantifs); la première : *Atlas-atlas*, répète le même mot, quoique pris figurément dans des acceptions différentes; l'autre se forme de deux mots grecs, qui sont des noms de lieux (une ville d'Ionie, une île de la mer Egée, d'où l'on tire un marbre dit marbre de Paros; on dit, à la rigueur, du paros, comme le veut M. Khouvine, mais cela n'en reste pas moins le nom de l'île appliqué au marbre qui en est extrait). Autre part M. Khouvine parle à la rime d'un fauteuil qu'il appelle un *voltaire*. Affronterait-il ce nom commun au nom propre de l'illustre poète et philosophe et écrivain?

Mais que le poète se rassure. Je ne lui cherche pas querelle en prolongeant ces petites observations. Rares, infiniment rares sont dans son œuvre les défaillances, même discutables, à la règle qu'il s'est imposée. Sa rime, en réalité, est et peut être considérée, en se rapportant à son point de vue, comme impeccable, je m'empresse de le reconnaître, et le métier de M. Khouvine est, en vérité, sans reproches. Les vétilles où j'ai insisté sont bien noyées dans la masse; il a fallu, j'en conviens, que je les cherche scrupuleusement pour arriver à les découvrir, et encore, j'en suis sûr d'avance, l'auteur contestera le bien-fondé de mes remarques. Je n'y attache, quant à moi, d'autre importance que d'y avoir découvert, en dépit de la rigueur incontestable que le poète attache à la facture de ses vers et spécialement à ses rimes, qu'il ne saurait se dérober à y admettre, sans raison ou pour des motifs qui me paraîtront spécieux, des exceptions, si rares soient-elles, cependant inévitables.

De là, sans doute, à battre en brèche son système, il y a

loin ; mais où une faille se creuse, n'y a-t-il à prévoir que fatalement ele s'élargisse? En réalité, ce que je regrette, car, qu'il le sache bien, je ne blâme ni ne juge, ce que je regrette, c'est l'absolu de la théorie, et cette conséquence, à mes yeux, un peu puérile que l'auteur du manifeste n'hésite pas à en tirer, à savoir que, s'il envisage le célèbre poème de Victor Hugo, *Booz endormi,* une seule des vingt-deux strophes dont il se compose, la première, est parfaite, parce que celle-là seule aurait des rimes, selon le Néo-parnasse, sans défaut. C'est de la lecture d'un poème tel que celui-là que je tire l'opinion à laquelle je me tiens, même après que M. Khouvine m'ait fait l'honneur de la discuter et de tenter de la réfuter, avec d'ailleurs la plus grande courtoisie, que : « l'emploi indiscontinu de rimes avec la consonne d'appui ne constitue pas une richesse ». J'aurais dû dire, je l'avoue : « ne constitue pas *toujours* ou *nécessairement* une richesse », mais mon œuvre témoigne, me semble-t-il, que j'attache beaucoup de prix à l'emploi très fréquent de la rime à consonne d'appui ; j'y ai souvent renoncé délibérément, non sans hésitation préalable et quelque doute, afin d'obtenir plus de variété et de détendre un peu, si je puis dire, les cordes de ma lyre, qui se fussent rompues, peut-être, à demeurer trop uniformément tendues. C'est là, sans doute, une question de sensibilité toute personnelle, de jugement propre à chacun. Il est hors de doute que si M. Khouvine estime qu'il n'approchera de la perfection dans la facture de ses poèmes qu'en usant sans répit de la rime à consonne d'appui, il a raison de s'y tenir; si son voisin pense différemment, il n'aura pas tort non plus d'agir différemment. L'œuvre accomplie compte seule, le moyen employé est d'ordre secondaire encore qu'il doive être consciemment et fermement mis en œuvre, voilà tout.

Assez de cette discussion. La conclusion s'impose. M. Khouvine à raison, car, dans leur ensemble, ses *Strophes* sont construites nettement, toujours sur des vers chantants et solides, sur des images précises et lumineuses, sur un rythme harmonieux et qui jamais ne défaut. Il est un poète, un poète sûr, ferme, ingénieux, plus intellectuel sans doute qu'émouvant, mais qui attache et intéresse à ses visions et

au rêve de sa pensée. Le métier, à mon gré, et je tiens autant que lui à la solidité du métier, demeure partout trop apparent (le serait-il autant s'il ne s'affichait en ses principes par le manifeste ? je me le demande), tel l'unique regret que je trouve à exprimer. Dans l'édifice achevé, l'armature se dissimule; seuls les gens de métier l'y retrouvent, parce qu'ils l'y cherchent.

Je ne puis passer sous silence la *post-face* du volume, où M. Khouvine prend soin de reproduire la correspondance qu'il échangea au sujet de son manuscrit offert à la *N. R. F.* avec M. Gallimard, et les motifs étranges qu'eut M. Lemerre, au refus de M. Gallimard, pour ne pas l'imprimer. Nous vivons, ne l'éprouvons-nous tous, écrivains et artistes? en un siècle où la pensée et l'art ne s'expriment qu'avec l'agrément du Commerce dominateur et d'une censure occulte. Nous le savons, mais il n'est point fâcheux qu'on parvienne à en publier quelquefois une preuve nouvelle.

Au Pigeonnier, à Saint-Félicien-en-Vivarais, M. Charles Forot, comme l'on sait, a réussi à mener à bien une triple série de fort belles éditions, « la collection du Pigeonnier », en même temps qu'il réserve aux poètes une aussi fort belle collection. Poète lui-même, il chante doucement son pays, sa maison, les heures, les **Instants Vivarois.** Pays de détente heureuse, déjà participant de la nature et de la fête ensoleillée du Midi, tourné vers la Méditerranée, dévalant à plans larges et dénudés vers la vallée enchantée du Rhône, mais encore âpre en vue des Alpes, sous la sourcilleuse garde des Montagnes d'Auvergne, pays de torrents, de fraîcheurs d'eaux, couvert de pins bleus et de massifs châtaigniers. M. Charles Forot en évoque doucement le charme, la douceur captieuse, la rudesse hivernale, l'éclat merveilleux en la saison d'été, les fleurs, le calme, les plaisirs. Et particulièrement passe dans ses poèmes le souvenir discrètement ému de sa mère disparue, et de ses amis, compagnons fidèles, ceux « que le vent n'emporte ». Poèmes de douce ferveur et de savoir contenu non moins que sûr, comme il parvient à ses desseins, lorsque, comme il le déclare :

Vie en fleur, je voudrais garder à tes instants

La palpitation des peupliers, la grâce
De cette jeune fille et les secrets chantants
Du torrent dont l'eau vive en reflets purs retrace
La courbe d'une rive ou les couleurs du temps.

Tout ainsi dans ces vers est caressant, paisible, évocateur.

Non moins dévoué au culte de son pays natal, M. Louis Cappatti nous présente le **Livre des Heures du Pays Niçois.** Son oraison extasiée s'élève enlaçante vers les cîmes et descend vers les caresses voluptueuses de la mer sacrée. Les poèmes sont noblement conçus, en vers fermes et sûrs, d'un caractère principalement descriptif. La nostalgie heureuse naît de leur lecture, et, oh ! que l'on aimerait les redire à part soi, sous la clarté du Cap d'Antibes, ou dans la Pinède de Coaraze! Bien heureux ceux qui y vivent sans cesse et qui connaissent leur bonheur.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Ignace Legrand : *Renaissance,* Emile-Paul. — Paul Haurigot : *Adultère,* Emile-Paul. — Luc Durtain : *Captain O. K.,* Flammarion. — Louis Guilloux : *Compagnons,* Grasset. — Jean Giono : *Naissance de l'Odyssée,* Kra. — Herbet Wild : *Sous le clair regard d'Apollon,* Albin Michel. — Marie-Paule Salonne : *L'âge de perle,* Editions du Tambourin. — Henri Duvernois : *Jeanne,* Flammarion.

On ne peut essayer de porter un jugement définitif sur le nouveau roman de M. Ignace Legrand : **Renaissance,** puisque ce roman doit avoir une suite. M. Legrand ne nous donne aujourd'hui, en effet, que le premier des deux volumes qui doivent conter la vie de son héros « René Invernesse », un homme d'affaires qui est aussi un écrivain (la dualité est actuellement assez fréquente); et il se borne à nous faire, en vingt-quatre heures, la présentation de ce personnage. Vingt-quatre heures bien employées. M. Legrand, dont on n'a pas oublié le précédent ouvrage, *La patrie intérieure,* n'est point de ces écrivains auxquels on peut reprocher d'être secs. Il serait, plutôt, trop abondant ou il aurait tendance à vouloir tout dire, et Invernesse est complexe... Aussi bien, prend-il soin de nous déclarer, dans son avertissement, qu'il n'a pas choisi son sujet; que c'est, au contraire, son sujet qui s'est

imposé à lui — et il ajoute, en citant Gœthe, qu'il y a plus de mérite à obéir à de grandes exigences qu'à réaliser de petits desseins... Voire. Mais, en s'exprimant comme il le fait, M. Legrand prend position. Nous sommes fixés sur sa méthode ou sur son art, qui est plutôt celui des Russes et de M. Paul Claudel (« rien que le mouvement de la main pour gouverner ») que celui de Racine ou de Mérimée. C'est un poète travaillé par les puissances obscures, et dont le sentiment porte les idées comme la mer les navires. Son héros, pour lequel il prend, du reste, résolument parti, en lyrique plus qu'en observateur désintéressé, est une force de la nature — un instinctif, si l'on préfère, et qui se reproche de s'être laissé brider, c'est-à-dire de n'avoir pas obéi à ses impulsions, de n'avoir pas favorisé l'épanouissement complet de son esprit, de son cœur et de ses sens... Cet épanouissement, au surplus, l'amour incestueux qu'il a éprouvé pour sa demi-sœur, morte prématurément, et qu'il s'avoue et avouera même sans vergogne à sa femme, le lui eût rendu facile. L'homme est un tout qu'on ne dissocie pas, arbitrairement, sans le mutiler, sans le priver, à tout le moins, de ce qu'il a de meilleur. Nous connaissons ce langage. René Invernesse est nietzschéen, en somme; mais avec qeulque chose de subtil ou de trouble, d'exaspéré et d'instable qui le rapproche de Byron et de Benjamin Constant. Est-il ou n'est-il pas sympathique? Vaine question! Ce qu'il faut admirer en lui, c'est sa sincérité, et du point de vue littéraire, en s'élevant au-dessus de la morale, dont il ne fait aucun cas (car il place « l'esprit » hors de son atteinte) le réalisme du portrait que M. Legrand trace de lui — en accumulant les détails expressifs. On le voit tout entier, dans son âme comme dans son corps, avec ses tics et ses plus secrètes pensées; et il se dégage de lui, de son débordement de vie exaltée, une indéniable impression de grandeur. Les pages qu'il nous livre de son journal, en particulier, sont d'une vérité qui brûle. La scène, enfin, qu'il a avec sa femme est, dans sa violence, aussi audacieuse qu'un viol.

Il y a plus dans le livre de M. Paul Haurigot, **Adultère** — et c'est tout à son honneur — que ce que promet son titre. Sous prétexte de nous conter l'histoire d'un ménage à trois, il

a étudié, il est vrai, le phénomène du renversement des rôles dans l'amour : la femme commençant par lui demander plus que l'homme, et l'homme finissant par y chercher une sorte d'absolu... Pierre fait un peu figure de gigolo assez déluré ou cynique, au début du récit de M. Haurigot (ou plutôt d'Isabelle, car c'est la jeune femme qui est censée tenir la plume)... Mais il y a bientôt de la gravité dans son jeu; il souffre quand sa maîtresse, au contraire, s'installe en quelque sorte dans son bonheur, et en jouit avec tout le réalisme et la relativité convenables, après avoir commencé par consentir d'être traitée à la légère... Rien qui soit moins de nature à réconcilier le moraliste avec l'animal humain que cette preuve que son amour ne s'accroît qu'en raison des humiliations qu'il endure ou de la crainte qu'il éprouve. L'homme, du moins, s'élève au-dessus du plaisir. Il prend ses responsabilités. Il s'engage... Hélas! lorsque Pierre, malgré sa pauvreté, en est au point de vouloir enlever Isabelle pour ne plus subir la honte de la partager... avec son mari, Isabelle rompt avec lui. Elle ambitionnait de se faire adorer de lui. Il l'adore, et voilà qu'elle lui échappe, sous prétexte qu'elle n'en peut plus, qu'il l'a épuisée, usée... Comment lui échappe-t-elle? En suivant son mari qui représente la vie, avec la sécurité, bien entendu, et l'ornement qu'y ajoute le luxe. Oui, c'est très humiliant. Plus humiliant que cruel, à bien voir. Mais ainsi va le monde, et je gage que M. Haurigot — qui a de l'expérience — ne garde pas rancune à sa charmante héroïne d'être ce qu'elle est, avec un si parfait naturel. Il lui laisse la responsabilité de son acte. Elle lui sera légère. D'ailleurs, c'est Pierre qui a tort. Il a mal fini. Il avait si bien commencé...

Captain O. K., le héros du dernier roman de M. Luc Durtain, est un noir, porteur de Pullmann. On l'appelle ainsi parce qu'il répond toujours par la locution américaine qui veut dire « ça va » (*all correct*) et qu'un officier ignare de l'état-major de Lee écrivit un jour sur un rapport *ol Korect*, durant la guerre du Nord contre le Sud. « O. K. » se trouve un jour mêlé à une histoire de bracelet volé, où il n'a pas trempé, mais où il s'est laissé compromettre par solidarité pour ses frères de couleur, et l'on peut même dire par générosité. Cela ne l'empêche pas d'être cruel et lubrique et de

commettre un viol, suivi d'un assassinat... On voit que M. Durtain ne tente pas une réhabilitation, encore moins une apologie des noirs... Son récit ironique et dramatique révèle, seulement, sans atténuation, la plaie (une des plaies, au moins) de la civilisation américaine : le problème nègre. M. Georges Duhamel en avait donné une explication morale, à mon avis très satisfaisante, dans ses *Scènes de la vie future.* Mais M. Durtain se borne à l'envisager avec cette franchise qui convient si bien à la netteté de sa vision. Il complète, ainsi, son enquête sur le Nouveau-Monde, enquête qui a l'attrait d'un « documentaire ». On regrettera seulement que son style, nerveusement elliptique, et qui reproduit plaisamment, parfois, certains idiotismes anglo-saxons, ne se dépouille pas de la préciosité bizarre qui le hérisse. Style dramatique, arguera-t-on pour son excuse. Il n'a pas moins le tort, à mon sens, d'emprunter ses images non seulement à la science, mais à la mécanique, et de mêler, sans cesse, l'abstrait au concret. Je crois (j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire à son propos) que M. Durtain *se sacrifie* en sacrifiant à une esthétique qui date puisqu'elle est celle de l'unanimisme. La simplicité irait si bien à son mâle talent!

D'inspiration prolétarienne, dirait M. Henri Poulaille, populiste, dirait M. Léon Lemonnier, le récit de M. Louis Guilloux, **Compagnons,** a le mérite, en tout cas, de parler des humbles avec sympathie, mais sans brutalité ni fadeur. Cette histoire de trois ouvriers bretons qui se sont associés pour monter une petite entreprise de plâtrerie, et pour qui la maladie et la mort d'un des leurs (le plus intelligent et le plus instruit) est un véritable drame, nous fait aimer — je me défends d'écrire « le peuple » — mais l'homme, dans toute la simplicité de sa nature épurée, rectifiée par la morale ou la tradition. Il y a mieux que de la solidarité : des sentiments fraternels chez les personnages de M. Guilloux, qui est un écrivain, mais qui sait user d'un langage approprié à ce qu'il a à dire. Il nous émeut par l'expression très honnêtement transposée de la réalité, en évitant, à la fois, l'amenuisement et le grossissement.

M. Jean Giono, l'auteur de ce beau livre, *Regain,* publie une **Naissance de l'Odyssée** fort attrayante. On y voit com-

ment Ulysse, vieilli d'un assez long voyage, s'efforce de reconquérir, en Ithaque, une Pénélope infidèle, après avoir inventé, un soir, dans une auberge, de belles histoires qu'un rhapsode aveugle, que vous connaissez, mettra en vers... M. Giono ne se soucie pas de donner raison aux savants ou de les contredire, en expliquant, à sa manière, comment le plus fameux des poèmes épiques est né. Il s'amuse. Mais il a de l'esprit, de la sensibilité, le goût de la nature, et son récit emprunte aux couleurs de la Provence le meilleur de son charme.

Deux récits composent le nouveau volume de M. Herbert Wild : **Sous le regard d'Apollon.** Le premier, qui est le plus important, pose le problème de savoir si une existence dévouée à l'art est préférable, dans sa brièveté, à une longue vie tissée de petites joies... Il y a de la grandeur dans la réponse de M. Wild.

L'âge de perle, de Mme Marie-Paule Salonne, c'est la lune de miel de l'amour maternel. Mme Salonne note, avec beaucoup de délicatesse, les impressions de son héroïne, qui s'est réfugiée en Bretagne, au bord de la mer, pour jouir tout à loisir de l'épanouissement du petit être auquel elle a donné la vie.

Je signale l'apparition en librairie du deuxième volume des contes de M. Henri Duvernois : **Jeanne.** Emotion, humour, on retrouve les dons du célèbre écrivain dans ce recueil qui, outre le récit auquel il emprunte son titre, contient l'*Eunuque* et *Morte la bête* que l'on peut tenir pour une complète réussite.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

G.-H. Roger, Léon Binet et de nombreux collaborateurs : *Traité de Physiologie normale et pathologique;* 11 volumes d'environ 500 pages; Masson. — L. Ambard : *La Biologie;* Histoire du Monde publiée sous la direction de M. E. Cavaignac; t. XIII, la Civilisation européenne moderne, Ve partie; E. de Boccard, éditeur. — L. Gènevois : *Métabolisme et fonctions des cellules;* esquisse d'une physiologie des réactions productives d'énergie dans la cellule vivante; Masson. — Sir Jagadis Chunder Bose : *Le Mécanisme nerveux des plantes;* traduit par Ed. Monod-Herzen; Gauthier-Villars.

Je m'abstiens en général de parler ici des « Traités » et des ouvrages de classes ; ces manuels sont le plus souvent

très en retard par rapport au mouvement scientifique, comme s'il était imprudent pour un candidat au baccalauréat ou à la licence d'être au courant des dernières nouveautés de la science. Entre autres, les livres élémentaires de physiologie, même les mieux faits, ne valent pas grand'chose. Il a fallu le reconnaître lorsque l'Union rationaliste a voulu établir sa « Bibliographie ». Le nombre des travaux sortis des laboratoires de physiologie devient de plus en plus considérable ; il suffit pour s'en rendre compte de parcourir les fascicules de l'*Année Biologique* qui paraissent tous les deux mois ; les spécialistes sont presque les seuls qui puissent réellement suivre l'évolution de certaines questions.

Le professeur H. Roger, dont on connaît la haute culture scientifique et générale, a fait appel aux savants les plus qualifiés qui, en France et dans les pays latins, s'occupent d'études et de recherches physiologiques, pour rédiger, avec lui et le professeur Binet, le **Traité de Physiologie normale et pathologique;** quatre volumes sur onze ont déjà paru. Coordonner, en un résumé synthétique, les documents nombreux et souvent contradictoires qu'accumule une science en constante évolution comme la physiologie était une tâche particulièrement ardue et difficile. Ce qui la complique, c'est que « la physiologie est tributaire de toute une série de sciences : elle leur demande des idées de recherches ; elle leur emprunte leurs méthodes et leurs moyens d'étude ; elle utilise et applique leurs résultats ; elle suit leur mouvement et profite de leurs progrès ».

C'est ce que montre admirablement bien le Dr H. Roger dans la préface au Traité de Physiologie. La première inspiratrice de la physiologie fut la Médecine clinique. L'Histologie, l'Embryogénie vinrent ensuite lui apporter leurs concours. Mais « c'est la chimie qui semble aujourd'hui la science la plus importante, celle qui permet le mieux de comprendre les nombreux problèmes que soulève l'étude des êtres vivants ». Les alchimistes déjà l'avaient pressenti. Les applications de la chimie, de la physique, de la chimie physique à la biologie ont eu pour heureux résultat de « diminuer la barrière artificielle qu'on avait élevée entre la ma-

tière morte et la matière vivante ». Les physiologistes sont presque forcément amenés à se spécialiser ; des connaissances variées et étendues leur sont cependant nécessaires ; et voilà pourquoi la collaboration s'impose de plus en plus.

Parmi les volumes parus du Traité de physiologie, on peut citer, consacrés à des questions relativement nouvelles, « les Secrétions internes », ou Hormones, et « les Humeurs », à savoir sang, lymphe et réactions d'immunité. Un autre volume concerne les fonction du foie et du rein.

La question des fonctions du rein se présente maintenant sous un aspect nouveau, qu'on ne soupçonne guère en lisant les livres élémentaires de physiologie. Pendant longtemps on se représentait le rein comme un appareil filtrant éliminant du sang les déchets nuisibles. Aux extrémités des tubes urinifères se trouvent les capsules de Bowmann contenant des paquets de capillaires où le sang circule sous une forte pression ; on admettait que la majorité des éléments de l'urine (eau et sels) filtrent à ce niveau. Mais voici que certains auteurs pensent que ces petits systèmes vasculaires sont avant tout des organes sanguins pulsatiles destinés à pousser mécaniquement le liquide sécrété par les tubes du rein. Le rein lui-même n'est plus un simple appareil filtrant ; il possède une activité interne considérable et variée. Dans certaines circonstances, en particulier à la suite d'une injection d'une petite quantité d'acide dans le sang, le rein fabrique de l'ammoniaque, d'où le maintien de l'équilibre acide-base du sang. Le rein est, parmi les organes du corps, un des plus riches en ferments; il y a des ferments oxydants et des ferments réducteurs ; d'autres ferments disloquent certaines substances qui circulent avec le sang dans le rein en matériaux plus simples, dont les uns continuent leur chemin et dont d'autres quittent le sang pour devenir des constituants de l'urine. Enfin le rein peut effectuer des synthèses organiques remarquables, en particulier celle de l'acide hippurique, si abondant dans l'urine des herbivores.

On trouvera tous ces faits exposés, par le professeur Rathery, dans le Traité de Physiologie, et on en verra l'importance dans la clinique médicale.

§

Les médecins ne se contentent plus d'interroger, d'ausculter leurs clients. Dès que ceux-ci se plaignent de certains troubles, surtout à un certain âge, ils les envoient dans les laboratoires de recherches médicales, pour l'examen du sang, des expectorations, de l'urine, pour la détermination des divers coefficients d'excrétion ; tel individu a un sang trop riche en globules blancs « éosinophiles », tel autre une « constante d'Ambard » trop élevée. En se soumettant périodiquement à de tels examens, on est presque sûr de ne pas laisser s'installer sournoisement le mal dans l'organisme ; on peut aussi faire des traitements préventifs.

En établissant sa « constante », le Dr Ambard, actuellement professeur à l'Ecole de Médecine de Strasbourg, a acquis une réputation mondiale. Je ne parlerais pas ici du Dr Ambard, s'il n'avait écrit un livre qui me fut envoyé il y a un an au *Mercure,* et intitulé **la Biologie.** C'est un simple chapitre consacré à « la Civilisation européenne moderne ». Vraiment j'ai été surpris en lisant cet ouvrage. Le mot « biologie » évoque en tout esprit cultivé une science extrêmement riche en problèmes et points de vue variés. Or, le Dr Ambard envisage quelques questions seulement, telles que l'anesthésie, l'anaphylaxie, les néphrites, le diabète ; ce sont là, d'après l'auteur, « les principaux problèmes de la biologie animale »! « Biologie »? plutôt Pathologie générale.

§

M. L. Gènevois, maître de conférences à l'Université de Bordeaux, a travaillé à Berlin dans le laboratoire d'O. Warburg, et a donné une traduction de l'ouvrage de ce savant allemand, *Métabolisme cellulaire et métabolisme des humeurs ;* j'en ai parlé ici. Un grand nombre d'expériences préliminaires ou complémentaires dues à Meyerhof n'y étaient point mentionnées ; le métabolisme des cellules végétales, si étroitement apparenté au métabolisme des cellules animales n'y était point traité. M. Gènevois, en publiant **Métabolisme et fonctions des cellules,** ne fait que complé-

ter à cet égard le livre de Warburg; c'est une « esquisse d'une physiologie des réactions productives d'énergie dans la cellule vivante ».

J'ai déjà analysé ici plusieurs livres du physiologiste de Calcutta, Sir Jagadis Chunder Bose. Voici maintenant **le Mécanisme nerveux des plantes.** On y retrouve les idées particulièrement chères à l'auteur : les plantes vasculaires possèdent un « système nerveux bien défini »; l'excitation est conduite par les faisceaux vasculaires, et, dans ce tissu, la conduction peut-être modifiée expérimentalement de la même manière et par les mêmes actions que la conduction dans le nerf animal ; on est fondé à parler d'influx nerveux. Il serait même possible de distinguer, chez la plante, un influx afférent ou sensoriel, et un influx efférent ou moteur, et de suivre la transformation du premier en le second, constituant un arc réflexe. Est-il besoin d'ajouter que les idées du physiologiste hindou sont très critiquées?

GEORGES BOHN.

LES REVUES

La Revue de Paris : Marcel Proust à 12 et 14 ans, vu par Mme Gyp. — *Revue bleue :* quelques pensées authentiques de Talleyrand. — *La Proue :* d'un poème de M. André Romane. — *La Nouvelle Revue Française :* propos écrits de M. Paul Léautaud. — Mémento.

L'avenir aimera certes les mémoires de Mme Gyp, qui rapprochent de nous, par le charme d'une plume alerte au service du souvenir, des temps déjà vieillots pour nous. La mémorialiste les ressuscite par un style enjoué, d'un naturel inimitable. Le trait jaillit sans préparation. Il établit une figure. On la voit sur le moment. On ne l'oubliera plus. Ainsi, de la princesse de Joinville : « une pomme de terre gelée piquée sur une canne à pêche »; ou de M. John Mac Carthy : « une tomate dans du coton ».

La tranche de ces « Souvenirs » que donne **La Revue de Paris** (1er juillet) contient cette image de Marcel Proust enfant et acheteur de livres :

Ce fut à la *Librairie Nouvelle* (1) que je remarquai un jour un

(1) La *Librairie Nouvelle* fut pendant vingt ans — de 1872 à 1792 — un des coins les plus amusants de Paris. De cinq à sept on y rencontrait le monde artistique et littéraire et même le monde tout court. Elle appartenait à M. Calmann-Lévy, l'éditeur (Note de Mme Gyp).

enfant qui devait être une des gloires littéraires de la France.

Pendant que je choisissais des livres, un petit garçon entra avec une bonne, toute petite et ratatinée. Il pouvait avoir douze ans. Il était pâle, avec de magnifiques yeux bruns, veloutés et profonds, d'une douceur et d'une intelligence infinies. Il demanda à Achille : (2)

— Voulez-vous me donner le *Théâtre de Molière*, s'il vous plaît, Monsieur?... Et aussi les *Méditations de Lamartine*?...

Achille fit le paquet des livres et le tendit à l'enfant qui demanda :

— Qu'est-ce que je vous dois, Monsieur?...

— Dix-sept francs cinquante...

— Ah! mon Dieu... — murmura le petit qui était devenu rose brusquement, — je n'ai que dix francs...

— Ben, vous n'en prendrez que la moitié, de vos livres !... — conseilla la bonne pratique — y en a déjà assez à traîner tout partout !...

— Tais-toi, Augustine!!... tu ne sais pas !...

Et se retournant vers Achille, il lui dit, à la fois timide et résolu :

— Voulez-vous envoyer le paquet à madame Proust, 9, boulevard Malesherbes, si vous plaît, Monsieur?... On paiera à la maison...

Il parlait posément, avec une politesse extrême. Je le regardais amusée. Il me regarda aussi en souriant d'un large sourire blanc et me salua. J'eus alors une sensation très nette de « déjà vu ». Je demandai :

— Vous me connaissez ?...

— Oui, Madame !... C'est moi le petit garçon qui jouait l'autre jour avec Antoinette...

Mme Gyp rapporte ensuite cette anecdote où le petit Proust annonçait le Proust adulte aux prévenances quelquefois outrées et bizarres :

A douze ans, il avait, étonnamment développé déjà, le sens du beau. Il aimait ce qui était élégant et rare. Il avait une bonté enveloppante et tendre, un besoin de voir du bonheur autour de lui. Et ce besoin amenait parfois des effets comiques que lui seul ne comprenait pas.

Un été, — Marcel avait alors quatorze ans, — les Proust habitèrent à Auteuil une jolie maison qui leur venait d'un oncle.

(2) Un des employés de la librairie (Note de Mme Gyp).

Un jour où il faisait une affreuse chaleur, Mme Proust était allée « à Paris » faire des courses. En rentrant, vers quatre heures, elle aperçut dans le jardin une table de quatre couverts dont, tout d'abord, le luxe l'étonna.

Mme Proust était une maîtresse de maison modèle. Elle avait du linge superbe, des porcelaines de prix et des cristaux étincelants. Ses vins, ses liqueurs, ses sirops étaient renommés, et ses dîners exquis.

Trois couverts seulement avaient été occupés. Dans les serviettes bouchonnées, Mme Proust reconnaissait un des plus beaux services de table. Les assiettes étaient en porcelaine de Saxe, des verres de toutes les familles s'alignaient devant elles, et la table était chargée de fruits et jonchée de fleurs.

Tandis qu'elle contemplait, stupéfaite, ces débris d'un goûter somptueux, l'idée lui vint que Marcel, qui a — disait-elle — la bosse de la littérature, avait invité des camarades fils d'écrivains de marque et s'était efforcé de leur faire honneur.. Mais elle pensa :

— C'est égal !... il manque de mesure, ce petit !...

Puis elle interrogea :

— Qui donc monsieur Marcel a-t-il eu à goûter?...

— Madame, — bafouilla le maître d'hôtel humilié, — c'est les employés de la Belle Jardinière... Oui, on est venu pour essayer le costume de M. Marcel... alors, il a invité l'essayeur à goûter et il l'a envoyé chercher ses camarades..., mais il n'y a que le livreur qui est venu... le cocher n'a pas voulu lâcher sa voiture... C'est M. Marcel qui a exigé les beaux services, et le champagne, et la glace, et tout !... Ces pauvres gens !... il fait si chaud !... qu'il disait...

§

La **Revue bleue** (20 juin) doit à M. Laeour-Gayet de publier un choix de « Pensées inédites du prince de Talleyrand ». Elles sont bien de cet homme extraordinaire : « On les retrouva après sa mort dans un tiroir de son bureau ou dans un portefeuille de maroquin rouge qu'il portait constamment sur lui », précise M. Lacour-Gayet.

En voici quelques-unes, brillantes ou profondes, souvent les deux :

Les hommes de mérite ont souvent le malheur de ne pas trouver l'ocasion de se faire connaître : mais, les sots sont bien

plus malheureux, parce que tout leur présente cette occasion-là.

Les fautes des grands hommes doivent être comptées pour peu, et les bonnes actions des mauvais sujets pour moins encore.

L'élégance et la simplicité réunies sont, pour toute chose et pour toute personne, le caractère distinctif de la noblesse.

Les pères veulent toujours dispenser les jeunes gens de passer par les plaisirs.

On n'est pas digne de plaire à ses amis lorsqu'on ne s'expose jamais à leur déplaire.

L'opinion, qui est un contrôle utile, est un guide dangereux pour les gouvernements.

Un ministère qu'on soutient est un ministère qui tombe.

Les financiers ne font bien leurs affaires que quand les Etats les font mal.

Le siècle actuel a un caractère octogénaire ; il me représente l'image de la vieillesse : l'impuissance et l'amour de soi-même.

Le bonheur d'un homme amoureux est extrême, parce qu'il est fondé sur une réalité placée dans le domaine de l'imagination.

C'est une si belle chose que le mariage, qu'il faut y songer toute sa vie.

Pour faire fortune, ce n'est pas de l'esprit qu'il faut, c'est de la délicatesse qu'il ne faut pas.

§

Il y a bien des années, quand M. André Romane publiait ses premiers vers, nous avons eu la bonne fortune de les citer ici. **La Proue** (juin) publie un poème très beau de ce lyrique maintenant mûri et auquel fut très dure l'existence. La cécité l'afflige. Dans « Vivre encore », après une plainte :

Vivre ! sans revoir les visages,
Les yeux surtout ! l'oiseau dans l'air,
Les corolles, les paysages,
Le ciel, les astres et la mer.

Printemps à la blanche couronne,
Eté cuirassé de vermeil,
Frère d'Hamlet, doux, triste automne,
Hiver au vieux roi Lear pareil,

il reprend confiance, il veut se donner courage; et nous

lui devons ces strophes pathétiques, d'une forme, d'un esprit admirables :

Peut-être, un jour, le temps aidant,
Le mal devenant habitude,
Assagi, résigné, prudent,
Aurai-je un peu de quiétude.

J'aurai la chaleur du flambeau,
Si je n'en connais plus la flamme ;
Tout être me semblera beau,
Si je sais que belle est son âme.

Je verrai le monde à travers
Ma mémoire, glace irisée ;
Je condenserai l'univers
Dans le creuset de ma pensée.

Et le soleil de la raison,
A la splendeur épanouie,
Jetant ses bienfaits à foison
Au fond du gouffre de ma vie,

Sur l'humus du bonheur défunt
Je sentirai fleurir des roses.
Des fleurs me reste le parfum...
J'ai la pure essence des choses.

§

M. Paul Léautaud se désigne ainsi : « quelqu'un que je connais bien », en rapportant ce mot qui le concerne et qui est de M. l'abbé Mugnier :

Il peut blasphémer, il peut nier, railler, écrire tout ce qu'il voudra : il sera sauvé. Au jour du jugement dernier, il y aura tant de chiens et tant de chats qui parleront pour lui, qu'on lui ouvrira.

Quand on a lu ce passeport autorisé pour le paradis, on trouve plus loin dans les « Mots, Propos et Anecdotes » de M. Léautaud (**Nouvelle Revue Française** du 1er juillet) ces lignes désenchantées et très émouvantes :

Quel dommage que la mort soit d'abord le non-être, et ensuite

le répugnant phénomène physique qu'elle est ! Sans cela, enfermé tranquillement, douillettement, dans cette boîte, sans besoins, sans soucis, dans un éternel farniente, une rêverie sans fin, à se représenter tous ces imbéciles qui s'agitent au-dessus ? Ce serait délicieux !

M. Léautaud n'aime les écrivains, les critiques, ni les Polonais, ni ses boulangers et ceux-ci jusque dans leur progéniture :

Mon boulanger et sa femme sont des filous, comme tous les commerçants d'aujourd'hui. On m'apprend qu'ils ont perdu récemment un fils de douze ans, tuberculeux, et qu'ils ont une fille de seize ans, dans un sanatorium. J'en suis au ravissement. Je fais des vœux pour que la sœur rejoigne le frère.

L'auteur de *Petit ami* se félicite de n'avoir bonté ni indulgence :

Non, non, je ne deviens pas bon en vieillissant, ni indulgent. La bêtise me remplit d'une haine sans borne. Je crois que j'irais jusqu'à la mort. Cette dureté me plaît assez. L'indulgence qui vient avec les années? Fruit d'un certain ramollissement. A près de soixante ans, je n'en suis pas encore là.

Il tient pourtant pour « le plus grand esprit du XIXe siècle » Renan qui était tout indulgence, même quand il moquait.

Comment n'aimer pas M. Léautaud — nouveau Jean-Jacques — qui donne de sa carrière et de ses dons ce signalement où il y aurait beaucoup à reprendre :

Mauvaise naissance, mauvaise famille, mauvaise enfance, mauvaises études, mauvaise jeunesse, mauvais emplois, mauvaise nourriture, mauvais vêtements, mauvais logement, mauvais bureau, mauvaises liaisons, mauvais amant, mauvaise santé, mauvaise fortune, mauvais talent, mauvais succès, mauvaise réputation, mauvais caractère, mauvais moral, mauvaise vieillesse... Je crois bien que me voilà peint au complet de ma naissance à aujourd'hui 23 mars 1931, cinquante-neuf ans, deux mois et cinq jours. Peu à espérer que cela s'améliore.

MÉMENTO. — *Jeunesse-Club,* daté d'avril à juin, publie cet entre-filet divertissant :

Sous la signature de M. Ch.-H. Hirsch, le *Mercure de France* du 1er avril 1931 a publié un exposé critique de notre premier Bulletin qui prouve que

le langage clair est à la portée des âmes vides, des cerveaux indigents parce que « l'obscurité » est toujours en soi la propriété mystique de l'instinct sexuel au visage commerçant, bourgeois, content, satisfait, stupide. « Etre grand, dit Emerson, c'est être incompris ». Nous pensons que la psycho-synthèse ne peut être entièrement comprise que par les races nordiques, les peuples jeunes, d'instincts et d'appétits neufs, de courbe ascendante ou érotique.

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : « La crise de l'Opéra-Comique », par M. Georges Ricou qui fait là un tableau général de la situation menacée du théâtre dans la société actuelle. — M. Pierre Benoît écrit sur « La Tunisie », M. de la Sizeranne sur « l'Art à l'Exposition Coloniale », Fidus sur « le Général Weygand », et M. C. M. Savarit sur « les Académies de Province au Travail ».

Vigile (premier cahier 1931) : M. Henri Bremond : « Le mariage dans la littérature religieuse du XVIIe ». — M. Henri Ghéon : « L'Enfant Mozart ».

Le Divan (juin) : « Stendhal, cher compagnon » par M. Gabriel Faure. — « Le Regret d'Héliothrophe », de très beaux poèmes de M. Daniel Thaly. — « Louis Suire » par M. Henri Martineau.

Cahiers bleus (20 juin : « Panorama du théâtre italien » par M. Carmelo Puglionisi.

La Grande Revue (juin) : M. Maurice Pottecher : « Dernières épreuves et revanche de Jules Ferry ». — M. Ch. Terrin : « Diderot et la pensée moderne ». — « Sur les plateaux du Cameroun » par M. J. Weulersse.

Revue de l'Amérique latine (juillet) : « Valparaiso » par M. Emile Chadorme. — Poèmes de M. E. Bustamente y Ballivan.

Le Correspondant (25 juin) : *** : « Les Mémoires de Foch ». M. de Lanzac de Laborie : « La Chouannerie, la Vendée et l'Angleterre ».

L'Archer (juin) : « Trio Romantique » par M. Jules Marsan. — « La Gardienne » par Mme Marie Régnier. — « La découverte du monde » par Mme Claire Géniaux. — De M. le Dr Paul Voivenel, des notes de guerre : « Avec la 67e division de réserve », publiées en réponse au livre de M. Norton Cru : « Témoins ».

La Revue Mondiale (1er juillet) : De L. J. F. : « Les Etats-Unis et l'Europe ». — « Regards sur l'âme chinoise » par M. Marc Semenoff.

Note-Temps (28 juin) : « La grande erreur de la politique nationaliste », par M. Georges Roux. — « Larmes », poèmes de M. P. A. Dorly. — « L. J. Soulas et la Terre », par M. Claude Bordas,

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Rétrospective Edgar Degas, portraitiste et sculpteur : Musée de l'Orangerie. — Forain. — Exposition Thomas-Couture : Senlis.

L'Exposition rétrospective de portraits et de sculptures de **Degas** amorce la création au Louvre d'une salle Degas où la collection assez nombreuse d'œuvres picturales de Degas que possède le Musée se confirmera pour prouver toute la valeur de l'artiste, de la présence de toute son œuvre de sculpteur en très belles épreuves et quelques pièces uniques. Les lettres de Degas que viennent de publier M. Daniel Halévy et Marcel Guérin font foi que dès longtemps Degas était inquiet de sa vue. Quand il dit que Manet transporté dans Londres, comme s'y trouve Degas, verrait plus de choses que lui, l'allégation a double portée. Degas, qui se jugeait plus profond que Manet et plus décisif dans l'exécution d'une œuvre poussée, concède à Manet plus de spontanéité dans une vision plus détaillée, une abondance de transcription créatrice que lui, Degas, ne possède pas parce qu'il est moins (dans le bon sens du mot) virtuose et aussi parce qu'il se défie de ses moyens physiques de vision. On a dit que c'était à cause de l'affaiblissement progressif de sa vue que Degas, vers la fin de sa maturité et de plus en plus en ses dernières années de vie, se livrait plus complètement à la sculpture, et que les ombres de sa vision ne lui permettant plus d'être certain de la transcription sur ses toiles des lignes de ses sujets, il avait adopté le travail plus direct de les modeler dans la terre ou la cire et de les préciser par ce travail tactile. Il y a là du vrai et la sculpture prend de plus en plus la part la plus large dans l'œuvre de Degas, à mesure qu'il vieillit. Mais il a toujours sculpté. D'abord simplement pour sculpter, pour improviser (tant est qu'il improvisât jamais) des bustes d'amis ou d'amies. Parfois les hasards de la matière qu'il utilise, au cours d'une villégiature, ne promet pas la durée à son ébauche. Ce sont divertissements d'un peintre sûr de sa forme. Mais aussi la sculpture est chez lui un procédé d'étude, une façon de mieux comprendre son modèle, une méthode d'analyse et l'affirmation du désir de mettre toute

la vérité sous l'impression, tout le solide sous le fugitif et sous la nuance. Il y a aussi une tentative qui ne peut s'expliquer que par le désir de variété de modelé dans la lumière, de femmes décrites dans des bassines ou des fonds de plat. On ne peut s'empêcher de souligner qu'il y eut dans le même sens des efforts de Rodin, plongeant dans de grands bols des esquisses de femmes, tête, bras, torse dépassant les bords du récipient, jambes coupées aux genoux et se plaisant à considérer les reflets jetés par l'enveloppe de base sur la statuette. Rodin déjà avancé en âge lorsqu'il entreprit cette série qui pouvait le mener à la création de quelque belle fontaine, avec une nymphe marchant dans sa vasque, ne l'a point poussée jusqu'à une exécution monumentale et Degas aussi s'est borné à des essais.

La sculpture de Degas est émouvante de sincérité et de pureté de lignes. Son personnage presque constant c'est la danseuse. Il advient comme pour sa célèbre danseuse au tutu, dont il a laissé l'esquisse avec le tutu de toile autour des cuisses, qu'il sculpte une danseuse en attirail de danse, telle qu'il les a peintes. Très souvent ce qu'il crée, c'est une femme nue, en rythme de danse, saisie dans un mouvement d'étude, dans une flexion difficile, le corps tout tendu dans un élan de gymnaste, réalisant une tension des muscles, un rythme du corps. Les allures sont toujours harmonieuses; la joliesse du masque n'est pas plus négligée que l'élégance de l'allure. L'œuvre sculptée compte soixante-treize pièces, presque toutes de ces images de danseuses, sauf quelques études de chevaux, au calme ou cabrés.

Dans la série de portraits, l'auto-portrait tient une grande place. La plupart donnent de Degas une image un peu littérale. L'esthétique de Degas qui ne veut rien romantiser, qui ne consent point à déclamer, voisine, pour le portrait, avec celle de Fantin-Latour. Le portrait de Mme Fantin-Latour par Degas, si juste, sobre et élégant dans ses couleurs claires et malgré cette clarté, touché de sévérité dans sa sobriété et l'étonnante vigueur de son modelé, apparaît comme un signe évident de sympathie entre les deux grands véristes. A se présenter lui-même en toute simplicité, presque atténué

en bourgeois fin et dilettante, Degas fait preuve de dandysme. Mais il y a de lui-même un portrait, un seul, qui s'évade de cette tenue, qui brise la glace, un auto-portrait peint à son retour d'Italie et celui-là est prodigieusement mouvementé, ému, par là même émouvant. On n'y lit pas les certitudes faussement modestes qu'affiche sans cesse Degas à propos de lui-même, mais ses troubles, ses inquiétudes, sa terreur de n'être point assez grand peintre, le doute de soi à la fois et l'espoir en soi, les passages du mécompte à l'orgueil, toutes les vicissitudes de pensée qui font de Degas un artiste plus particulièrement intéressant.

Parmi les autres portraits, il en est d'admirables et les moins beaux sont très beaux. Des crayons d'après Manet, Duranty, son ami Valernes, un ami du temps de sa *Sémiramis,* des membres de sa famille, son beau-frère Mobilli, son neveu et sa nièce Fèvre. Ces portraits démontrent qu'ils est un classique. Ce sera toujours un étonnement que devant ce style si pur et cette exécution si serrée les faux classiques ne l'aient pas reconnu classique et lui aient fait sans cesse la guerre sourde ou déclarée. Cela prouverait une fois de plus que le style classique est entièrement différent de son singe, le style académique. Les jeunes qui aimaient en Degas sa force d'initiative, sa probité et sa valeur de peintre, le jugeaient avec exactitude un classique. Un des plus doués d'entre eux disait : « Degas part au paysage avec une équerre. » Il y avait du vrai. Degas n'est pas un paysagiste. Degas est un phénomène isolé dans l'impressionnisme. Il influença les impressionnistes, moins par sa technique que par sa sincérité de vision dans ses danseuses et ses blanchisseuses et par sa haute probité d'art. Il est sur le bord de la route de Monet et de Pissarro; il n'est pas leur guide, quelque amitié respectueuse qu'ils lui aient portée. Il était aussi le chef de groupe, l'organisateur des expositions et verbalement leur critique. Ses propos amers les ont souvent vengés de l'incompréhension de faux maîtres, de la popularité des Gervex, de ceux que Zola synthétise sous le nom de Fagerolles. Les impressionnistes l'ont admis avec joie et admiration dans leur famille, mais ses vrais fils ce sont Zandomeneghi, Lautrec, Forain et, si l'on veut, Dethomas.

§

Lorsque Degas organisait ses expositions impressionnistes (n'avait-il point dit à Ludovic Halévy que *luministe* serait une épithète plus heureuse, **Forain** y participait avec des pochades peintes, incomplètes et suggestives, avec de curieuses ellipses dans leur exactitude de notation. Il avait des portraits de fêtards en tenue impeccable, traversant la place de la Concorde dans la solitude de l'aube, d'un joli caractère. Tout y était fini et poussé, sauf un détail, les jambes, par exemple. Forain frondeur, très jeune parmi ses amis d'art, pas paysagiste, ne connaissant d'émotion que celle de l'humoriste, et l'âcreté de verbe et de ligne du satirique, ne devint pas, de longtemps, un grand peintre. Ses justiciards relèvent de ceux de Daumier. Leurs gestes sont pareils, les plis de la toge, les inclinaisons de la toque, le ramassis en masque de fauve de la figure des avocats ne sont personnels que par l'exécution. L'atmosphère du tableau est sourde, Forain ne se trouve réellement comme peintre qu'au moment de la guerre. Son trait ramassé et abréviatif de dessinateur lui donne alors un poilu d'une ligne particulière, sanglé pour la lutte, la physionomie défensive sous le casque, en dépendance du casque. Aussi il exulte à décrire les groupes de femmes saisies en otage, parées de la majesté de la souffrance dans les lignes strictes du costume sévère. Des indications de physionomie lui suffisaient pour que fût conté avec relief le sévice subi. Il eut là une belle période, qui contribua à relever sa fin de vie et à muer l'humoriste, à le promouvoir parmi la série des maîtres par la peinture et le dessin.

Humoriste, il procède de Degas, mais aussi de Gavarni. Dans le détail, il a créé des types de vieux bourgeois repus ou vicieux très particuliers. Comme Gavarni décrivant ses grisettes, lui, Forain, dépeignait ses grues, irrévérencieusement, toutes pareilles, quel que fût l'état de prospérité où elles se sont élevées; il a un souci de justice qui consiste à les décrire très jolies et d'académie souvent parfaite. Il y a là une pointe de recherche et de coquetterie qui n'est point désagréable et qui est un instrument de contraste avec la silhouette déformée du gros homme, du fêtard un peu

avachi, chauve, bedonnant, à digestion lourde dont il a tiré l'obésité à tant d'exemplaires. Ses légendes font corps avec ses dessins, il n'en peut aller différemment puisque ses légendes sont de lui et son humour de pince-sans-rire, son esprit de mot, son bagout de Parisien observateur s'y donnent carrière. Après que Gavarni a été l'historien des grisettes vues par un humoriste pauvre et dédaigneux, un Thomas Vireloque, les admirant au bal de l'Opéra pour leur menue prestance et leur entrain, Forain a décrit un Montmartre au temps où les maisons de rapport y grimpaient sur les flancs de la butte; il a transcrit peu de pierreuses, mais des commerçantes conscientes de leur charme. Il ne s'agit plus, comme chez Gavarni, du terme, mais de l'opulence à obtenir patiemment et à construire solidement. Il est hors de doute que les historiens des mœurs lui devront accorder une importance égale et une attention aussi soutenue qu'à Gavarni. Ils trouveront aussi chez lui l'histoire douloureuse du peintre bohème, vu sans indulgence dans son physique, mais parfois avec compassion pour sa destinée, pour son manque de talent, sur sa servitude à un métier qu'il ne saura jamais, et vivant sur un fond de galetas, au contact d'ivrognes bégayants, de fillettes perverses, tout un petit monde grouillant sur la butte et observé sans indulgence, mais avec vérité.

Au total, avec des défauts, des insuffisances, de prestigieuses qualités, il demeurera une figure à peu près unique de l'histoire de notre temps. Il est au premier rang parmi une pléiade de dessinateurs qui formera groupe illustre, avec Willette, Steinlen, Léandre, Louis Morin, pour ne citer que les plus célèbres et qui représentent une belle époque de graphisme libre et spirituel. Le dessinateur politique, chez lui, peut être diversement apprécié et beaucoup lui préféreront pour la valeur intellectuelle de ses propos, de ses sujets et de ses tendances, Steinlen qui fut, à certains moments, son adversaire, qui lui fut pleinement antithétique, mais Forain plus qu'un dessinateur politique est un critique des mœurs. Son domaine n'est pas très vaste, mais il l'a parcouru tout entier et quoiqu'il dise, il sait le dire, avec le dessin le plus concentré, le plus elliptique et le plus sûr. Il compte parmi les maîtres.

§

Senlis fête **Thomas Couture**. Il est fâcheux que ce ne soit point Paris. Les admirateurs de l'Impressionisme doivent se souvenir qu'il enseigna Manet. Si l'on regarde certains portraits de Couture, des portraits posés et en beau costume, ou des études qui sont des portraits de bourgeois en manches de chemise assis au seuil de leur porte, on voit bien qu'il précède dans les voies de liberté les Impressionnistes et qu'il tient à Courbet. Aussi il savait traiter les grands sujets. Son tableau des *Romains de la Décadence* est après ce que peignit Delacroix, le meilleur des grands tableaux romantiques, d'un romantisme touché de classicisme, d'études antiques. C'est une œuvre d'une très belle ordonnance et dans son architecture elle contient plusieurs groupes très captivants et fortement ordonnés dans l'ensemble.

Sa brillante carrière fléchit après le grand succès des *Romains de la Décadence*. Faut-il chercher l'origine de sa retraite volontaire loin des expositions dans l'accueil exaspéré que reçurent des brochures théoriques qu'il écrivit : « Méthode et entretiens d'atelier. Paysage et entretiens d'atelier. » Il se montrait sévère pour des confrères qui, à leur tour, se montrèrent acerbes. Il peignit alors de petites toiles philosophiques qui ne remuaient pas l'opinion et négligea de grandes toiles commandées comme l'*Enrôlement des volontaires de 92* et son *Baptême du Prince Impérial*. Mais que de belles études de détail, et surtout dans les dernières années de sa vie. Le Temps le remettra en bonne place.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Homo glozeliensis. — A propos du non-lieu du tribunal de Cusset.

Homo glozeliensis. — Dans le numéro de juin 1931 du grand illustré médical *Æsculape*, le docteur Morlet publie et représente, en photographie de grandeur naturelle, une figuration humaine, trouvée au *Champ des Morts*, sculptée en haut relief dans du bois de cervidé :

Située à 0 m. 90 de la surface du sol, dans la couche dure, sous-jacente à l'argile de ruissellement, à 16 m. au Sud de la tombe I

et à 5 m. environ de l'emplacement où gisait le *Tueur de loups* (1), cette sculpture ouvrée dans du bois de cervidé se trouvait dans le voisinage immédiat des anneaux gravés du *Collier de Glozel* (2). Elle mesure 4 cm. 8 de hauteur, 2 cm. 1 dans sa plus grande largeur et 1 cm. 1 d'épaisseur.

C'est un travail en haut-relief, à contours découpés, représentant la face barbue d'un homme adulte, l'*Homo glozeliensis*. Ce qui frappe dès l'abord, c'est la ressemblance de cette tête avec le masque néolithique des idoles et des vases : grands yeux ronds sous des arcades sourcilières proéminentes, nez court et carré (fig. 1 et fig. 2).



Fig. 1. *Homo glozeliensis*, vu de face.

Si nous comparons maintenant le *Tueur de loups* et l'*Homo glozeliensis*, nous avons bien deux représentants de la même race. L'âge seul diffère. L'un est un adolescent presque imberbe, l'autre un adulte à la face barbue. Chez les deux, le front est particulièrement étroit et fuyant; les arcades sourcilières épaisses et fortement incurvées se prolongent directement par la charpente du nez.

Mais en examinant plus attentivement cette nouvelle sculpture, nous voyons que les yeux — bien qu'ils soient encore trop grands et trop arrondis — sont néanmoins traités avec un réel souci de vérité : plus allongés que ceux des idoles et mieux dessinés que ceux du *Tueur de loups*, ils sont abrités par des arcades sourcilières moins schématiques et centrés d'un trou pour figurer l'iris.



Fig. 2. - *Homo glozeliensis*, vu de profil.

Les joues présentent un certain degré d'asymétrie. Celle du côté gauche descend plus bas que celle de droite dont les muscles semblent contractés sous l'effort de la voix.

La bouche s'ouvre fort grande, légèrement remontée au niveau de la commissure droite. Dans la profondeur, l'artiste a figuré la langue, soulevée comme pour parler ou crier.

La lèvre supérieure apparaît à peine, cachée par une forte moustache, dessinée par un demi-cercle en léger relief, couvert de petits traits ver-

(1) *Mercure*, 15 avril 1930.
(2) *Mercure*, 1er juin 1931.

ticaux. La lèvre inférieure au contraire est fortement sculptée au-dessus d'une barbe épaisse et taillée en pointe arrondie, comme celle de l'*Homme de la Colombière,* découvert par le Professeur L. Mayet (fig. 3) ; tandis que, vue de profil, cette barbe ap-

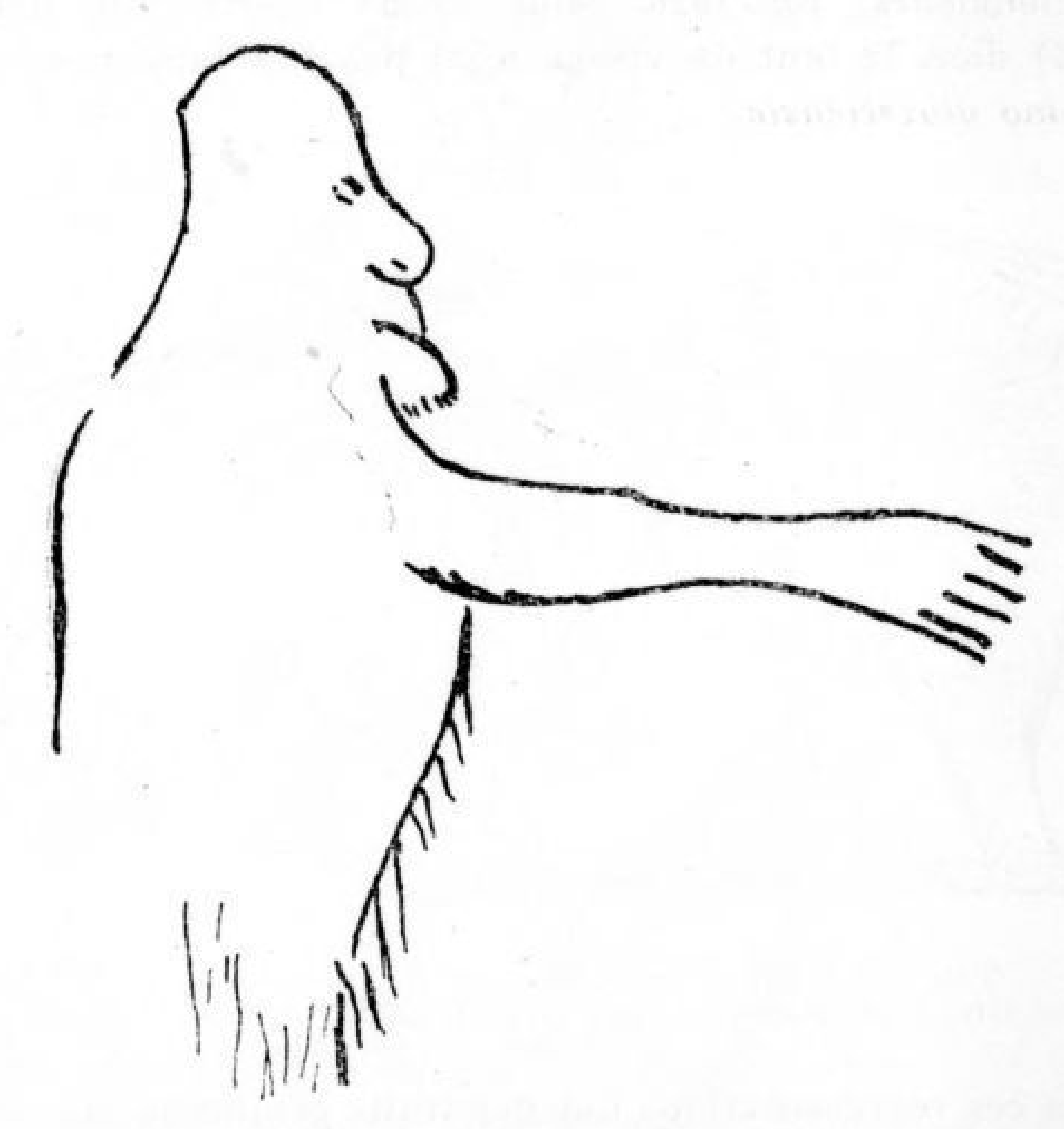


Fig. 3. — *L'Homme de la Colombière*
(d'après L. Mayet).

paraît identique à celle du *chasseur d'aurochs* de Laugerie-Basse dont « *le menton,* écrit le Dr P. Girod, *est orné d'une barbiche très apparente.* » (3) (fig. 4).

Les cheveux sont rejetés en arrière, découvrant un front fuyant, puis retombent symétriquement de chaque côté de la figure en l'encadrant et cachant les oreilles. Ils sont coupés à la hauteur du menton.

Sur le front ont été gravés des signes alphabétiformes qui sont peut-être l'inscription de ce que dit cet *homme parlant* ou son nom.

Le cou est long et grêle. L'extrémité en est légèrement appointée et ne paraît pas avoir été brisée accidentellement. Si cette tête

(3) *Les Stations de l'âge du Renne. Laugerie-Basse,* page 87, par le Dr Paul Girod et Elie Massénat.

Il y a une autre représentation humaine préhistorique qui porte « une barbiche » : c'est un des bas-reliefs sculptés sur les rochers de l'*abri de Laussel* (fig. 5).

avait primitivement fait partie d'une représentation humaine complète, nous retrouverions, à la base de ce long col, la naissance des épaules. Peut-être était-elle destinée à compléter une statuette d'argile. Nous savons, en effet, que les artistes glozéliens étaient d'habiles modeleurs. En 1926, nous avons trouvé une figurine en terre (4) dont le faut du visage n'est pas sans analogie avec celui de l'*Homo glozeliensis.*

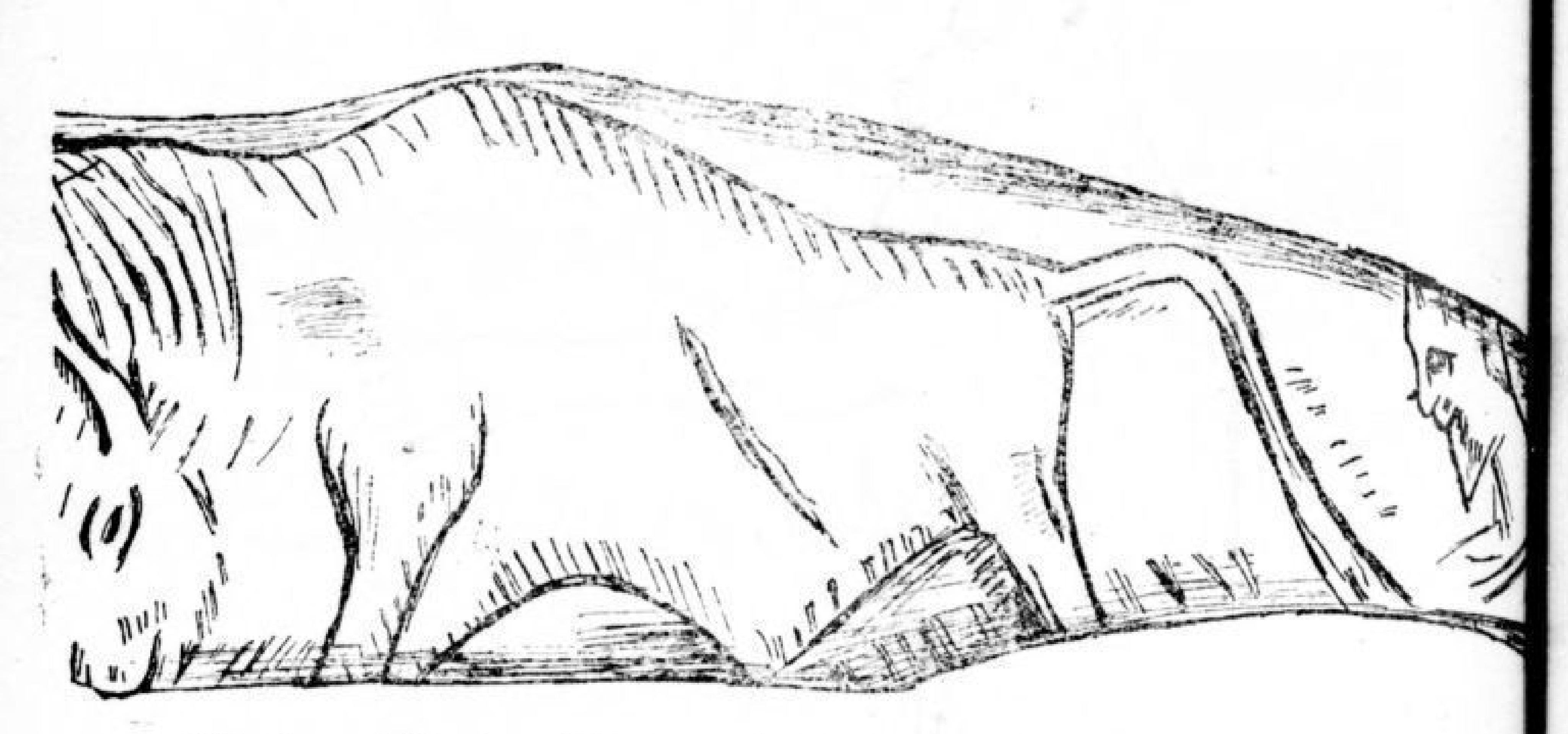


Fig. 4. — Tête de « *L'homme chassant l'aurochs* » grandeur naturelle). D'après Girod et Massénat, *Les Stations de l'âge du Renne* (pl. XI).

Toutes ces représentations ont des traits communs, fortes arcades sourcilières incurvées, yeux ronds, nez court et droit, qui sont ceux du masque néolithique.

Mais cet aspect était-il celui des premiers néolithiques? N'est-ce pas plutôt parce que leurs artistes avaient l'habitude d'orner de ce masque les vases et les idoles funéraires, qu'à leur insu même ils donnèrent à la représentation des vivants une forme qui le rappelle?

§

A propos du non-lieu du Tribunal de Cusset. — Sous le titre *Glozel marque un point,* M. Charles de Saint-Cyr, un des plus anciens défenseurs de Glozel, écrit dans la *Semaine à Paris :*

Dans cette ridicule affaire de poursuites intentées à Emile Fradin par la Société de préhistoire de France, le juge d'instruction de

(4) Voir *Glozel*, Paris 1929, page 279.

Cusset vient de rendre une ordonnance de non-lieu. Les réquisitions remises par le procureur de la République au juge d'instruction



Fig. 5. — *Bas-relief de l'abri de Laussel* (d'après Wilke).

ajoutent encore au sens de la décision prise. Elles sont sévères pour les poursuivants. Dès la première heure, j'avais montré que ce procès tendancieux était une véritable insulte à la justice. Il ne pouvait y avoir de délit. Les Fradin n'ont *jamais* vendu d'objets. Que ceux qui sont exposés dans leur musée soient authentiques ou non, n'a rien à voir avec un délit. Combien de musées — le Louvre même — ont des objets faux! J'avais posé la question de façon encore plus terre à terre : poursuit-on à la foire de Neuilly la femme qui exhibe « le plus gros mollet du monde », sous prétexte de tromperie sur la marchandise? Donc, pas l'ombre

d'un délit. Pour le surplus, j'affirme qu'on ne saurait avec bonne foi et bon sens soutenir la thèse du faux. Les objets trouvés au Champ des Morts sont incontestablement, indubitablement authentiques. Le seul point qu'il est loisible aux savants de discuter, c'est l'âge auquel ces objets appartiennent, la civilisation dont ils sont les vestiges. Le système du docteur Morlet est le plus plausible; mais quand bien même une autre hypothèse s'affirmerait par la suite plus probablement vraie, cela ne prouverait rien contre Glozel, et l'intérêt de la découverte resterait immense. N'oublions pas que rien n'est plus douteux que les dates exactes des divers âges de la terre; et n'oublions pas surtout que la même civilisation ne s'est pas épanouie partout à la même époque. Ce qui demeure certain, c'est l'exceptionnel intérêt, c'est l'émouvante, l'angoissante signification de la civilisation que les découvertes d'Emile Fradin et l'intelligente obstination du docteur Morlet nous ont rendue. J'ai, depuis plusieurs années, publié ici même plus d'un article sur Glozel : mon point de vue n'a pas varié. Je ne me donne pas pour un préhistorien. Mais ces questions m'ont toujours intéressé, et j'estime que le dernier mot, en tout, reste toujours à la logique. La comique, ridicule et vilaine entreprise des antiglozéliens voulant faire juger de l'authenticité de Glozel par un tribunal ne pouvait que retomber sur ses instigateurs. Les juges ont pour mission de rendre la justice, et les savants ont toute licence de discuter entre eux. Les piètres antiglozéliens qui ont cru établir une préhistoire d'Etat sont toute bonnement... à plaindre. Quant à leur expert, qui aujourd'hui lèverait la main pour le défendre? Pour moi, je n'ai pas attendu les dernières révélations de l'affaire Nourric-Duquesne pour être fixé, et il y a belle lurette que j'ai écrit que l'on n'avait qu'à procéder à une petite enquête en Belgique pour trouver d'éclatantes clartés. Mais passons! il n'en reste pas moins qu'il s'est trouvé des savants pour vouloir faire fixer la vérité scientifique par édit de justice. Ces savants ignorent peut-être Galilée. L'échec de leur entreprise n'enlève pas à celle-ci ce qu'elle a de pénible pour l'intelligence humaine et le culte de la vérité.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition du quatrième centenaire du Collège de France à la Bibliothèque Nationale. — Exposition d'art portugais au Jeu de Paume. — Exposition de tapisserie Louis XIV du Mobilier national au Musée des Gobelins. — Erratum.

Le quatrième centenaire de la fondation du Collège de

France (1) a donné lieu à diverses cérémonies et manifestations parmi lesquelles une intéressante exposition (du 16 juin au 21 juillet) dans la galerie Mazarine de la **Bibliothèque Nationale.** Ses organisateurs à la tête desquels était l'éminent administrateur du Collège de France, M. Joseph Bédier, assisté, comme secrétaire, de M. Pierre d'Espezel, y avaient réuni une abondante moisson de documents de toute espèce ayant trait à l'histoire de la glorieuse institution dont le prestige continue de rayonner sur le monde : effigies de son fondateur François Ier (les tableaux de Titien et les deux Clouet du Louvre, le petit portrait équestre du Musée des Offices de Florence attribué à François Clouet, un crayon de Dumonstier, un buste du Musée de Cognac, des médailles, des miniatures, etc.) ; effigies des personnages qui s'intéressèrent le plus à la création du Collège de France : Marguerite de Navarre, Guillaume Budé, le cardinal Jean du Bellay, Erasme, à qui l'on avait offert le rôle de directeur et qui était représenté ici par le magnifique portrait, dû à Holbein, de la collection Walter Gay, près duquel on avait placé les dessins, appartenant au Louvre, exécutés en vue de ce tableau par Holbein d'après les mains du modèle; enfin effigies de quelques-uns des premiers auditeurs (parmi lesquels figuraient, en un curieux trio, Rabelais, Calvin et le futur saint Ignace de Loyola) et des professeurs les plus illustres en des toiles, des sculptures, des médailles, des gravures, où l'on remarquait notamment le tableau de Danloux représentant Delille dictant ses vers à sa femme, le buste de Lalande par Houdon et celui du médecin Ferrein par Pigalle, les portraits de Gassendi, gravé par R. Nanteuil, d'Andrieux peint par Vincent, de Corvisart par Lemonnier, de Champollion par L. Cogniet, de Michelet par Thomas Couture, de Mickiewicz, dessiné par Delacroix et sculpté par Bourdelle, de Biot par Henri Regnault, de Renan

(1) En réalité, il y a eu, en ce mois de juin 1931, exactement quatre cent un ans et trois mois que fut créé le corps des « lecteurs royaux » dont les cours s'ouvrirent en mars 1530. — Voir sur cette création les difficultés qu'elle rencontra, ses conflits avec la Sorbonne, hostile à un enseignement qui menaçait ses prérogatives et suivait des méthodes de libre examen toutes différentes des siennes, la capitale histoire du Collège de France écrite par M. Abel Lefranc et résumée par lui dans la préface du catalogue de cette exposition, ainsi que par M. Paul Schricke dans un récent article de la *Revue hebdomadaire* (n° du 27 juin).

et de Joseph Bertrand par Bonnat, d'Eugène Guillaume et de Berthelot par Rodin, etc. Sur l'histoire même du Collège de France, l'exposition réunissait quantité de documents précieux, en tête desquels se plaçaient les minutes du procès intenté dès 1530 au Collège royal par l'Université, qui voulait lui interdire l'enseignement du grec et de l'hébreu et l'accusait d'hérésie. Puis c'étaient d'innombrables souvenirs concernant les principaux professeurs, le moulage de la pierre de Rosette dont le déchiffrement par Champollion aboutit à la lecture des hiéroglyphes, celui de la stèle de Mésa du Louvre découverte par Clermont-Ganneau, le « caillou Michaux » du Cabinet des Médailles, monument chaldéen, comme on sait, trouvé par le savant dont il porte le nom et déchiffré par Oppert, une pendule astronomique construite par Oronce Tiné pour le cardinal Charles de Lorraine, la table d'Ampère chargée de ses instruments, les ustensiles ayant servi aux expériences scientifiques de Berthelot, les instruments inventés par Marey pour ses recherches de photographie animée qui devaient aboutir au cinématographe ; enfin des écrits et autographes de chaque savant, des brouillons des cours de Michelet, le premier numéro spécimen de la *Gazette des Beaux-Arts*, fondée en 1859 par Charles Blanc, etc.

§

Reprenant la suite des instructives expositions d'art étranger instaurées au **Jeu de Paume** par le regretté Léonce Bénédite et qui depuis 1921 ont fait défiler sous nos yeux les chefs-d'œuvre de l'art hollandais, de l'art belge, de l'art suisse, de l'art roumain, du Danemark, de la Suède, etc., le conservateur du musée, M. André Dezarrois, de concert avec le gouvernement du Portugal et avec le précieux concours de MM. José de Figueiredo, conservateur du Musée National de Lisbonne, et M. A. de Souza Lopes, directeur du Musée d'art moderne de la même ville, nous offre en ce moment une exposition d'art portugais (2) présentée avec un goût exquis et qui nous apporte des révélations et des jouissances très précieuses.

(2) Inaugurée le 22 juin, elle durera jusqu'à fin août.

On n'avait pas encore vu en France de spécimens de l'art primitif portugais ; on nous montre ici quelques-unes de ses plus belles créations, qui firent partie des collections des rois de Portugal et qui, jusqu'ici, n'avaient jamais quitté leur sol natal. Il y a du reste assez peu de temps que leur valeur a été mise pleinement en lumière. Le mérite en revient justement à M. J. de Figueiredo, qui, en 1910, publia à Lisbonne un livre intitulé *Arte Portugueza primitiva* et consacré particulièrement au principal artiste de cette école : Nuno Gonçalves. M. Paul Lafond résuma cette étude dans un article de la *Gazette des Beaux-Arts* (3) en l'accompagnant de la reproduction des chefs-d'œuvre exposés aujourd'hui au Jeu de Paume. C'est une heureuse fortune de posséder maintenant ceux-ci à Paris pour quelques semaines ; ils nous font connaître dans tout son mérite un des plus grands maîtres de tous les temps et nous révèlent l'existence en Portugal au XVe siècle d'un art vraiment national, déjà manifesté dans les fresques des XIIIe et XIXe siècles de certaines églises, comme celles qui subsistent à Travanca. Tout en ayant sans doute connu Jean Van Eyck lors du séjour que celui-ci fit en Portugal en 1429 avec l'ambassade venue solliciter la main de la fille du roi João Ier pour Philippe de Bourgogne et ayant probablement vu les portraits qu'il exécuta alors, Nuno Gonçalves se montre différent, par le style et la technique, des grands maîtres flamands ses contemporains : on en a la preuve dans le magnifique retable que, nommé en 1450 peintre du roi Alphonse V, il exécuta entre 1458 et 1462 pour la chapelle de Saint-Vincent dans la cathédrale de Lisbonne en commémoration de la prise d'El Ksar Es Seghir et qui, après avoir été transporté ensuite au palais de l'archevêché de cette ville, est maintenant un des joyaux du Musée National d'où il vient de nous arriver. Formé de deux grands triptyques, on y voit, en figures de grandeur

(3) N° de mai 1911. Outre cet excellent résumé et la préface et les notices très détaillées du catalogue de l'exposition, on lira également avec fruit, dans le n° de mai dernier de la revue *Formes*, un savant article de M. Malkiel Jirmounsky : *Les Primitifs portugais au Jeu de Paume*, accompagné de 11 magnifiques reproductions en héliogravure d'une rare perfection. Enfin, M. de Figueiredo lui-même publie dans le numéro de la *Revue de l'art* de ce mois une étude détaillée sur l'ensemble réuni au Jeu de Paume par ses soins.

naturelle, saint Vincent, patron de Lisbonne, en riches vêtements de soie brochée entouré de personnages qui l'accompagnent ou l'invoquent : princes, chevaliers ou simples gens du peuple, tous du plus grand caractère (4) : dans l'un — dit « triptyque de l'Infant » — le prince Henri le Navigateur et, au-devant de lui, son neveu le roi Alphonse V agenouillé et le prince João, futur roi Jean II ; dans l'autre, — dit « triptyque de l'archevêque » — Dom Fernando, frère du roi, et l'amiral Ruy de Melo agenouillés, et, parmi les autres personnages, l'archevêque Dom Afonso Nogueira en chape et mitre richement ornementées. On ne se lassera pas d'admirer le caractère extraordinaire de toutes ces figures, la vigueur de l'exécution et la richesse de la couleur qui font de ces peintures des chefs-d'œuvre comparables aux plus grands.

Elles sont accompagnées d'autres œuvres qui excitent un non moins vif intérêt : en premier lieu, un *Saint Sébastien* d'un coloris sobre et sourd, d'un sentiment dramatique concentré, dû à João Gonçalves, probablement frère ou parent de Nuno; puis, d'un autre artiste, deux panneaux d'un admirable style décoratif représentant en figures d'une rare noblesse, pleines de caractère, *Saint François* et *Saint Théotoine*. Au même XVe siècle appartient encore un saisissant *Ecce Homo*, sublime création d'un peintre inconnu où le Sauveur apparaît en buste, de face, le visage à demi recouvert d'un suaire blanc à travers lequel pointent les épines de la couronne douloureuse : vision inoubliable où le mystère allié au sentiment le plus profond atteint au maximum d'intensité dramatique par les moyens techniques les plus simples.

Viennent ensuite, pour le XVIe siècle, une *Présentation au Temple* et une *Adoration des Mages* de Jorge Afonso ; l'*Investiture d'un chevalier de Saint-Jacques* et un autre panneau provenant d'un retable de la chapelle du château de Palmela; un triptyque de Gregorio Lopes dont le sujet central est le *Martyre de sainte Ursule et des onze mille vierges*, et, du même artiste, un *Portrait de Vasco de Gama* particulièrement précieux ; de Cristovao de Figueiredo, une pathétique

(4) On trouvera dans les notices du catalogue l'énumération complète de ces divers personnages.

Mise au tombeau, d'un riche coloris ; de Sanchez Coelho, un *Portrait de religieuse* d'un beau et sobre caractère ; de Cristovao Lopés, un *Portrait de jeune homme* qui fait songer à Velazquez; de Cristovao de Morais, un *Portrait du roi Dom Sébastien* d'une fière allure ; de Domingo Barbosa, un des derniers représentants au XVII[e] siècle de l'art national, une effigie de vieille dame, *Dona Isabel de Moura,* d'une intense expression de vie. L'annexion du Portugal à l'Espagne en 1580 avait amené la décadence de l'art autochtone. C'est seulement au milieu du XVIII[e] siècle qu'il connut un certain réveil avec Sequeira, Vieira Lusitano et Vieira Portuense dont on voit ici quelques œuvres. Au XIX[e] siècle, les principaux peintres sont l'animalier d'Anunciaçao, le portraitiste Lupi, le paysagiste Da Silva Porto et surtout le vigoureux portraitiste et peintre de genre Columbano, qui travailla à Paris vers 1881 et dont on a réuni ici un important ensemble.

A ces peintures s'ajoutent, dans la section ancienne, de magnifiques livres d'heures et manuscrits enluminés, des portulans, un exemplaire de la première édition (1572) des *Lusiades,* des pièces d'orfèvrerie civile ou religieuse d'une richesse d'ornementation inouïe dont la plus belle et la plus précieuse est un ostensoir du couvent de Belem, en or pur et émaux, exécuté sur l'ordre du roi Manuel avec le premier or apporté des Indes par Vasco de Gama ; puis, des céramiques, des meubles en bois exotiques avec incrustations d'ivoire et appliques de cuivre doré ; des porcelaines orientales à influence portugaise; deux somptueuses portières en velours rouge brodé d'or, d'argent et de soie, travail indo-portugais du XVIII[e] siècle ; un paravent japonais (appartenant à notre Musée Guimet) représentant l'arrivée au Japon, en 1551, du navigateur Duarte de Gama et sa rencontre avec saint François-Xavier ; enfin, quatre splendides tapisseries (appartenant à l'église espagnole de Pastrana) représentant le siège et la prise d'Arzila et l'occupation de Tanger sous le roi Alphonse V, tenture tissée vers 1480, probablement à Tournai, d'après des cartons de Nuno Gonçalves. Avec le retable de cet artiste, autour duquel on les a disposées, et l'ostensoir de Belem, elles composent un ensemble d'une rare

magnificence qui donne au visiteur l'impression de se trouver transporté dans quelque salle de palais d'autrefois.

§

Au **Musée des Gobelins,** où son directeur, M. Planès, nous avait déjà offert, au mois de janvier, le régal d'une exposition de 164 dessins provenant de la précieuse collection que possède la Manufacture des croquis exécutés par Van der Meulen en vue des tableaux où il avait à commémorer les campagnes et les victoires de Louis XIV, croquis dont la précision et la conscience admirables font des documents de la plus haute valeur (5), s'est ouverte le 1er juillet, pour durer jusqu'à fin août, l'exposition annuelle de tapisseries qui continue l'histoire des productions de nos ateliers depuis le Moyen-Age. Nous sommes arrivés cette fois au règne de Louis XIV, époque particulièrement glorieuse, marquée par la création, en 1662, de la Manufacture royale des meubles de la Couronne qui se substitue aux ateliers privés et que son directeur, le peintre Charles Le Brun, va animer de vues nouvelles et enrichir des plus nobles créations. Quarante-sept pièces, appartenant aux collections du Mobilier national, mettent sous nos yeux des spécimens des plus célèbres tentures tissées alors aux Gobelins : *Les Mois ou Maisons royales,* d'après Le Brun; l'*Histoire de Constantin,* d'après Raphaël et Ch. Le Brun ; les compositions des Loges du Vatican d'après les copies exécutées par les élèves de l'Académie Française à Rome ; *Les Triomphes des dieux* et *Les Portières des dieux* de Claude Audran le jeune ; *Les Fruits de la Guerre* d'après Jules Romain ; des copies des *Chasses de Maximilien* de Van Orley, des « *Mois Lucas* » d'après une ancienne tenture des Flandres attribuée à Lucas de Leyde ; enfin, occupant la grande galerie du premier étage du musée, onze pièces de l'incomparable suite de l'*Histoire du Roi* de Le Brun qui éclipse tout le reste.

§

Erratum. — L'omission d'une ligne par l'imprimerie dans notre

(5) Lire sur cette collection de dessins, outre la notice en tête du catalogue illustré de l'exposition, l'érudit article de M. Gaston Brière dans le fascicule de mai dernier du *Bulletin des Musées de France.*

dernière chronique (*Mercure de France*, 15 juin, p. 694, dernier alinéa) a fait passer sous silence les prix obtenus par quelques-unes des œuvres les plus importantes de la collection Stroganoff vendue à Berlin par le gouvernement des Soviets. Les voici : les deux Ruysdael furent vendus 60.000 et 28.000 marks-or, le Rembrandt 210.000.

Ajoutons que les représentants de la famille Stroganoff avaient élevé contre la vente de ces collections, confisquées par le gouvernement soviétique, une protestation qui, naturellement, resta lettre morte.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une lettre inédite de Stendhal. — Le peintre genevois Abraham Constantin consacra son existence à fixer sur porcelaine les chefs-d'œuvre des maîtres italiens. Dans un livre fort bien documenté paru récemment (1), M[lle] Danielle Plan a retracé la vie de ce consciencieux artiste qui séjourna de longues années à Rome. Vers 1826, chez le baron Gérard probablement, il eut l'occasion de connaître Stendhal, et, tout de suite, ces deux hommes, de tempéraments bien différents mais que rapprochait un égal amour de l'art et de la franchise, se prirent d'une vive amitié. Lorsque Beyle fut nommé au consulat de Civita-Vecchia en 1831, il retrouva Constantin à Rome. Les deux amis décidèrent de vivre en commun ; ils choisirent un logement dans le quartier de la place d'Espagne. Ensemble ils visitaient les galeries et échangeaient sur l'art des idées marquées, chez l'un comme chez l'autre, au coin de l'indépendance et de la sincérité. Quelque temps après, ils émigrèrent dans le centre de la ville, au palazzo Cavalieri. En 1836, Stendhal se fit mettre en congé ; il vint à Paris et y demeura près de trois ans. A son retour à Rome, en août 1839, les deux amis logèrent de nouveau ensemble au 48 de la Via dei Condotti. C'est à ce moment que Constantin eut l'idée de tirer parti de son expérience des grands maîtres pour écrire un livre qui devait servir de guide aux étrangers visitant l'Italie et leur fournir le bagage indispensable de jugements et d'idées pour goûter les tableaux des galeries italiennes et en parler ensuite en con-

(1) Editions de Genève, 1930.

naisseurs. L'ouvrage parut à Florence chez Vieusseux le 11 août 1840, sous le nom de Constantin. M. Paul Arbelet, en épluchant les idées et le style, n'a pas eu de peine à démontrer naguère que Stendhal avait été pour beaucoup dans le livre de son ami. Les explorations de M. Rusconi dans les archives de la maison Vieusseux ont apporté la preuve matérielle de cette collaboration. Suivant l'habitude qu'il avait prise pour ses propres ouvrages, Stendhal fit interfolier de papier blanc deux emplaires du volume. Les corrections et les additions qu'il porta sur l'un d'entre eux devaient servir pour une deuxième édition. Cette deuxième édition, qui s'est fait attendre quatre-vingt-onze ans, vient de paraître par les soins de Mlle Danielle Plan (2), précédée d'une préface où M. Henri Martineau a mis au point ce que l'on sait des relations de Beyle et de Constantin et de la part prise par le premier dans la rédaction des *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres.* (C'est le titre du livre.)

Chaque fois que les mots *faire, modelé, repentir, bon fresque,* etc. se présentent au lecteur, chaque fois qu'il est question du coloris et de la perspective, on peut reconnaître la main de l'excellent peintre sur porcelaine, tout pénétré des tableaux qu'il avait copiés et qui n'avait pas passé moins de 1.560 heures devant la *Transfiguration* de Raphaël. Par contre, tout ce qui est idées esthétiques, considérations psychologiques ou anecdotes, est marqué du trait stendhalien. Le titre lui-même : *Idées italiennes* évoque à la fois l'idéologie de l'*Histoire de la peinture en Italie* et l'opposition aux préjugés français, en matière de beaux-arts.

Au surplus, la lettre suivante de Stendhal, adressée à son ami R. Colomb et encore inédite, fournit quelques renseignements nouveaux sur ce fameux livre :

Je reçois ta lettre du 12 et la *Revue Parisienne.*

M. Constantin, un homme que j'aime, a complètement manqué son affaire et c'est par avarice.

Il m'a réellement remis un manuscrit intéressant pour deux cents personnes qui l'eussent compris et qui est passé inconnu, inconnu des voyageurs surtout. J'y ai ajouté quelques tournures

(2) Paris, éditions du Divan, 1931.

qui cherchent à être piquantes, et, en sacrifiant six à huit cents francs, pas plus, les voyageurs en Italie l'eussent acheté.

Constantin est un peintre précieux :

1° Parce qu'il *a rendu* intelligible Raphaël que le bourgeois, *l'enrichi* vante mais ne comprend pas.

2° Parce qu'il a rendu *éternels* des ouvrages qui n'existeront plus en 2000. Ce qui en restera alors sera repeint, mais le mérite de Constantin sera reconnu, quand cinq cents voyageurs hommes de goût, comme l'Italie en reçoit vingt chaque année, auront parlé de lui; or, cette justice arrivera en 1860 quand Constantin aura 75 ans.

Quand il a reçu la commande du *Charlemagne,* qui sera payée trois mille francs, il a dit : « Cela fera lire les *Idées.* » Quel besoin a d'argent un homme qui a neuf mille francs de rente et ne sait en dépenser que six mille?

Il a besoin d'être apprécié. Son chef-d'œuvre, la *Transfiguration,* n'a rien vu de comparable dans les quatre ou cinq dernières expositions et toutefois ne se vend pas. Après le succès des *Idées* on se la fût disputée au prix de cinquante mille francs.

L'avarice a saisi Constantin à la gorge et il manque une affaire à laquelle je portais un véritable intérêt depuis six mois.

Moi je n'ai pas employé ce moyen par orgueil et parce que je pensais que je serais réimprimé en 1880. Que va faire Constantin de trois mille francs de plus? Au lieu de cent vingt mille francs dans les fonds publics, il en aura cent vingt-trois mille : beau succès!

Quant à moi, je me moque comme de cent francs, de faire un troisième volume aux *Promenades...*

Stendhal, on le sait déjà, n'était pas aveugle sur les défauts de ses amis.

En marge de cette lecture, R. Colomb a mis l'annotation suivante :

Il s'agit du volume publié à Florence en 1840 et ayant pour titre : *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres,* par A. Constantin. Les faits peuvent en grande partie avoir été fournis par M. Constantin, mais la rédaction appartient exclusivement à Beyle. J'ai détruit un assez grand nombre d'épreuves de cet ouvrage *toutes* corrigées de la main de Beyle.

On ne saurait être plus catégorique.

A vrai dire, on ne saisit pas très clairement à quel trait

d'avarice Stendhal fait allusion. Constantin avait-il lésiné sur les frais de l'édition, sur ceux de la diffusion de l'ouvrage ou sur les articles de publicité ? Le « je n'ai pas employé ce moyen par orgueil » pourrait faire pencher vers la dernière hypothèse.

En tout cas Stendhal s'intéressait au sort de ce livre comme s'il eût été l'un de ses enfants. La dernière phrase de sa lettre fait supposer qu'une idée avait traversé son esprit : celle de donner un troisième volume aux *Promenades dans Rome*, dans lequel il eût peut-être repris pour son propre compte les pages qu'il avait généreusement prêtées au peintre genevois, son ami.

LOUIS ROYER.

LETTRES ANGLAISES

Albert Kinross : *An unconventional Cricketer*, Shaylor. — Mémento.

Il existe bien des façons de se familiariser avec les mœurs d'un pays, qu'il s'agisse d'une province compatriote aussi bien que d'une contrée étrangère. Dans le cas de celle-ci, la difficulté est évidemment beaucoup plus grande: la langue d'abord et les innombrables différences de formation de l'esprit, les habitudes de penser et de sentir, les institutions, l'histoire, et mille détails inaccoutumés font obstacle à l'entrée en contact direct, à l'accord des points de vue et des jugements. Les gens qui s'expatrient ne constituent qu'une infime minorité, somme toute, et, dans le nombre, il en est qui restent obstinément de leur pays, de leur clocher même, qui ne se laissent aucunement pénétrer par l'ambiance étrangère, n'apprennent même pas la langue; qui de nous n'en connaît qui, loin de s'adapter dans une sage mesure, prennent et conservent une attitude rébarbative, hostile, ne cessent de critiquer et de désapprouver tout ce qu'ils voient, tout ce qui se passe autour d'eux? Il paraît bien que ceux-là feraient mieux de ne pas quitter leur village et nous les laisserons croupir dans les préjugés dont ils sont incapables de se dégager.

Il y a ceux qui comprennent et qui apprécient. Ceux-là sont heureusement nombreux; leur sens critique, ou leur bon sens

tout simplement, leur dicte des jugements équitables. Ils se mettent à la place de leurs voisins et ils reconnaissent qu'à d'autres pays il faut d'autres mœurs, ce qui est un truisme, sans doute, mais pour si banale que soit une vérité, elle n'en est pas moins une vérité.

Deux de ces expatriés, l'un récalcitrant, l'autre clairvoyant, discutaient récemment de la contrée dans laquelle ils vivent. Le premier était coléreux, tranchant, égoïste, entêté, cramponné à des préjugés auxquels il tenait d'autant plus qu'il sentait instinctivement qu'il n'aurait plus rien à dire s'il en reconnaissait l'absurdité; il récriminait contre ces habitudes qui l'obligeaient à modifier les siennes, entre autres les heures de ses repas, et il maintenait comme un droit imprescriptible sa volonté de conserver dans un milieu différent ses habitudes acquises dans son pays d'origine. Impossible de lui faire admettre qu'il multipliait par là les contrariétés et les discordances contre lesquelles il fulminait. Comme toujours en pareil cas, aucun des arguments raisonnables que lui opposait son ami clairvoyant n'avait prise sur son obstination; ce fut le plus intelligent qui rompit cette oiseuse discussion en demandant à un tiers ce qu'il en pensait. Celui-ci ne connaissait l'Angleterre que par les livres, car il refusait de faire entrer en compte quelques rapides voyages outre-Manche. Incapable de parler l'anglais, il possède néanmoins assez de grammaire et de vocabulaire pour le lire facilement. Ses lectures sont étendues et nombreuses, et faites avec un remarquable discernement, à en juger d'après ce qu'il exposa. Mémoires, recueils de souvenirs, biographies, autobiographies surtout, sont ses livres favoris, après quoi viennent les romans, et cela lui a suffi pour esquisser à son usage personnel une série de portraits types des diverses classes et catégories d'Anglais, singulièrement ressemblants, et un tableau d'ensemble de la vie et des mœurs anglaises qui, s'il pèche dans le détail, est d'une remarquable exactitude dans ses grandes lignes. On arrive même à cette conclusion qu'il perçoit les oppositions et les contrastes plus nettement que les deux autres.

Me souvenant de cet entretien, je lui ai recommandé de lire **An Unconventional Cricketer.** L'auteur en est Albert Kin-

ross, journaliste et romancier, et la publication en est due à la piété fraternelle de Charles Kinross, qui trouva cette autobiographie dans les papiers de son frère. Pourquoi ce livre est-il intitulé ainsi? C'est que ce journaliste et ce romancier avait pour le cricket une passion qui, pour être « unconventional », n'en était pas moins enthousiaste, et que la pratique de ce jeu offrait pour lui autant d'intérêt peut-être que l'exercice de sa profession d'écrivain.

« Je naquis le 4 juillet 1870... Le 5, je ramassai la première batte de cricket à portée de ma main et me rendis à pas mal assurés jusqu'à Primrose Hill », jardin public au sud d'Hampstead où grands et petits lançaient des balles contre les « wickets ». C'est en ces termes que Kinross commence l'histoire de sa vie, et l'on ne saurait mieux révéler l'amour de ce jeu et indiquer qu'il est des tout premiers souvenirs qu'ait gardés la mémoire. Je l'ai peu connu sous cet aspect-là, pour l'excellente raison que le jeu de criket n'excite pas mon enthousiasme; ni du dédain non plus. Comme il convient, j'ai observé à diverses reprises le rite inéluctable d'aller assister, des tribunes de Lord's, à l'un ou l'autre des fameux matches annuels qui mettent aux prises les deux grandes « public schools » d'Eton et de Harrow, arborant les couleurs de celle des équipes où je comptais cette année-là de jeunes amis, de même que j'arborai tour à tour les faveurs bleu clair ou bleu foncé d'Oxford ou Cambridge en allant suivre la fameuse course de rameurs que se disputent depuis si longtemps les deux antiques universités.

Il est difficile de s'imaginer à quel point le jeu de cricket est populaire en Angleterre. La boutade de Kinross rappelle le dicton qui prétend que dans le comté de Kent tout nouveau-né arrive avec une batte à la main. En réalité, dès qu'un gamin se tient sur ses jambes, il joue au cricket. Que ce soit dans un village ou un hameau, dans une ville sur l'herbe des parcs ou au fond d'une impasse de quartier populeux, ce n'est ni le ballon rond ni l'ovale que les gamins poussent, mais une balle qu'il s'agit de repousser à la batte. Les gamins déguenillés des *slums* se font une balle avec une poignée de vieux papier liés de bouts de ficelle; la batte est un bout de

couvercle de caisse en bois et le *wicket*, le but avec son bâtonnet, est figuré par une casquette ou un veston en loques, car pour lancer la balle ou manier la batte il faut « tomber la veste », tout comme à Marseille! Il n'est pas de marchand de jouets qui n'ait un assortiment à tous les prix et de toutes les grandeurs des instruments du jeu. Certains garçons marquent de bonne heure une adresse spéciale et c'est parmi eux que se recrutent les futurs joueurs professionnels, l'élite des *cricket clubs* fameux dont les équipes procèdent à des rencontres éliminatoires jusqu'à ce qu'une seule reste détentrice de la coupe finale.

Certains de ces joueurs jouissent d'une renommée que l'on s'imagine mal en France. Elle dépasse la célébrité du cheval qui gagne le Grand Prix, célébrité passagère celle-ci, car le cheval de course vieillit vite et il y a tous les ans un nouveau gagnant. Nous avons quelque chose d'approchant avec les champions de tennis dont la gloire passe les frontières sans doute, mais la gloire d'un Hobbs, d'un Chapman, est absolument, totalement nationale, en ce sens qu'il n'est pas un sujet de Sa Majesté Britannique, sans distinction de sexe ni d'âge, qui ne se passionne pour les exploits des champions de la batte. Tous les ans, par exemple, il se joue entre l'Australie et la mère-patrie un match qui prend le premier plan dans la vie nationale. Le capitaine de chaque équipe, de chaque *test team*, ne peut faire un geste ni dire un mot qui ne soit transmis par les câbles ou la T. S. F., et sa santé cause des soucis plus angoissants encore que celle du roi. Le match comporte une série de parties qui se jouent de semaine en semaine et les journaux du soir publient des éditions spéciales rendant compte des péripéties de la lutte, alignant des colonnes de chiffres mystérieux et des commentaires énigmatiques où les mots apparemment usuels de *ball* et de *run* et maints autres prennent un sens impénétrable au profane. Par les rues, les vendeurs sont munis de placards à titres sensationnels tels qu'on en appliquerait à quelque éclatante victoire ou aux pires catastrophes. Si l'équipe anglaise a marqué moins de points, le passant impatient sera bouleversé sans ménagements à la vue des placards annonçant un « British Disaster » ou un « English Team Collapse », ce dernier terme pouvant se tra-

duire par « effondrement »; ainsi préparé au pire, il achète la feuille pour avaler le calice jusqu'à la lie.

Albert Kinross était un de ces acheteurs-là, non pas seulement comme beaucoup d'adultes qui gardent une sympathie militante au jeu qui a enchanté leur jeunesse, mais bien parce qu'il continua à le pratiquer toute sa vie. Il y portait un intérêt intelligent; c'est bien à ses explications et à ses commentaires que je dois d'avoir compris la portée et l'utilité de ces exercices sportifs qui constituent pour les jeunes Anglais un entraînement physique des plus précieux, en même temps que le travail en équipe les soumet à une discipline excellente. Il y gagnait lui-même de conserver une souplesse et une vigueur très grandes, et cela lui permit de se rajeunir hardiment de dix ans lorsque, au début de la guerre, il décida de contracter un engagement. En me racontant plus tard ce détail, il ajouta qu'en l'entendant se donner trente-cinq ans, le médecin qui l'examinait leva les yeux vers sa tête grisonnante, sur quoi, sans attendre, il expliqua d'un ton détaché que ses cheveux étaient poivre et sel depuis son adolescence. C'était certainement un athlète; en 1917, il faisait campagne en Orient, à l'armée de Salonique; il m'envoya, dans une lettre, un instantané qui le montrait nu en train de s'éponger à grande eau sur les bords du Vardar et il me disait : « Vous voyez que la guerre ne me fait pas maigrir! »

Je suis bien sûr qu'il trouvait le moyen de pratiquer son jeu favori dans les camps de repos et sans doute même avait-il réussi à former un *team* et à organiser des championnats entre officiers et soldats, encore que les battes et les wickets forment un bagage plus encombrant qu'un ballon de cuir que l'on gonfle ou dégonfle à volonté. Après la guerre, pendant laquelle il avait été promu officier, le vétéran se remit à la batte, et il conte avec beaucoup d'humour les matches que l'équipe d'écrivains d'âge mûr de l'Authors' Club disputa contre les équipes des clubs d'artistes, d'acteurs et d'éditeurs, tous également parvenus à une maturité respectable.

Il y a dans cette autobiographie beaucoup d'autres choses que le cricket, et on y retrouve maints aspects attrayants de la vie journalistique et littéraire contemporaine. Ces aspects

sont de nos jours dépeints dans presque tous les recueils de souvenirs; aussi le côté original et captivant de ce livre se trouvera-t-il plutôt dans les pages qui traitent du jeu national britannique. Elles reviennent à tout propos et permettent de se rendre compte de l'extraordinaire importance que peut avoir un simple exercice physique dans la vie quotidienne d'un peuple et à quel point il peut influencer la mentalité et les mœurs. Chez nous, en France, ce que nous appelons « le sport » est fort loin de jouer un pareil rôle et c'est dans une autobiographie comme celle-ci que l'on peut voir la façon si différente dont l'Anglais envisage les « outdoor games ». Ces exercices d'adresse, de force, de souplesse sont pratiqués d'après des règles sévères par des organisations innombrables qui ont leurs professionnels rétribués à qui la célébrité vient en bourrasque et dure bien au delà de la période pendant laquelle ils perpètrent leurs prouesses. Dans la préface qu'il a écrite pour cet intéressant volume, A. P. F. Chapman rappelle un fameux « cricketer » par ses seules initiales : « W. G. » Quelle énigme pour le traducteur de moins de cinquante ans! Il s'agit d'un certain Dr W. G. Grace qui fut au siècle dernier un « as », comme on dirait aujourd'hui. Lorsque l'âge l'obligea à renoncer au cricket, comme l'exercice de la profession médicale ne l'avait pas enrichi pour la bonne raison qu'il était plus souvent sur un « field » qu'au chevet des malades, les associations sportives ouvrirent en sa faveur une souscription nationale, pour laquelle les dons les plus minimes étaient acceptés. Elle produisit plus d'un million de francs, ce qui assura à cette époque au vieux joueur à la grande barbe une vieillesse exempte de soucis.

Mémento. — Dans le numéro trimestriel (juillet) du *Criterion*, Mr C. M. Grieve commente le problème des maintes variétés de la langue anglaise; elle varie selon le temps et le lieu en vocabulaire, en signification et aussi, comme les sans-filistes s'en rendent compte à présent, en prononciation. L'auteur de cette excellente étude constate l'ascendance croissante des influences purement anglaises sur les divers dialectes britanniques. Dans un article bien informé, M. René Taupin discute intelligemment de l'influence exercée par Remy de Gourmont à diverses périodes sur les jeunes écrivains anglais et américains, en particulier sur Richard Aldington, l'au-

teur de l'admirable *Mort d'un héros*. Les livres récemment parus à Paris et à Madrid sont l'occasion pour Mr Robert Sencourt de consacrer une intéressante étude à Saint-Jean-de-la-Croix. A signaler également une pénétrante étude de Mr I. M. Parsons sur les poèmes de Wilfrid Owen.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

La ville de Braïla, d'après des travaux récents. — Mémento.

La ville de Braïla, d'après des travaux récents. — Braïla fait parler d'elle à juste titre. Cette ville, très réputée pour la courtoisie souriante de ses habitants vifs et diserts autant que pour le charme particulier de son élégant paysage, où l'impression d'heureux épanouissement causée par la vue des immenses et fertiles plaines environnantes s'associe à l'idée de mélancolique grandeur qu'engendre le spectacle du Danube, calme et large, tel un fleuve équatorial, voit croître sans cesse le nombre des écrivains s'ingéniant à l'étudier et à l'évoquer sous les formes les plus variées et attachantes. Cependant, l'œuvre qui suffit à lui assurer une gloire authentique, Braïla se l'est patiemment forgée à elle seule, au cours des siècles ; son histoire est vraiment le roman d'une grande existence.

La carrière de notre principal centre pour l'exportation des céréales, lequel constitue, selon l'expression d'un ancien ministre de l'agriculture, le thermomètre de l'activité économique du pays, a non seulement de beaucoup devancé la fortune de l'Etat, mais la fondation de la première principauté de Valachie a même été aidée, sinon commandée, par l'influence qu'exerçait déjà l'antique marché de poisson et de blé, ce qui justifie la dénomination de « mère de la patrie roumaine » que le savant historien, M. Iorga, avait donnée à Braïla (1). Pour remonter à ses origines, il faut, suivant la légende, aller jusqu'aux Gètes, apparentés à nos lointains ancêtres les Daces, ou, du moins, d'après d'autres opinions, à nos ascendants directs les Romains, auxquels on attribue l'édification, en cet endroit, d'un pont monumen-

(1) V. *Le passé historique de Braïla*, éd. Bibliothèque Armencea; *Braïla des premiers temps et la nouvelle*, éd. Fondation Roi Ferdinand (2 vol. en langue roumaine).

tal sur le Danube, dont on se flatte de retrouver les vestiges. Le fait historique, qu'il convient surtout de rappeler, c'est que les Turcs y prirent pied jadis ; ils utilisèrent, plusieurs siècles durant, le port, avec sa riche région stratégique, comme poste d'observation et comme tête de ligne pour leurs expéditions en pleine Europe, ainsi que pour l'exploitation des principautés moldo-valaques opprimées. La délivrance du joug ottoman, dont Braïla vient de fêter le centenaire (2), a rendu à la nation, qui allait recouvrer quelques annés plus tard son indépendance politique, la base nécessaire pour son relèvement matériel, et un point d'attache efficace avec le monde civilisé.

En effet, la liberté de navigation sur le Danube, dont on a entrepris de régulariser le cours, a permis à l'ancien port de pêcheurs, lequel fut aussitôt pourvu de l'outillage le plus moderne, de devenir accessible aux bateaux de gros tonnage, venus y décharger, contre des cargaisons de notre blé et de notre bétail, tous les objets manufacturés de l'occident. Par l'organisation de pareils échanges, aptes à indiquer la mesure de nos capacités de production et de consommation, le courant d'affaires avec l'étranger s'intensifia, en même temps qu'une sorte de passage mobile, servant au pays de plaque tournante, ne manqua pas de s'ouvrir aux idées et aux modes européennes.

Le développement de cette vaste action civilisatrice, à laquelle Braïla semblait destinée à vouer, en fin de compte, tous ses efforts, s'accompagna d'une utile expérience très significative, car le puissant port roumain, qui fait pendant à Marseille en prolongeant jusqu'aux rives danubiennes la Méditerranée, que nous devons, à notre tour, tenir, en bons Latins, un peu pour « Mare nostrum », s'il est redevenu un carrefour international, comme aux temps de sa première splendeur médiévale, lorsque des Génois et des Vénitiens s'y rencontraient avec des Provençaux et avec des Catalans, n'en est pas moins devenu un lieu de rendez-vous national, où nos différentes provinces se trouvent représentées par des

(2) Les livraisons consacrées aux fêtes du centenaire par les périodiques *Les Annales de Braïla* (I, 2-3) et *Luceafarul literar si artistic* (I, 5-6) forment de petites monographies locales fort précieuses.

éléments hardis et travailleurs. Les Transylvains, notamment, y abondent. Or, ceux-ci, s'étant mis à l'école des Grecs et des Juifs, qui ont longtemps dominé le marché de Braïla, ont vite fini par égaler, sinon par dépasser, leurs maîtres occasionnels ; du coup, ils ont doté l'économie nationale d'une solide armature autochtone, qui lui faisait défaut, en ruinant, par leur victoire, le prétendu dogme selon lequel un peuple de bergers et de laboureurs ne saurait fournir ni des commerçants, ni des industriels.

C'est précisément grâce à cette classe de marchands transylvains de Braïla qu'un contact vivant a pu se maintenir sans discontinuité entre les populations du Nord et celles du Sud du Danube. Si l'on y regarde de près, rien ne s'atteste plus conforme aux pratiques les plus anciennes, voire aux dispositions essentielles de notre race que l'incessant mouvement de circulation intérieure par lequel les contrées les plus éloignées se sont rapprochées, et auquel les paysans transylvains changés en brasseurs d'affaires ont su imprimer une impulsion nouvelle. Car il faut bien dire que, dès le début de l'histoire roumaine et pendant fort longtemps, l'occupation dominante de notre peuple a été celle des conducteurs de troupeaux, errant au gré des saisons des cimes des Carpathes aux plaines du Danube, à la recherche des gros pâturages et des abris hivernaux. Cette existence pastorale de nos ancêtres, qu'a mise en lumière, avec autant de science précise que de haute poésie, l'illustre savant et maître écrivain, M. Ovide Densusiano, dans ses recherches sur l'importance historique, ethnographique et linguistique des transhumances primitives, nous explique la conservation de notre individualité latine, l'homogénéité, à quelques détails près, de la langue, l'identité des mœurs, des coutumes et des traditions, c'est-à-dire les profondes assises sur lesquelles devait s'ériger, au lendemain de la guerre, l'Etat national enfin unifié.

L'accomplissement de cet idéal a vu ses progrès se préciser justement à Braïla, où s'était concentré de bonne heure le commerce des biens, matériels et spirituels, entre les provinces irrédimées et les pays libres. Mais l'active cité danubienne ne se contenta point de ce rôle ; sous la poussée de ses désirs de création, elle s'organisa pour devenir un véri-

table centre de production, tant industrielle qu'intellectuelle.

A l'exemple de Brasov, et presque en même temps que cette très importante ville transylvaine, avec laquelle Braïla était particulièrement liée, celle-ci créa des imprimeries et des écoles. Au fur et à mesure que s'affirmait l'excellence de l'enseignement local (3), les belles-lettres gagnèrent des partisans de plus en plus nombreux et fervents. Cela nous a valu toute une pléiade de poètes, soit d'inspiration sentimentale comme Théodore Serbanesco, soit de tenue philosophique, comme Panaït Cerna, soit de complexité moderne, comme Jules Savesco et St. Petica, les initiateurs du lyrisme suggestifs et musical, sans compter les conteurs et les romanciers, tel Sandu-Aldéa. Il ne faut pas oublier non plus les écrivains qui, tout en étant originaires de ce grand port cosmopolite, dont la vue seule incite au long voyage, ont emprunté, pour s'exprimer, la langue des pays étrangers, où ils séjournent d'ordinaire : c'est le cas de M. Panaït Istrati, à qui la fortune a souri en France, et de MM. Conrad Bercovici et Léon Feraru, lesquels remportent de gros succès aux Etats-Unis d'Amérique. Enfin, pour achever de tracer à grands traits la carte littéraire de Braïla, ajoutons à cette espèce de palmarès les noms des inoubliables Titu Dinu et Bartu Cecropide, qui évoquent l'effort de toute la jeune génération d'avant-guerre, dont ils ont été les plus valeureux et les plus écoutés chefs de file. Cette vraiment « splendide génération », par laquelle Braïla triomphe maintenant dans les domaines les plus divers (4), comprend, à côté d'universitaires érudits doublés de fins lettrés (5), des écrivains de métier doublés de journalistes professionnels, qui figurent parmi les maîtres de la presse bucarestoise (6), dont le doyen

(3) Cet enseignement a été illustré par des professeurs de la valeur de: Ilie Gherghel, Filip Drugesco et Anghel Marinesco, de MM. Jean Bratesco, Ath. Popesco, I. Guliotti, Léonte Moldovano, D. Dogarou, etc.

(4) Dans le domaine politique et économique, par exemple, avec MM. Valcovici, recteur de la polytechnique de Timisioara et ministre des communications, St. Stanesco, administrateur de la régie des tabacs, César Popesco, directeur au département de l'industrie, Edgar Mendl, animateur de l'industrie automobile, Tr. Tzino, vice-président de la chambre des députés, etc.

(5) Comme MM. Virgile Barbat, C. Papacostea, N. Stanesco, H. Metaxa, R. Perianu, Dr. M. Georgesco, B. Muntéano, etc.

(6) A savoir : MM. Nicolas Dascovici, Haralamb. Jonesco, Nae Jonesco, Joachimesco, Panaïtesco-Perpessicius, etc.

lui-même, M. Const. C. Bacalbasa se rattache par ses origines à la ville de Braïla (7).

Autant que le journalisme et les lettres, les arts ont continuellement puisé à Braïla des forces vives et fraîches (8). La ville danubienne a jadis abrité (9) un magicien de la voix et virtuose de l'archet, qui a même personnifié pendant quelque temps la mémoire poétique et musicale du pays entier : c'était l'humble bohémien et célèbre « laoutar » Pétréa Cret-Zoul Cholcan, dont le folkloriste G. Dém. Théodoresco a recueilli en grande partie le répertoire, composé de touchantes élégies, de chansons érotiques et surtout de vieilles légendes. A l'occasion des fêtes et des banquets, ce prodigieux rhapsode, qui était un ancien esclave libéré, a popularisé, par exemple, le récit de la délivrance de Braïla du joug étranger, ainsi que les dramatiques amours et les noces princières de Kira Kiralina, la fillette câline, plus fragile qu'une fleur et pourtant héroïque, en qui le peuple s'est plu à voir le type de la beauté locale.

La beauté a pénétré à Braïla, tel un souci familier, l'existence quotidienne : c'est pourquoi le décor intérieur des maisons et leurs physionomies extérieures revêtent un cachet artistique.

Ces caractères se sont accusés depuis qu'au port commercial a été adjointe une cité industrielle. Il s'est créé, à Braïla, des fabriques et des usines. Il s'y est constitué tout un enseignement technique : ainsi, l'Ecole des arts et métiers, qu'avait réorganisée le très remarquable ingénieur, feu Fili-

(7) M. S. Semilian a publié une *Histoire de la presse de Braïla*, imp. Moderne.

(8) La simple revue des actualités confirme le fait. Le programme de la saison indiquait le vernissage de l'exposition de M. Théodoresco-Sion, l'un de nos meilleurs peintres, comme M. Pantelly-Stanciu est l'un des jeunes artistes qui promettent le plus. Notons, entre parenthèses, que c'est bien à un braïlote éclairé et généreux, M. Anastasie Simu, que Bucarest est redevable du musée permanent d'art moderne et contemporain qu'il possède. Au tableau des dernières actualités figurait, d'autre part, une nouvelle création de la grande comédienne, Mme Maria Filoti, sociétaire du Théâtre National, auquel appartient aussi l'irrésistible comique, M. Ghiberikon, alors qu'à l'Opéra de Bucarest on applaudissait le baryton, M. Stéfanesco-Goanga, lequel rappelle les talents de ses prédécesseurs et aînés, le remarquable ténor, M. Live Macédonesco ou l'aimable chanteur et chansonnier, feu Georges Cavadia.

(9) Aujourd'hui existe à Braïla une excellente société de concerts, la « Lyra ».

mon Sudetzéano, se recommande comme le modèle du genre. Au demeurant, tous les efforts finissent, là-bas, par se rencontrer et s'accorder : dans la ville, qui a favorisé le développement des institutions ouvrières (10) et les progrès des idées égalitaires, et où l'enthousiasme des jeunesses patriotes des écoles s'est concrétisé par la fondation d'une société de propagande et d'une bibliothèque populaire, « Petre Armencéa », le courant nationaliste rejoignit le mouvement humanitaire, comme les vertus de l'aristocratie se réconcilient avec les pratiques de la démocratie et comme les plaisirs joyeux se mêlent aux durs labeurs. On comprend, sans doute, mieux à présent pourquoi des voyageurs, de la qualité de M. André Bellessort, considèrent Braïla comme la ville la plus occidentale de la Roumanie (11), et même pourquoi maints Français, tel M. Muzet (12) la préfèrent à l'éblouissante capitale du royaume (13).

La guerre a infligé à Braïla les horreurs de l'invasion. La victoire ne l'a pas ménagée non plus, puisque les nouvelles frontières de l'Etat en ont déplacé l'axe des affaires et que, par surcroît la crise économique l'a frappée tout particulièrement. Voilà donc l'immense port condamné à s'endormir au bord du lourd Danube, au-dessus duquel plane une nostalgique gravité de lagunes. Braïla paraît, en quelque sorte, une Bruges-la-Morte ou plutôt cette Venise, dont notre prestigieux poète du désespoir, Michel Eminesco, pleurait, dans un sonnet fameux, l'orgueilleuse vie à jamais éteinte. Néanmoins, Braïla sait renaître de ses cendres et cela n'est point une métaphore.

Brûlée et saccagée à plusieurs reprises, à travers les siècles, soit par les Turcs, soit par les Russes, elle a été autant

(10) M. Victor Mihaesco a fait paraître une *Histoire des mouvements ouvriers dans le port de Braïla.*

(11) V. *La Roumanie contemporaine*, 1905.

(12) V. *La Roumanie nouvelle*, 1920.

(13) Les Français, lesquels sont d'ailleurs partout chez eux en Roumanie, trouvent au surplus à Braïla une excellente revue *L'Effort*, que publie en leur langue le cercle littéraire et mondain « Voltaire », où nos hôtes de passage ou en résidence se rencontrent avec les innombrables Parisiens natifs de l'endroit. Pour tout dire, c'est Braïla que le grand francophile et homme politique roumain, Nicolas Filipesco, avait choisi comme son fief électoral. C'est également à Braïla que se faisait de préférence élire au Parlement l'illustre Jean J. C. Bratiano, qui a présidé l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de la France.

de fois reconstruite et s'est redressée, après, plus forte et plus vivante. Du reste, son blason représente, comme celui de Paris, un navire ; elle a dû faire un peu sienne la devise de Lutèce. Toujours est-il que, malgré les flots qui l'ont à nouveau battue, elle ne veut pas sombrer. Elle veut, au contraire, se relever promptement, et déjà elle s'y applique. A cette fin, elle dispose d'abord d'une garde vigilante qui bat sans arrêt le rappel : c'est la presse locale, aux destins de laquelle préside un homme de cœur et d'esprit, M. Basile P. Clony, directeur du *Curierul* (14). Deux autres bons journaux : *Cuvantul* et *Dunarea de jos* complètent les effectifs quotidiens. Comme renfort, M. Jean C. Sava fait paraître mensuellement un périodique littéraire de belle tenue, *Luceafarul* (15), auquel vient de se joindre un éclectique magazine *Luminis*. Enfin, une grave revue, *Anulele Brailei,* y assure, sous la direction d'un ingénieur qui a des lettres, M. Gh. T. Marinesco (16), la charge des explorations savantes et des conférences publiques.

Mais, en même temps que l'on étudie les multiples aspects actuels ou anciens de la ville, qui abonde en érudits (17) et qu'on recueille les marques et les témoignages de l'esprit et de l'activité appartenant en propre à Braïla (18), ce qui offre au pays entier un parfait exemple de régionalisme raisonné et organisé, l'on forge et l'on met en œuvre les moyens capables d'y provoquer le relèvement souhaité, puisque toutes ces recherches et manifestations (19), quelque

(14) M. Clony a donné au *Luceafarul* (II, 37) un savoureux fragment de son très intéressant livre en préparation : *Braïla d'autrefois* (évocations et souvenirs).

(15) Nous relevons dans le n° 4 une émouvante esquisse de la vie scolaire, due au très regretté instituteur Pierre Grigoresco, lequel était un passionné des bonnes lettres et possédait un joli brin de plume.

(16) L'auteur d'un riche recueil d'estampes et de cartes, *L'ancienne Braïla* (tip. Cartea romaneasca) et d'une collection de *Documents relatifs à Braïla* (tip. Lupta).

(17) Parmi lesquels se distinguent MM. Faltis, V. Michaesco, M. Popesco, Dr. Sotek, Nae Vasilescu et les autres collaborateurs de M. Marinesco aux *Annales*.

(18) Comme l'a fait pour les mélodies et les vers populaires M. Jean Andrian par sa *Rhapsodie*.

(19) En dehors des études, des fouilles et des conférences organisées par le cercle des *Annales*, il faut signaler l'activité déployée par la section locale de la vieille « Ligue pour la culture intellectuelle », que préside un orateur d'envergure et artiste de talent, M. le docteur V. Dumitresco-Braïla.

désintéressées qu'elles soient, n'en déterminent pas moins des actes utiles et des entreprises pratiques (20). Elles ont décidé, entre autres : la formation, autour des écoles techniques et professionnelles, d'associations qui les attachent à la population et les adaptent au milieu ; la création d'un musée général de la ville et de la région ; la constitution d'un office de voyage s'employant à faire de Braïla le centre du tourisme danubien; la fondation d'une bibliothèque réunissant tous les documents et livres, roumains ou étrangers, lesquels s'occupent du Danube, sous les rapports les plus divers (21) car le Danube, qui a conditionné l'évolution du peuple roumain et a engendré une forme définie de civilisation, pose de nombreux et fort importants problèmes : problème européen, de coopération politique et économique ; problème national, d'orientation pour toute notre vie, matérielle et spirituelle.

Mémento. — Le grand journaliste M. Bartu Cecropide, qui vient de disparaître brusquement en pleine force, était originaire précisément des environs de Braïla. C'est dans la fameuse cité danubienne, où l'action s'avère la sœur du rêve, qu'il avait fait, outre ses premières études, l'apprentissage de la vie ardente et féconde. Il y a même dirigé un important quotidien, *Dunarea de jos*. La place prédominante qu'il a su, ensuite, rapidement se tailler dans la presse bucarestoise lui a permis de remplir le rôle d'un véritable directeur de conscience du pays entier. Il s'est imposé par sa faculté exceptionnelle d'enthousiasme, car il avait

(20) Toutefois, le redressement de Braïla ne saura être ni complet, ni définitif tant que l'on n'aura pu ramener un courant ininterrompu d'affaires dans le vieux port; aussi, en plus des constructions de bonnes routes et de nouvelles lignes de chemin de fer, conduisant à Galatz, à Ramnicul-Sarat et à Buzau, points de liaison avec les différentes provinces, et outre l'établissement des tarifs réduits pour le transport à Braïla des céréales et des autres produits du pays, la transformation du célèbre port danubien en port franc s'impose. Ce projet, qui tenait au cœur de tous les habitants, et qu'avaient déjà étudié les anciens maires, MM. Leonte Moldovanu, R. Portocala et N. Orasc ano, est maintenant en voie de réalisation, grâce notamment au président de la chambre de commerce locale, M. Mihail Pantély, aidé de M. Virgile Grossou, l'éminent bâtonnier de l'ordre des avocats de Braïla, ancien député et secrétaire général au département de la justice. Pendant qu'on s'apprête à donner une forme légale au nouveau statut du port, on s'occupe d'y aménager les futures zones libres, où de puissantes et réputées firmes étrangères ont, d'ores et déjà, retenu les emplacements nécessités pour l'installation de leurs usines et dépôts.

(21) M. N. Dascovici consacre une substantielle étude à *Notre Danube* (Coll. Cartea Vremei).

une belle et forte âme enflammée, compréhensive et généreuse. Il était pourvu, au surplus, d'une prodigieuse capacité de travail et il possédait, en même temps qu'une connaissance approfondie du métier, un rare talent d'écrivain. Sa vive intelligence, nourrie d'incessantes lectures, et sa verve entraînante, du meilleur aloi, se sont exercées dans les domaines les plus divers, avec un égal bonheur. A travers la multiplicité variée de ses occupations, il laissait pourtant apparaître son constant souci de perfection morale et d'élévation intellectuelle. Il a été un excellent critique littéraire et dramatique. Dans ses notes quotidiennes à l'*Universul*, où M. Stélian Popesco a le grand mérite de l'avoir appelé pour lui offrir une vaste tribune à la mesure de ses dons et de sa mission, il a toujours fait une très large part aux idées et aux œuvres françaises, ainsi qu'à toutes les manifestations et initiatives capables de rapprocher davantage la France, à laquelle il avait voué un culte, et la Roumanie, qui considère sa mort comme un deuil national.

POMPILIU PALTANEA.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

UN POÈTE FOLKLORISTE. — J. Vicuña Cifuentes : *Estudios de Metrica española, He dicho*, Nascimento, Santiago (Chili). — Mémento.

Les fausses valeurs littéraires, dans les lettres contemporaines, sont fréquentes à cause du manque de perspective pour juger les auteurs vivants et agissants. Mais dans la littérature hispano-américaine ces fausses valeurs sont très nombreuses. Des écrivains qui s'occupent de politique et jouissent de la faveur officielle sont considérés comme des maîtres, même s'ils n'ont publié que quelque méchante monographie d'histoire ou de sociologie, tandis que des jeunes écrivains qui suivent la dernière mode de Paris ou de Madrid sont regardés comme des initiateurs, bien qu'ils ne nous aient donné que des recueils d'articles ou de poèmes impersonnels. Par contre, d'excellents écrivains, qui dédaignent la politique et qui ne se soucient pas du snobisme littéraire, ne suscitent pas la moindre attention, et leur parole n'a point d'écho, même s'ils publient des ouvrages fondamentaux.

Julio Vicuña Cifuentes, Chilien, dont je me suis occupé ici plus d'une fois, appartient à ce groupe d'auteurs émi-

nents et pourtant sacrifiés. Poète, folkloriste, critique, Vicuña Cifuentes a réalisé une œuvre étendue et d'une grande importance. Il a débuté par des poèmes qu'il donnait aux revues et par un drame en vers, *Lautaro*, dans lesquels il suivait les normes établies sans montrer des traits personnels. Ruben Dario, qui venait de visiter le Chili, n'était pas arrivé à l'intéresser, et le premier livre fameux du grand novateur : *Azul...* ne laissait pas de réflexes en sa poésie. Bien de sa race et de son pays, il se défiait des innovations d'origine étrangère. Ce n'est que plusieurs années plus tard que Vicuña Cifuentes nous a donné un recueil de poèmes personnels et dans lequel, libéré de la vieille rhétorique, il réussit à allier à la correction une certaine nouveauté, recueil qui l'a placé parmi les meilleurs poètes de son pays : *La Cosecha de Otoño*. Toutefois, cet écrivain si épris de sa tradition ne s'est pas adonné aux travaux historiques si en vogue alors au Chili. Mais quand le professeur Rodolfo Lenz fonda à Santiago la Société de Folklore, il consacra toute son activité à exhumer les trésors du savoir populaire de son pays. Comme fruit de son labeur, il nous a donné d'abord un fort volume d'une grande importance : *Romances populares y vulgares recogidos de la tradicion oral chilena*. Le *Romancero* espagnol, cet ensemble de poèmes, âpres et rapides, si caractéristiques de la race, est passé en Amérique avec les conquistadors et les colonisateurs du Nouveau-Monde, de sorte qu'il s'est conservé par tradition orale dans tous les pays de l'Amérique espagnole. Vicuña Cifuentes a recueilli au Chili près de cent pièces archaïques en diverses versions plus ou moins pures, parmi lesquelles les plus importantes sont trois morceaux se rapportant à Bernardo del Carpio, et surtout une version de « l'Adultera », la première que l'on ait trouvée en espagnol de ce « romancé » considéré à tort jusqu'aujourd'hui comme portugais. Il n'a trouvé dans le peuple aucune pièce se rapportant au Cid, et il ne nous en donne que trois, tirées d'un vieux manuscrit. Mais je me rappelle avoir entendu une vieille dame de San Carlos réciter plusieurs de ces pièces, et Vicuña m'a dit que dernièrement il avait pu en découvrir quelques-unes dans la tradition orale. Naturellement, il n'a pu nous donner toutes les

versions existantes des pièces qu'il a recueillies, et celle de « Delgadina » qu'il nous offre est peut-être moins savoureuse que celle que j'ai traduite dans mon roman *La Ville merveilleuse.* Or, le Romancero a suscité en Amérique de nombreuses imitations sur des sujets locaux, dues à des poètes plus ou moins populaires. Notre auteur nous offre plus de soixante de ces pièces, parmi lesquelles il en faut noter une, sur la fête traditionnelle de la Purification, anonyme et pittoresquement descriptive, et le « Testament de don Tomas Mandoes », œuvre de ce fameux poète campagnard ingénieux et humoriste. Il joint au surplus à chaque groupe de versions un commentaire savant et méthodique qui accroît considérablement la valeur de son livre. Cet ouvrage est sans doute le travail le plus considérable qui ait été réalisé sur la matière en Amérique espagnole, et il nous prouve que le Chili est le pays de tout ce continent qui conserve le plus de poésie hispanique traditionnelle. Mais Vicuña Cifuentes a publié ensuite un autre livre aussi important que le précédent : *Mitos y supersticiones recogidos de la tradicion oral chilena.* Au Chili, comme dans tous les peuples hispano-américains, il existe des mythes et des croyances superstitieuses très nombreuses qui sont issus de trois civilisations ou semi-civilisations : celle de l'Espagne, celle des Araucans et celle des Chiliens. C'est toute une mysthologie extrêmement curieuse et suggestive. On y trouve à côté des mythes connus en Europe, d'autres qui sont originaux comme celui du « pihuchen », serpent à plumes, ressemblant à l'étrange divinité des Aztèques, ou celui du « Cocolo », bestiole magique qui extermine la famille quand elle entre dans une maison ; et conjointement aux superstitions connues partout, d'autres régionales, comme celle de l' « espanto », mal mystérieux engendré par la vue de « choses de l'autre monde » ou bien celles des trésors gardés par des monstres ou des sorciers. Pendant mon enfance, j'ai entendu, dans le domaine de mes parents, beaucoup de récits de ce genre, et, dans mon roman *La Montagne ensorcelée,* je me suis fait l'écho du mythe du « chonchon », oiseau sorcier invisible, et de celui du « huallipen », monstre amoureux qui ensorcelle les jeunes mariées, tandis

que dans mon prochain roman, *La Vallée qui rêve,* je parle de la « cuca », oiseau maléfique qui annonce des malheurs, et du « nirivilo », monstre aquatique qui attaque « les mauvais chrétiens ». Vicuña Cifuentes nous présente cette mythologie en des récits populaires pittoresques et caractéristiques. Sa récolte est très considérable mais quelques lacunes y subsistent. Il ne nous dit rien du « Culpeo », hybride du renard et du puma, que j'ai évoqué dans *La Montagne ensorcelée,* ni de la « Zorra bruja » très connue dans le département d'Itata, ni de la « Ciudad Deleitosa », pareille au Pays de Cocagne, ni du « Cuco » analogue au Croquemitaine et répandu dans toute l'Amérique espagnole. Il oublie aussi certaines superstitions comme celle de la baguette magique, si curieuse, si belle, que j'ai animée dans *La Ville Merveilleuse,* ou comme celles du « pequen » dont j'ai parlé dans *La Montagne Ensorcelée.* Mais notre auteur va publier bientôt, dans les éditions de la « Compañia Ibero-americana de Publicaciones » de Madrid, une nouvelle édition de son livre dans laquelle toutes ces lacunes seront comblées. Bien que Vicuña Cifuentes, si l'on en juge par les termes de la préface, paraisse ne pas se rendre compte de la valeur de son ouvrage, celui-ci est de la plus grande importance, car les mythes et les superstitions sont des manifestations de l'esprit religieux, de la faculté du merveilleux, du don du rêve, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus profond et de plus élevé dans l'inconscient de l'âme collective, et par conséquent les témoignages les plus précieux de la psychologie des peuples. Continuant ses recherches sur la littérature populaire, notre auteur a étudié, enfin, la poésie populaire et les narrations traditionnelles de son pays en deux discours académiques : *Discurso leido en la Academia Chilena, Discurso de incorporacion a la Facultad de Filosofia y Letras.* Certaines formes de la poésie populaire chilienne sont nées de celle de l'Espagne, mais d'autres sont originaires du Chili ou de l'Amérique espagnole. Ainsi, la « cueca », danse populaire, le « cogollo », strophe finale qui sert à dédier la chanson, la « loga », dérivée du « romancé » espagnol. J'en ai donné des spécimens accompagnés parfois de la musique dans *La Montagne Ensorcelée.*

Notre auteur attribue à cette poésie les caractéristiques de la malice et de l'ironie, mais en fait la note sentimentale et tendre y abonde également, comme l'a prouvé Ramon Laval par les fragments qu'il a publiés et comme je puis en témoigner moi-même. Il en parle, toutefois, avec beaucoup de compétence. Il traite également des narrations en prose qu'il classe en traditions, légendes, contes, « casos » (courts récits d'intention morale), et anecdotes. La matière de ces narrations, sauf celle des contes, est d'origine nationale ou locale. Toutes sont très abondantes à l'exception des traditions que la recherche historique, très active au Chili, a dissipées ou reléguées à l'oubli. Vicuña Cifuentes désire que ces récits, « forgés par l'imagination collective de la race » soient recueillis et conservés, et il a des mots d'une juste ironie à l'adresse des petits historiens qui ont ruiné la beauté traditionnelle au nom de « la vérité historique sujette à de constantes rectifications ». Il croit maintenant en « l'immuable vérité symbolique de la tradition » et se rend compte que le folklore réunit des éléments notamment pour l'art.

Mais ce poète folkloriste est aussi un professeur de littérature, et il nous a donné dernièrement un travail sur la technique de la versification et un recueil de discours littéraires : **Estudios de Métrica espanola, He dicho.** Avec beaucoup de savoir et de clarté, il étudie dans le premier le mécanisme des vers traditionnels et de certains modernes, en nous renseignant en outre sur leur origine et leur histoire. Il nous révèle ainsi que le sonnet en alexandrins, considéré comme moderne, fut composé déjà, bien qu'une seule fois, au XVIII[e] siècle, et il nous apprend que ce fut José Zorrilla qui employa le premier en quatrains le dodécasyllabe dit de « seguidilla ». Mais il ne nous dit pas un mot des innovations métriques si importantes introduites par Ruben Dario : le sonnet en vers de toutes longueurs, parfois de deux mètres ensemble, le tercet monorime, le quatrain en dodécasyllabes de deux classes et surtout l'alexandrin à deux césures et le vers libre. En son recueil de discours, où il a recueilli ses travaux sur la poésie populaire et les narrations traditionnelles, à côté de quelques-uns d'ordre occasionnel et

sans importance, nous en trouvons d'autres qui contiennent des idées dignes de considération. Ainsi par exemple le discours consacré à l'œuvre de Fuenzalida Grandon, où il s'agit de l'Histoire sociale, des coutumes d'autrefois, si peu cultivées en Amérique espagnole. Mais que dire des pages dans lesquelles notre auteur s'efforce de prouver qu'il n'existe pas de littérature hispano-américaine, mais une seule littérature de langue espagnole ? Ce n'est pas uniquement la langue qui détermine une littérature, mais aussi la tradition, l'esprit national, la terre. Vicuña Cifuentes ne croit-il pas qu'avec les trésors exhumés par lui de la tradition populaire de son pays on a déjà une base pour une littérature nationale. C'est un fait, en outre, que depuis une quarantaine d'années l'Amérique espagnole possède une littérature qui ne peut être confondue avec celle de l'Espagne. Vicuña Cifuentes est actuellement en Europe où il se documente pour une Histoire de la culture chilienne. Je crois cependant qu'il ferait mieux de continuer ses études du folk-lore de son pays, en recueillant les narrations traditionnelles en prose, en complétant la collection des poésies populaires qu'il possède, ou en élucidant certaines questions, comme la poterie des religieuses, ou l'imagerie populaire, qui n'ont pas encore été étudiées. Il est mieux qu'historien et critique, il est poète et c'est ce qui fait de lui un folkloriste éminent.

MÉMENTO. — Le grand écrivain mexicain José Vasconcelos vient de fonder à Paris une revue de lettres et de politique hispano-américaines dont il est le directeur, et C. Deambrosis Martins l'administrateur : *La Antorcha*. Elle est destinée, dit Vasconcelos dans les « Palabras iniciales » du premier numéro, à « défendre les intérêts matériels et moraux des races hispaniques du Nouveau-Monde », à « concentrer, organiser la pensée ibéro-américaine ». « Nous croyons en notre Amérique, ajoute-t-il, non seulement pour ce qu'elle est, mais parce que l'autre a trahi le dessein universel humain. Et notre Amérique, en présence de l'échec yankee, est l'unique espérance de l'humanité. » Dans le premier numéro, nous remarquons un article de Vasconcelos, « los Rotarios en el Exterior », dans le second un travail de Heramba Gupta : « Mahatma Gandhi y el movimiento de la India », dans le dernier (juin), un commentaire des *Scènes de la Vie future* de Duhamel, par Vasconcelos, et dans tous trois une rubrique, « el Drama de

America », dans laquelle les faits politiques des peuples hispano-américains sont commentés d'une façon toute différente de celle que pratiquent les agences d'information d'Amérique du Nord. C'est une revue de la plus grande importance que devraient lire tous ceux qui s'intéressent au monde hispano-américain.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Bellessort : *Les Intellectuels et l'avènement de la troisième République*, B. Grasset. — Pierre Viénot : *Incertitudes allemandes*, Valois.

Le livre de M. André Bellessort sur **Les Intellectuels et l'Avènement de la Troisième République** est un petit chef-d'œuvre. L'auteur a eu l'idée heureuse de rechercher ce que les écrivains les plus éminents ont écrit en 1871 ou peu après sur le régime qui commençait. Les recueils de citations de ce genre sont toujours intéressants, mais ce qui double l'attrait du livre de M. Bellessort, c'est le commentaire toujours spirituel et ingénieux dans lequel il a encadré les morceaux choisis par lui. On lui passe la puérilité de sa thèse royaliste, car si elle constitue le fond de sa pensée, il l'a laissée à l'arrière-plan, dans un éloignement qui fait oublier par le lecteur son existence. Mais, le soin qu'a eu M. Bellessort à ne pas parler du prétendant n'est-il pas une preuve qu'il a bien compris que, s'il avait collectionné la pensée des contemporains à son sujet, il aurait composé un recueil de citations encore plus méprisantes que celles qu'il a collectionnées sur la République ?

Les intellectuels dont M. Bellessort a recueilli les dires étaient des bourgeois, sinon toujours par l'origine et la fortune, au moins par le genre de vie ; ils avaient été presque tous bonapartistes sous le premier Empire et légitimistes sous la Restauration ; ils avaient été tous orléanistes sous la Monarchie de Juillet et l'étaient virtuellement restés. Ils ne se sentaient pas attirés par les perspectives qu'évoquait une République basée sur le suffrage universel et où la populace (qui venait de brûler et de massacrer pendant la Commune) pourrait imposer sa volonté ; mais, comme l'écrivait George Sand, « une odeur de sacristie les gagnait à mesure qu'on parlait davantage de Henri V ». M. Bellessort croit qu' « ils

avaient peur de la Monarchie, peut-être à cause d'elle-même et parce qu'en général ils confondaient l'Empire et la Royauté ». Non, ils n'avaient pas plus peur de la Monarchie que de l'Empire (c'est la même chose !), mais ils avaient le dégoût « de la réaction religieuse que le retour du Roi entraînerait ». M. Bellessort le reconnaît, et aussi que « le clergé manqua de discrétion... crut que le lendemain il serait le maître de la situation et compliqua singulièrement la tâche des légitimistes ». C'est vrai, mais le bigotisme du Roi était ce qui faisait craindre cette domination du clergé. Henri V donnait l'impression d'être encore plus intolérant et inexpérimenté que Charles X, ce vieillard qui n'avait rien appris au cours de sa longue carrière. Au reste de la nation, absorbé par la douleur de la perte de l'Alsace-Lorraine, les partisans de Chambord donnaient l'impression d'ultramontains préoccupés surtout du rétablissement du pouvoir temporel et aggravant la situation par leurs manifestations en sa faveur. La majorité de l'Assemblée Nationale était désireuse de rétablir la Monarchie : elle dut y renoncer en présence des défectuosités du candidat. En France, comme plus tard en Russie et en Espagne, la République dut de s'établir à l'insuffisance du souverain désigné par l'hérédité. C'est la supériorité de la dictature sur la monarchie : elle ne confie pas le pouvoir à un crétin par cagoterie ou à un poltron.

§

Un Français qui connaît admirablement l'Allemagne (il l'habite depuis 1923) a entrepris, en nous expliquant les **Incertitudes Allemandes,** de nous faire comprendre *la crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne.* Dans l'admirable petit livre, si clair et si suggestif, où il l'essaie, il envisage surtout l'aspect philosophique de cette crise, et ce point de vue, en différenciant son travail des autres ouvrages sur le même sujet, en constitue l'originalité.

L'idée de « crise de la civilisation » fait partie, aujourd'hui, de la pensée anonyme de l'Allemagne... Une civilisation, dans ce sens, c'est un mode de vie collective tenu pour juste et légitime par ceux qui y participent, spontanément accordé à leurs croyances

(religieuses ou non) ou même issu d'elles, exprimé dans des institutions sociales et politiques, enregistré dans le droit qui fixe, en particulier, les conditions du travail et de la propriété, lié enfin à un art, à un mode de penser le monde, et, sans doute, de prier Dieu *dont la valeur absolue n'est pas mise en doute*... C'est une communauté... un fait matériel, moral et spirituel *inconscient*, et c'est pourquoi aussi toute civilisation se tient nécessairement pour *la* civilisation. Lorsqu'elle doute de sa valeur absolue, elle se désagrège... De là, la relativité de toute civilisation, un fait dont beaucoup pensent qu'il ne pourra plus jamais être refoulé hors de la pensée humaine et qu'il entraine en quelque sorte une crise définitive... « Pour la première fois depuis dix mille ans, écrit le philosophe Scheler, l'homme est à lui-même, totalement et sans aucun reste de connaissance, un problème. Car il ne sait plus ce qu'il est, et il sait en même temps qu'il ne le sait pas. »...

La « civilisation bourgeoise », c'est la civilisation du XIXe siècle... Celui-ci reste une époque croyante, non pas du fait des religions révélées, mais par une sorte de mysticisme de la raison et par des convictions morales... telles qu'on les rencontre dans le Droit naturel du XVIIIe siècle ou dans la Déclaration des Droits de l'Homme. A la base de la vie collective... se retrouve une croyance... en l'homme en tant qu'être raisonnable... Les divisions que provoque la liberté perdent toute signification profonde devant le culte qu'on lui voue... La liberté commande l'individualisme. Celui-ci va caractériser toute la civilisation bourgeoise... Il est à la base du suffrage universel, du parlementarisme démocratique et de l'Etat national... Il conduit bientôt, par suite des découvertes techniques, à l'avènement du grand capitalisme... La situation de l'immense prolétariat créé par les conséquences capitalistes du régime d'individualisme économique et pratiquement privé, quant à lui, de toute possibilité d'autonomie individuelle, s'en trouve aggravée. En effet, à l'infériorité matérielle s'ajoute pour lui le sentiment d'une infériorité sociale d'autant plus vivement ressentie que l'égalité obtenue dans le domaine politique la fait apparaître plus injuste. Dans le domaine de l'art, le XIXe siècle enregistre la décadence du fait collectif que constitue l'unité de style et l'individualisme triomphe jusque dans l'architecture, conduisant, il y a 50 ans, aux folies ornementales du Kurfürstendamm à Berlin, et en France, de nos jours encore, aux hideurs de nos Caisses d'épargne et de nos Mairies...

Sur plus d'un point, les valeurs morales du XIXe siècle ne sont plus seulement discutées, mais condamnées par l'Allemagne moderne. Dès 1905 avait éclaté un mouvement de révolte parti de la

jeunesse... Il a connu son apogée immédiatement après la guerre, pour perdre depuis quelques années ses traits distinctifs en se fondant dans la vie normale de l'Allemagne. Son succès l'a condamné... En face de ce chaos qu'ils avaient eux-mêmes inconsciemment voulu, ces jeunes gens durent constater qu'ils n'avaient ni la préparation, ni l'autorité nécessaires pour fonder eux-mêmes des institutions nouvelles. L'esprit du mouvement passa cependant dans plus d'une réalisation importante, en particulier dans le domaine scolaire et pédagogique...

Un autre courant est celui que révèle l'évolution des relations entre les sexes... Elle n'a rien de commun avec la licence sensuelle de la période troublée d'après-guerre. Elle constitue bien une transformation morale : l'abandon de la notion de moralité en matière sexuelle... La vie sexuelle, en particulier dans toute la jeunesse, n'est plus considérée en soi sous l'angle du péché... La virginité de la jeune fille n'est plus exigée par le mari, n'apparaît plus comme le signe même de la moralité, et la plupart des jeunes filles, même dans la bourgeoisie, se considèrent comme totalement libres; l'homosexualité n'est plus considérée comme déshonorante... Enfin, les pratiques anticonceptionnelles sont considérées comme si légitimes que la ville de Berlin a créé des consultations... officiellement étendues à ce domaine... Ces faits sont révélateurs, à mon avis, d'un déplacement durable des frontières de la morale, d'un recul de la morale chrétienne...

Une évolution du même genre s'est produite dans la valeur attachée à l'argent... La fortune n'est plus guère, aux yeux de l'Allemand, que le signe de la force. Il la respecte ou la déteste à ce titre. Mais elle ne crée pas par elle-même de valeur morale... On voit apparatre aujourd'hui dans le sentiment public l'idée de l'immoralité des grandes fortunes... L'idée du gain personnel ne gouverne plus les vues sur la vie économique. La notion d' « économie » (fonction sociale) a remplacé dans une large mesure celle des « affaires » (qui ont pour raison d'être le gain)... L'épargne est en recul certain. Le montant des dépôts dans les Caisses d'épargne n'atteint plus que 50 % de celui d'avant guerre. La lenteur de la formation des capitaux est une des caractéristiques de la vie économique allemande. Dans toutes les classes sociales, l'Allemand dépense ce qu'il gagne... La notion de patrimoine a presque disparu de la vie allemande avec tous les faits moraux qui s'y rattachent. L'idéal d'autonomie individuelle, l'idéal du « petit rentier », lui apparaît, à plus d'un égard, immoral. On ne se prive pas en prévision des risques de l'existence, on les court...

Tout homme vieillit cependant ou peut tomber malade. A qui

recourir? A l'Etat... « L'Etat-providence » est une institution définitivement allemande et qui n'appartient certainement pas à la civilisation bourgeoise. Nous entrons ici dans l'immense domaine du socialisme allemand. Mais appartient-il à cette crise? ne la dépasse-t-il pas?... En réalité, il est un fait déjà acquis, tant par son influence intellectuelle que par ses réalisations matérielles. Il est *dans* la crise actuelle... Il n'y a qu'un quart environ des Allemands, rentiers, propriétaires, artisans, qui se trouvent dans une situation qui leur permette de conserver le sentiment d'une relative indépendance, sinon de liberté, tandis que trois Allemands sur quatre (ouvriers, employés) sont étroitement liés à une loi qui leur est extérieure... La réalité sociale qui s'exprime dans ces chiffres... est à la base du socialisme et du communisme allemands, ainsi que du national-socialisme... La « mentalité » marxiste est celle d'un tiers au moins de la population allemande... L'idée de classe, de lutte de classes, est partout en Allemagne. Elle a pénétré la droite comme la gauche, et, en particulier, la majorité du patronat... La civilisation bourgeoise ne connaît que l'individu. Celui-ci a cessé d'être en Allemagne le sujet de la vie collective. Le groupe, et avant tout la classe, se sont substitués à lui... Le socialisme allemand... refuse de prendre en considération l'intérêt général au sens bourgeois et démocratique. Il n'y a pas, à ses yeux, d'intérêt général. Il y a le capitalisme que le développement de ses contradictions conduit automatiquement à la ruine. En face de lui, il y a la classe ouvrière qui doit hâter par une prise de conscience cette évolution. L'intérêt général, donc, c'est l'avènement de la société de demain... Plus d'un Allemand dirait que le socialisme a déjà détruit à demi l'ordre bourgeois, tout d'abord par une législation sur les salaires dont l'application tend de plus en plus à retirer au travail le caractère de marchandise, affirmé par l'économie libérale; et en second lieu par les fonctions sociales que le socialisme allemand a conduit la collectivité à assumer, soit directement par les assurances sociales, soit par l'intermédiaire de l'Etat... Mais en politique, le socialisme allemand est sincèrement républicain... Il tend, en fait, sur le plan politique, à prolonger la démocratie bourgeoise, tout en ruinant les fondements moraux sur lesquels elle repose...

L'inflation a fait vivre chaque Allemand dans l'impossible. Elle a détruit en lui la notion de certitude. Puisque *cela* a été possible, tout est possible... D'autres influences sont venues agir... Un quart ou un tiers de la population allemande peut-être vit d'une vie à demi nouvelle pour elle : la vie de la grande ville,

fluctuante... *industrielle*, et par cela même tout entière dépendante des grandes lois mystérieuses du régime économique dont la connaissance, sinon la compréhension, a passé sous la forme dramatique du chômage dans toute la population ouvrière... Faut-il rappeler l'influence exercée sur l'Allemagne par le bolchévisme? Quatre millions et demi de suffrages sont allés aux communistes... Même pour ceux qui condamnent la réalité russe, elle n'existe pas seulement comme une menace, mais comme un fait immense et stupéfiant... Dernier trait : la place essentielle tenue... par « la Technique ». Je connais tel Allemand, parmi les plus grands chefs de l'économie européenne, à qui tous les problèmes politiques contemporains paraissent des puérilités en face des réalités scientifiques et des transformations de la vie que celles-ci entraînent avec elles. « Rien de tout ce qui vous préoccupe n'existera plus dans vingt ans », répond-il...

L'Allemagne n'est pas un absolu aux yeux mêmes de l'Allemand, c'est *un fait* auquel il adhère sans doute (et généralement de tout son cœur), mais avec la conscience de la particularité. Ce sentiment teinté de relativisme l'incline, suivant les circonstances, à une tolérante objectivité vis-à-vis des autres peuples ou dicte au contraire la brutale affirmation d'un intérêt égoïste que ne vient freiner, en quelque sorte, aucune idéologie universelle... Le traité de Versailles a un fondement moral... Mais l'Allemagne a la conviction profonde que ce traité est injuste... Une partie de l'Allemagne, tout en dénonçant les hypocrisies du traité, admet cependant la valeur, en soi, des principes moraux auxquels ces hypocrisies rendaient hommage. Mais beaucoup d'Allemands refusent à la moralité même dont le traité se réclame le nom de justice : la justice démocratique n'a pas de prise sur eux... Une organisation du monde conçue suivant les principes démocratiques n'entraîne pas l'adhésion profonde de l'Allemagne... Beaucoup d'Allemands accusent la Société des Nations d'assurer, non la justice et l'égalité entre les pays, mais « l'hégémonie des démocraties bourgeoises »... Le cas Barrès, si étroitement individuel, est aujourd'hui en Allemagne un fait collectif. L'idée de la communauté nationale et le culte qu'on lui voue... viennent remplir le vide laissé dans les esprits par la crise de la civilisation. Le néo-mysticisme d'une jeunesse *assoiffée de dévouement collectif* rejoint les pires erreurs de « l'Ere wilhelminienne! »... Dans la conviction de la France que les traités sont « justes », l'Allemagne ne voit qu'hypocrisie... L'attente angoissée d'un avenir créateur qui anime l'Allemagne se révolte contre la fixité imposée au monde par la volonté d'un vainqueur accidentel.

M. Viénot conclut : « Même si l'on pense que la solution des vraies questions allemandes doive être cherchée sur le plan international (et cela me paraît certain), le problème qui se pose ainsi à l'Allemagne ne se réduit pas, à beaucoup près, à la revision des traités... Mais les blessures nationales de l'Allemagne ajoutent à la crise qu'elle traverse un élément insupportable ».

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme et Sciences psychiques

Ernest Britt : *La Lyre d'Apollon*, avec prélude de F. Warrain. Illustr. de Lola Finck; Edit. Véga. 30 »

René Kopp : *La doctrine du Christ*, essai de reconstitution historique; Leymarie. 25 »

René Kopp : *Introduction générale a l'étude des sciences occultes* ; Leymarie. 30 »

Paul Le Cour : *A la recherche d'un monde perdu. L'Atlantide et ses traditions*, nouv. édit. revue et augmentée; Leymarie. 15 »

Hagiographie

Léontine Zanta : *Sainte-Odile* (Coll. *Les Pèlerinages*); Flammarion. 10 »

Histoire

Rafael Altamira : *Histoire d'Espagne;* Colin. 10,50

Prince de Bulow : *Mémoires*. Tome IV : *1849-1896. Sa jeunesse et sa carrière de diplomate*. Traduction de Henri Bloch et Paul Roques. Avec 20 gravures h.-t.; Plon. » »

Henri Pirenne, Augustin Renaudet, Edouard Perroy, Marcel Handelsman et Louis Halphen : *La fin du moyen-âge*. II: *L'annonce des temps nouveaux, 1453-1492*. (Coll. *Peuples et Civilisations*, histoire générale, tome VII); Alcan. 35 »

J.-M. Tourneur-Aumont : *Fustel de Coulanges 1830-1889*. Préface de Charles Seignobos; Boivin. 15 »

Littérature

E. Armand : *Profils de précurseurs et Figures de rêve;* L'En dehors. 5 »

A. F. Aude : *Un ancien châtelain d'Azay-le-Ferron : Michel jeune, 1771-1852*. Avec des portraits; Bosse. » »

Joseph Bérard: *Lignes* (Entretiens. En voyage dans le centre. Vieilles d'Auvergne. Contes d'antan et d'aujourd'hui). Préface de Henri Lamblin; Le Rouge et le Noir. 12 »

Paul Chauvet : *Sept essais de littérature anglaise;* Figuière. 15 »

Cicéron : *Tusculanes*. Tome I (I-II). Texte établi par Georges Foklen, et traduit par Jules Humbert; Belles-Lettres. 20 »

Lorenzo Da Ponte : *Mémoires. 1749-1838*, suivis de *Lettres inédites de Lorenzo Da Ponte à Jacques Casanova*. Préface et notes de Raoul Vèze. (Coll. *Jadis et Naguère*). Avec des illust.; Jonquières. » »

Léon Deffoux : *La publication de «L'Assommoir »*. (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Edouard Deverin : *R. A. S. 1914-*

1919. Dessins de Richard Maguet; Les Etincelles. 12 »

Gyp : *La joyeuse enfance de la IIIe République;* Calmann-Lévy. 12 »

Marguerite Henry-Rosier : *La vie de Charles Nodier*. Avec un portrait. (Coll. *Vie des hommes illustres*); Nouv. Revue franç.

Claire Lefebvre : *Soyons heureux;* Revue Mondiale. 12 »

Katherine Mansfield : *Lettres*, traduites par Mme Guéritte. Préface de Gabriel Marcel. Avec un portrait; Stock. 18 »

Edouard Martinet : *André Gide. L'amour et la divinité*. Portrait inédit d'André Gide gravé sur bois par P.-E. Vibert; Edit. V. Attinger. » »

Charles Maurras : *Les plus belles pages de Maurras;* Flammarion. 12 »

Charles Maurras : *Au signe de Flore. La fondation de l'Action française 1898-1900*. Avec 16 gravures et fac-simile h.-t.; Les Œuvres représentatives. 15 »

Charles Oulmont : *Paris, ce qu'on y voit, ce qu'on y entend*. Illust. de Bécan; Berger-Levrault. 15 »

Charles Péguy : *Pierre, commencement d'une vie bourgeoise;* Desclée de Brouwer. » »

G. Pillement : *Historiens chiliens*, pages choisies, traduites de l'espagnol. Introduction de C. Pereyra; Belles-Lettres. 20 »

Plotin : *Ennéades*, V. Texte établi et traduit par Emile Bréhier; Belles-Lettres. 25 »

Henri Pourrat : *Le bosquet pastoral;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Prévost : *Les Epicuriens français, trois vies exemplaires;* Nouv. Revue franç. 15 »

Maurice Privat : *Lyon, ville secrète;* Les Documents secrets. 12 »

Alphonse Roux : *In Memoriam Edouard Schuré*. Avec 7 gravures h.-t.; Revue Mondiale. 15 »

M.-J. Silvain : *Entretiens intérieurs*, II; Desclée de Brouwer. » »

Léon Xanrof : *La mécanique de l'esprit*. Préface de Georges Lecomte; Delagrave. 12 »

Poésie

Robert de Bédarieux : *Les cortèges. Les Voix humaines*. III; Imp. Paul Liger-Bélair, Dijon.

Henry Franz : *L'étape dans le brouillard*, suivi des *Impressions amiénoises;* Revue des Poètes. 9 »

Georges Friedmann : *Ville qui n'a pas de fin*. Avec un portrait de l'auteur par G. H. Sabbagh, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. » »

Roger Hollier-Larousse : *Premiers vers*. Avec 2 lithographies h. t. de L. Garrido; Jouan et Bigot, Caen. » »

Politique

Ben-Avi : *L'enclave;* Rieder. 15 »

Divers : *La Pologne et la Baltique*, conférences données à la Bibliothèque polonaise de Paris. Avant-propos de M. Emile Bourgeois. Mémoire annexe de M. Casimir Smogorzewski; Gebethner et Wolff. » »

Drieu La Rochelle : *L'Europe contre les patries;* Nouv. Revue franç. 15 »

Maurice Pottecher : *Jules Ferry*. (Coll. *Sous la Troisième*); Nouv. Revue franç. » »

X... : *Comment les chefs socialistes défendent la révolution russe;* Bureau d'éditions. 0,50

Questions coloniales

Jean Célérier : *Le Maroc*. Avec 3 graphiques et 6 cartes; Colin. 10,50

Questions militaires et maritimes

Lieut.-Col. Jean Fabry : *Joffre et son destin*. La Marne, Verdun, La Somme. L'Amérique; Lavauzelle. 12 »

Questions religieuses

A.-D. Sertillanges : *L'Eucharistie*, choix de textes précédés d'une étude. Avec 125 gravures. (Coll. *Les Sacrements*); Laurens. » »

José Vincent : *Sous le froc et le voile;* Flammarion. 12 »

Roman

Marcel Allain : *Miss Téria. Sous l'ombrelle;* Férenczi. 2 »

Pierre Benoist : *Le mystère du Parc des Princes;* Edit. de l'auteur. 10 »

René Bonnefoy : *Plaque tournante;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Jean Bucline : *L'amour... pour voir;* Revue Mondiale. 12 »

Rose Combe : *Le Mile des Garret;* Libr. Valois. 15 »

André Corthis : *Soledad;* Albin Michel. 15 »

John Cowper Powys : *Wolf Solent*, traduit de l'anglais par Serge Kaznakoff; Payot, 2 vol. 40 »

Albert Delacour : *L'abbé Clerval a-t-il tué?;* Redier. 12 »

Isabelle Dudit : *Marbrerey, maître-artisan.* Préface d'Etienne Clémentel. Avant-propos de Paul Brulat; Edit. de la Confédération générale de l'Artisanat français. 10 »

Pierre Demoulin : *La nuit de l'abbé Fargue;* Renaissance du Livre. 12 »

Lucien Fabre : *Le Paradis des amants;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Farnèse : *L'obsédé;* Albin Michel. 15 »

Roger Farney : *Deux histoires fabuleuses;* Edit. V. Attinger. 12 »

Louis Folliot : *Grimaces;* Revue Mondiale. 12 »

Léonhard Franck : *Frère et sœur;* Flammarion. 12 »

Léon Galy : *La Lisa, fille de la montagne;* Edit. de la Revue littéraire et artistique. 10 »

Albert Hahusseau : *A l'est rien de changé;* Edit. Hah, Charenton. 15 »

J. Jacquin : *Ariste ou l'apprenti intellectuel;* Mercure de Flandre. 7,50

Toyohiko Kagawa : *Avant l'aube.* Avec un portrait de l'auteur et des illustrations; Edit. Je Sers. 2 vol. » »

Pierre Loiselet : *La belle Amélie;* Edit. du Tambourin. 12 »

Pierre Mac Orlan : *La Bandera*, roman d'aventures; Nouv. Revue franç. 15 »

Claude Mc. Kay : *Banjo*, traduit du nègre américain par Ida Treat et Paul Vaillant-Couturier. Préface de Georges Friedmann; Rieder. 18 »

Camille Marbo : *A bord de la « Croix du Sud »;* Albin Michel. 15 »

Roger Martin du Gard : *Confidence africaine;* Nouv. Revue franç. » »

Paul Molyneux : *Le sang des aigles;* Nouv. Edit. Argo. 15 »

Edouard Peisson : *Une femme* Libr. Valois. 15 »

Henri Pourrat : *La Tour du levant ou quand Gaspard mit fin à l'histoire. (Les vaillances, farces et gentillesses de Gaspard des Montagnes);* Albin Michel. 15 »

Jean Prévost : *Nous marchons sur la mer*, trois nouvelles exemplaires; Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Roberti : *A la belle de nuit;* Albin Michel. 15 »

J.-H. Rosny aîné : *Helgvor du fleuve bleu*, roman des âges farouches; Flammarion. 12 »

Didier de Roulx : *La chanson des Oyats. Dans les plaines de l'Yser avant 1914;* La Jeune Ecole. » »

Nicolas Ségur : *Marie-Madeleine;* Albin Michel. 15 »

Marcelle Vioux : *Le requin;* Fasquelle. » »

Virgina Woolf : *Orlando*, traduction et préface de Charles Maurois; Stock. 15 »

Boris Zaïtzew : *Anna*, traduit du russe par Ludmila Savitzky; Edit. Saint-Michel. 15 »

Sciences

J. Berlioz : *La vie des oiseaux;* Avec 60 pl. en héliogravure; Rieder. 20 »
André Job : *Formes chimiques de transition,* œuvres recueillies par J. Perrin et G. Urbain; Soc. d'éditions scientifiques. » »
Etienne Rabaud : *Le Transformisme;* Presses Universitaires. 10 »
Gustave Ribaud : *Traité de pyrométrie optique.* Avec de nomb. fig. Préface de M. Charles Fabry. (Encyclopédie photométrique, tome IV); Edit. de la Revue d'optique théorique et instrumentale. » »

Sociologie

Georges Lakhovsky : *L'Etatisme, mort des nations,* conseils à mes enfants; Messageries Hachette. 12 »
Lucien Laurat : *Bilans, cent années d'économie mondiale;* Edit. du Carrefour. » »
D. Z. Manouilski : *Les partis communistes et la crise du capitalisme;* Bureau d'éditions. 3 »
Saizev : *Un nouvel homme naît. Comment les jeunes s'instruisent et travaillent en Union soviétique;* Bureau d'éditions. 2 »
Docteur Sicard de Plauzoles : *Education sexuelle et génération consciente;* Edit. médicales. 7 »
Henri-Jules Vincent : *La vie meilleure.* I : *L'amélioration individuelle.* II : *L'amélioration sociale.* III : *Mentalité et esthétique nouvelles;* Marcel Rivière.

Voyages

Marie-Antoinette Boyer : *La Robe de la comtesse;* Carbonnel. » »
Gabriel Faure : *Stendhal compagnon d'Italie;* Fasquelle. 12 »
Jean Plattard : *Guide illustré au pays de Rabelais.* Préface de P. Vallat. Avec des illust. et une carte; Belles-Lettres. » »
Henri de Régnier : *Escales en Méditerranée;* Flammarion. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix Moréas. — La Société Chateaubriand. — Pierrot assassin. — A propos de la « Naissance du Cubisme ». — Le 25ᵉ anniversaire de la mort de Jean Lorrain. — Un scénario inédit de Flaubert pour l'opéra de « Salammbô ». — Psychologie des grands hommes. — Sur la première édition de l' « Assommoir ».

Le Prix Moréas pour l'année 1931 est de cinq mille francs. Il sera décerné à un recueil de vers en langue française paru en librairie dans le courant de 1930 ou en 1931 avant le 1er novembre.

Un exemplaire de leur livre doit être envoyé *directement* par les candidats, avant la date du 1er novembre, dernier délai, à chacun des membres du jury, ainsi composé :

MM. Henri de Régnier, président, 24, rue Boissière (16ᵉ); Marcel Coulon, secrétaire, 2, place de la Calade, Nîmes (Gard); André Dumas, 43, avenue de Saint-Mandé (12ᵉ); André Fontainas, 21, avenue Mozart (16ᵉ); Paul Fort, 34, rue Gay-Lussac (5ᵉ); Fernand Gregh, 25, hameau Boulainvilliers (16ᵉ); Sébastien-Charles Leconte, 10, rue Copernic (16ᵉ); Alfred Poizat, 10, square Delambre

(14e); Ernest Raynaud, 14, villa Collet (14e); Paul Valéry, 40, rue de Villejust (16e).

§

La Société Chateaubriand, dont nous avons annoncé la création l'année dernière et dont nous avons signalé les beaux bulletins où sont relatées ses séances de fécond travail, a convié ses membres le 25 juin à la Vallée-aux-Loups, son siège social.

Dès 17 heures, on se promenait dans le parc, conçu et planté par Chateaubriand; puis, les soixante-douze pèlerins dînèrent par petites tables, sous les grands arbres ; enfin, au moment du clair de lune, ils écoutèrent le concert romantique exécuté devant le portique érigé par l'auteur des *Martyrs*.

On applaudit la voix de Mlle Lise Daniels, le piano de Mlle Irène Aïtoff, le violoncelle de M. Robert Salles, la flûte de M. René Leroy.

Etant donné l'éloquence naturelle du site, de l'heure et de la circonstance, aucun discours ne fut prononcé.

Les heureux élus de cette réunion étaient : Mlles Rose Adler, Irène Aïtoff, comte et comtesse d'Andlau, Mme Arago, M. E. Aubrée, M. et Mme G. Batault, M. L. Batiffol, Mme Barbier, MM. Bedel, Benda, C. Bloch, R. Bourget-Pailleron, Mme de Carmo-Halfeld, M. Chalvet, Mme A. Chaumat, Mme F. de Croisset, M., Mme et Mlle Daniels, Mlle Daremberg, M. J. Debré, Mlle et M. Debré, M. et Mme L. Descaves, M. et Mme A. Dezarrois, Mlle Marie Dormoy, M. et Mme Dollfus, la comtesse de Durfort, MM. Enlart, F. Fleuret, Mlles Friedmann, d'Haussonville, Mme O. Homberg, M. et Mme M. Keller, MM. Lacour-Gayet, le médecin-général Lascoutx, le vicomte de La Tour du Pin-Verclause, M. et Mme Max Lazare, M. P. Léautaud, Mmes Legueu, la comtesse Le Marois-d'Haussonville, MM. Leroy, le Dr et Mme Le Savoureux, M. et Mme P. Lièvre, M. Maingueneau, M. et Mme Malakis, M. le chanoine Mugnier, Mme la doctoresse Nageotte, Mmes M.-L. Pailleron, la comtesse J. de Pange, M. et Mme Lucas de Pesloüan, M. F. Raugel, Mmes Gabrielle Réval, Salama, M. Robert Salles, M. et Mme F. Sartiaux, MM. André Thérive, H. Terras, Mlle H. Vacaresco, etc.

§

Pierrot assassin.

Genève, le 8 juillet 1931.

Cher monsieur Vallette,

Votre correspondant a raison. J'ai raconté l'affaire de mémoire, d'après une ancienne lecture de Banville. Cela s'est passé en 1836.

Deburau en fut attristé toute sa fin de vie, mais ne mourut que d'une chute sur la scène en 1846, dix ans après. J'ai vu le film possible, plutôt que l'histoire. J'ai été une victime du cinéma, ce qui à mon âge ne devrait plus être permis.

Votre bien dévoué

ALBERT THIBAUDET.

P.-S. — J. Janin ne nous apprendrait rien, car son *Deburau* est de 1832, quatre ans avant le crime de Pierrot.

§

A propos de la « Naissance du Cubisme ».

Monsieur le Directeur,

Vous seriez tout à fait aimable d'accueillir ce petit mot, en réponse à la lettre de M. Stchoukine, que vous avez publiée dans votre dernier *Mercure*.

En employant, concernant M. Stchoukine, l'adjectif « porcin », je n'ai entendu peindre qu'une forme physique, sans rien concernant le moral, dans tout le sens que ce mot peut comporter.

J'ai eu en effet toujours le plus grand respect pour M. Stchoukine, qui était de tous points un homme charmant.

Avec mes remerciements, je vous prie, Monsieur, de recevoir mes salutations empressées.

FERNANDE OLIVIER.

13 juillet 1931.

§

Le 25e anniversaire de la mort de Jean Lorrain. — Le 25e anniversaire de la mort de Jean Lorrain a été commémoré le 30 juin dernier, non par des discours, mais, ce qui vaut mieux, par de nombreux articles qui ont sympathiquement évoqué son souvenir. Le jour même paraissait une réédition de ses *Propos d'âmes simples*. Jean Lorrain n'a pas à se plaindre de la postérité : il le doit pour une large part au dévouement de M. Georges Normandy, son exécuteur testamentaire, qui veille diligemment sur sa mémoire. Par ses soins, l'œuvre complète de Lorrain est réimprimée et sa correspondance publiée. M. P. L. Gauthier prépare une thèse sur l'auteur de *M. de Bougrelon*, et M. Louis Bertrand tout un livre. Ses contemporains avaient pour lui de l'estime et de l'affection, témoins, entre mille autres, ces deux lettres inédites :

Mon bien cher Ami,

Votre admirable Bougrelon m'a rempli de joies diverses mais intenses. Quelles belles et bonnes heures m'a values sa conversation. Et

comme, grâce à lui, j'ai recommencé de mes bonnes promenades hollandaises dans ce pays que j'aime entre tous. Vous êtes un guide inimitable, à travers les cités et les esprits, les peuples et les anses.

J'enverrai prochainement à l'auteur de M. de Bougrelon deux gros volumes : *La Ruse, Au Soleil de Juillet.* Je souhaite fort qu'il les puisse lire malgré leur ampleur, et ne pas trop les détester, car s'il en était ainsi, je prierais mon cher Jean Lorrain de présenter aux lecteurs du *Journal* ces vaillants carbonari, ces grisettes et ces braves dames de 1827-1830. Mais je crains d'être indiscret par avance. Me le pardonnez-vous?

Je vous souhaite les mille gloires qui vous sont dues, et tout le bonheur que vous eût donné la Dame Turque si son sourire avait été moins cupide. A vous. PAUL ADAM.

Neuilly, Noël 1902.

Mon cher ami,

J'ai été heureux de recevoir de vos nouvelles. Votre *invisibilité* de Paris nous avait étonnés et attristés, je ne dis pas s'unissant au bon vouloir des « amis » pour remettre en doute de cordiales assurances prouvées — (comme vous le formulez : il n'est propos que de *personne à personne*) non, mais nous privant de rencontres projetées, souhaitées et, au lieu de cela... regrettées.

Au moins, et en échange, plutôt en dédommagement, vous m'offrez avec deux lignes descriptives une nette évocation de votre midi ensoleillé, poudreux, parfumé. Je revois l'olivier aux feuilles d'argent, je respire l'air bleu plein d'espérances de mimosas, et de souvenirs d'eucalyptus.

Quelles fleurs m'offriront ces rives vers lesquelles je mets, non à la voile, mais à la vapeur? Le dire, ce serait presque déjà savoir l'accueil qu'elles me feront, ces rives, car les fleurs ont, comme les humains, des visages et des cœurs, ouverts ou clos, des noms harmonieux ou rébarbatifs, qui reçoivent ou repoussent.

De sympathiques adieux, d'encourageants *sursum corda et verba,* sont, pour moi, le meilleur viatique. Ceux que vous m'adressez sont parmi ceux-là, et je vous en remercie, mon cher ami, avec, pour vous deux, mes compliments de saison, affectueux et sincères. R. MONTESQUIOU.

Jean Lorrain laisse mieux qu'une réputation d'original. Il laisse une œuvre. « Tous ses articles du *Journal,* disait Hugues Rebell (1), tous ses croquis de femmes sont la peinture fine, exacte, malicieuse, d'un temps, quelque chose d'aussi précieux pour notre époque que l'est pour le XVIIe siècle Tallemant des Réaux. ». — AURIANT.

§

Un scénario inédit de Flaubert pour l'opéra de « Salammbô ». — Dans *Autour de Flaubert* (tome Ier, p. 179 et suiv.), René Descharmes et René Dumesnil ont conté les vicissitudes du livret d'opéra de *Salammbô,* destiné d'abord à Berlioz, et que devait

(1) Hugues Rebell : *Le Culte des Idoles,* Paris, Jacques Bernard, éd., p. 56.

établir Théophile Gautier. Après la mort de l'un et de l'autre, ce travail fut d'abord confié à Catulle Mendès, gendre de Gautier; et finalement, ce furent Camille Du Locle et Reyer (Verdi et Victor Massé ayant été écartés), qui portèrent à la scène l'héroïne carthaginoise : à la Monnaie de Bruxelles d'abord en 1890, puis à Rouen, et finalement à l'Opéra de Paris en 1892.

D'après M. Georges Servières (1), citant un feuilleton de Reyer lui-même (*Journal des Débats* du 30 mars 1890), Flaubert indiqua à Du Locle « dans une sorte de canevas les scènes à faire ». C'est probablement ce canevas qui se trouve joint au livret autographe de Du Locle, — écrit tout entier au crayon, — que conservent les Archives de l'Opéra. Le tout fut adressé, de Capri, le 11 août 1884, par le librettiste Ch. Nuitter, qui fit habiller ce manuscrit d'un emboîtage assez riche en chagrin bleu.

Le scénario inédit (2) de Flaubert est écrit sur une simple feuille de papier à lettre, renfermée dans une petite enveloppe portant cette suscription : « plan autographe de Flaubert ». En voici le texte; nous reproduisons exactement la disposition et l'orthographe :

I Le banquet.
II La chambre de Salammbô.
III. une seance du senat de Carthage, dans le temple de Moloch.
IV. Le Defilé de la Hache.
V. Mariage de Salammbô.

---

un personnage du livre, giscon me semble bien encombrant. Peut-être, faut-il le supprimer
je ferais Taanach amoureuse de Mâtho, jalouse de sa maîtresse et la trahissant. De cette manière Taanach ne serait pas une confidente de tragédie.

Dans le 1er acte pose la rivalité de Matho et de Narr'hawas la mechanceté de Schahabarim, eunuque (rôle qui doit être rempli par une femme, à Cause de la voix suraigue.).
Hannon grotesque.
et finir l'acte sur une emeute des mercenaires.
Dans le 3e au senat, Hamilcar est sommé de donner son fils, en même temps qu'on calomnie sa fille.
Le 4e doit ,peut-être, être divisé en deux tableaux — p. qu'il y ait une *bataille* des elephants armés en guerre — et le crucifiement d'Hannon.

Dans ses grandes lignes, ce plan est semblable à celui, beaucoup plus détaillé, reproduit dans *Autour de Flaubert,* sauf pour le troisième acte qui, au lieu d'être situé dans la tente, devient ici

(1) G. Servières : *La Musique française moderne* (Paris, 1897), p. 256.
(2) M. R. Dumesnil, qui a bien voulu me donner son avis sur cet autographe, le considère comme tel.

« une séance du sénat de Carthage, dans le temple de Moloch ».

Le livret définitif combina d'ailleurs les deux versions et se divisa de la manière suivante :

1er acte : le banquet;
2e acte : le temple de Tanit;
3e acte : le sénat; la terrasse de Salammbô;
4e acte : la tente; le champ de bataille;
5e acte : mariage de Salammbô.

J. G. PROD'HOMME.

§

Psychologie des grands hommes. — On lit dans la *Bibliographie de la France* du 26 juin 1931, page 3434, dans un extrait du livre intitulé *Grock raconté par Grock* :

Antonet, mon brave et vieil Antonet, qui assista à notre triomphe en Espagne, te rappelles-tu encore — il y a bien longtemps déjà — le cirque Parish, à Madrid? Quatre mille personnes nous applaudissaient. Et parmi l'assistance, le roi et la reine; le roi, accoudé à la rampe de sa loge, soutenant entre ses poings fermés son puissant menton de Habsbourg.

Le numéro que nous exhibions s'intitulait : « Sérénade à Marietta ». Tu pénétras le premier dans l'enceinte. Ton violon sous le bras, et traînant à ta suite une chaise, tu finis par t'asseoir pour entamer une sorte de mélopée douceâtre, en jetant autour de toi des regards enamourés. Mais soudain ton solo fut interrompu. Les applaudissements crépitèrent, car j'arrivais...

§

Sur la première édition de « L'Assommoir ». — Nous avions noté dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1926 que la publication de l'*Assommoir* en feuilleton dans le *Bien Public,* quotidien dirigé par Yves Guyot, fut suivie de l'impression, en un « tirage à part », sous couverture bleu-foncé, de tout ce qui avait paru en bas de page du journal. C'est la véritable première édition de la première partie; elle est mentionnée à la page 388 de la *Bibliographie de la France,* à la date du 8 juillet 1876 :

ZOLA. — *L'Assommoir,* par Emile Zola, 1re partie, gr. in-8 à 2 col., 86 p., à Paris, imprimerie Dubuisson et Cie, Bureaux du *Bien Public,* 27 juin [date du dépôt légal].

Georges Vicaire décrit ce livre dans son *Manuel de l'Amateur de livres au XIXe siècle,* en spécifiant qu'il ne fut pas mis dans le commerce et qu'une réimpression en fut faite, en 1879, chez Charpentier. Cinq exemplaires, dit Vicaire, furent tirés sur papier de Chine, portant chacun le nom de la personne à qui il était destiné: Henry

Céard, Georges Charpentier, Léon Hennique, J.-K. Huysmans et Emile Zola.

Or il y a, dans ces indications, une erreur que M. Léon Hennique veut bien rectifier aujourd'hui; et sa rectification intéresse particulièrement la bibliographie naturaliste.

— Il n'y eut pas, nous dit M. Léon Hennique, de réimpression sur chine de l'*Assommoir,* première partie, grand in-8 à deux colonnes. Charpentier tira bien, sur chine, cinq exemplaires aux noms indiqués, mais ce fut en 1879, *format Charpentier habituel,* un peu avant l'apparition de *Nana.* L'exemplaire de Charpentier a été vendu avec sa bibliothèque lors de son décès.

D'autre part, dans le catalogue des « ouvrages provenant en partie de la bibliothèque de feu Henry Céard, membre de l'Académie Goncourt » (Catalogue Floury, n° 17, fin avril 1925) l'exemplaire imprimé par l'auteur d'*Une belle journée* était mis en vente au prix de 350 fr. — L. DX.

§

Le Sottisier universel

LITTÉRAIRES ET POPULAIRES. — Si les monuments élevés à la gloire des écrivains sont abondants — trop peut-être — les personnages littéraires ont été rarement jugés dignes d'un tel honneur. Pourtant, le même jour, on a inauguré à Auch la statue de Cyrano et à Beaujeu celle de Gnafron. Il est vrai que ce sont là surtout des types populaires : Gnafron personnifie l'artisan de la région lyonnaise (tandis que Guignol, son ami fidèle, est un Lyonnais pur sang); quant à Cyrano de Bergerac, authentique « cadet de Gascogne » dont Alexandre Dumas connut l'existence, grâce à ses Mémoires apocryphes, c'est grâce aux *Trois Mousquetaires* qu'il est devenu plus une figure légendaire qu'un type littéraire. — *Les Nouvelles littéraires,* 18 juillet.

D'ARTAGNAN, LA LÉGENDE ET LA VÉRITÉ. — On inaugure en effet, dimanche prochain 12 juillet, sur la place Salinis, à Auch, une statue du héros légendaire qui dominera ainsi le cours impétueux de la Garonne. — LOUIS SCHNEIDER, *Le Temps,* 10 juillet.

Ils [les aviateurs Post et Gatty] n'y séjournent que le temps nécessaire à faire leur plein de combustible et s'envolent pour accomplir la traversée de l'Atlantique, qu'ils réalisent sans coup férir. — *Le Journal,* 3 juillet.

Chaque soir, à table, sans se lasser, il faisait à son petit garçon le récit de ce qui se passait, là-bas, sur le Veld, à plus de dix mille lieues de la salle où ils dinaient. — J. ET J. THARAUD, *Dingley, l'illustre écrivain,* p. 13 (Select-Collection).

Il est probable que nous sommes plus près de la fin de la crise qu'on n'en était il y a trois mois, c'est tout ce que l'on en peut dire. — *L'Echo de la Bourse* (Bruxelles), 27 mai.

Jadis, on savait que l'homme ne peut sans dommage s'éloigner de la terre, ni la terre du soleil. Lorsqu'ils y manquent, la gémissante Proserpine parcourt les enfers en appelant sa fille, la barque d'Horus s'arrête et n'ose affronter Osiris. — *Au delà du but,* feuilleton de l'*Œuvre,* 30 mai.

VILLE DE DOUDEVILLE. Le dimanche 5 juillet 1931, à 20 h. 30, salle des fêtes de l'Hôtel-de-Ville. Soirée de gala, organisée par M. Edmond Riga, de l'Opéra. *Carmen,* sélection intégrale du chef-d'œuvre de Bizet. — — (Texte d'une affiche).

Rien de tout cela n'anime plus la cité, livrée à l'empuantissement du caoutchouc et du pétrole, aux meuglements porcins des klaxons. — ARMAND PRAVIEL, « *Messieurs du Barri* », *Revue de France,* 1er juin, p. 386.

LA FRANCE ÉTEND LE MORATOIRE A SES AUTRES CRÉANCIERS. — (Titre d'information.) *Le Temps,* 10 juillet.

On se rappelle le mot de Voltaire à qui quelqu'un reprochait des longueurs : « Je n'ai pas eu le temps de faire court. » — FERNAND VANDÉREM, *Figaro,* 16 mai.

Ainsi, lorsque, répétant l'expérience que Thalès faisait près de sept siècles avant notre ère, on frotte un bâton d'ambre, d'ébonite ou de résine avec une peau de chat... — A. BOUTARIC, *Revue Hebdomadaire,* 9 mai.

Une dernière note féodale marqua son départ [de la reine d'Espagne]. ...C'est le privilège héréditaire du duc de Saragosse, Grand d'Espagne, de conduire la locomotive du train de la reine. — *Time* (Chicago), 27 avril.

Le portail [des libraires de la cathédrale de Rouen] est encadré par deux avant-corps que décorent cinq vierges et martyres dont les têtes seules ont été refaites; ce sont, à droite, les statues de Marthe et de Marie-Madeleine, à gauche, celles de sainte Geneviève, de sainte Apolline et de Marie l'Egyptienne. — *La Cathédrale de Rouen,* par l'abbé Armand LOISEL, p. 91.

Nous avons vu aussi le portrait de Montesquieu par Boldini, qui sera classé plus tard comme un chef-d'œuvre. Et puis, naturellement, nous avons couru à l'effigie de Mme de Noailles par Van Dongen. — *Candide,* 18 juin.

MEURTRIÈRE DE SON MARI QUI LA BRUTALISAIT, PHILOMÈNE PETIT A ÉTÉ ACQUITTÉE. — Hier, Philomène Guyot a comparu devant la Cour d'Assises de la Seine. Le président Petit, au cours de l'interrogatoire, reprocha à l'accusée de n'avoir pas eu recours aux tribunaux pour mettre fin à sa situation malheureuse. — *L'Œuvre,* 5 juillet.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXIX

—

CCXXIX N° 793. — 1er JUILLET

CCXXIX N° 794. — 15 JUILLET



Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.

BULLETIN FINANCIER

Sur tous les marchés financiers du monde, la baisse a sévi durant cette dernière quinzaine. Elle n'a pas été uniforme et n'a pas eu les mêmes raisons à New-York, à Berlin et à Paris.

A New-York, elle est née de la constatation décourageante d'une aggravation de la crise industrielle. Les aciéries américaines par exemple ne travaillent plus actuellement qu'à 38 % de leur capacité normale de production, alors que le chiffre de 45 % était enregistré voilà quelques semaines. En outre, l'annonce de dividendes trimestriels inférieurs à ceux distribués pour le premier trimestre de l'année a révélé une réduction nouvelle des bénéfices des compagnies.

A Berlin, la baisse est née de ventes massives de titres allemands pour compte étranger et particulièrement pour compte américain. Il est certain en effet que la campagne menée outre-Rhin contre le plan Young, les manifestations des Casques d'Acier et le bruit mené autour de la défaillance du Crédit Mobilier autrichien ont inquiété les capitalistes des Etats-Unis qui faisaient jusqu'ici volontiers confiance à l'industrie germanique.

Par contre-coup, Paris s'est montré très faible, non que des réalisations considérables de titres y aient été observées, mais parce qu'il apparaît clairement à tous que la crise sera longue et que les actionnaires seront réduits à la portion congrue durant un certain temps. L'indice des valeurs françaises à revenu variable est finalement tombé depuis décembre 1928 à un niveau inconnu, et il est ainsi notablement inférieur à celui enregistré le 17 janvier écoulé.

Si une certaine activité régnait à la Bourse, si les perspectives d'une amelioration de la situation économique étaient claires, il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter autrement de la dépression actuelle du marché. Mais il n'en est pas ainsi. Les acheteurs n'osent s'aventurer dans la crainte d'une nouvelle baisse, et leur abstention est reflétée par un bon marché sans précédent du taux des reports ; il n'a été coté en effet qu'à 1/16 % en liquidation du 15 juin. De surcroît, les baissiers professionnels sentent parfaitement l'avantage de leur position. Ils pèsent aisément sur les cours. Et leurs manœuvres sont mises en évidence par l'inscription de « reports au pair » et de « déports ».

Au milieu de ces faits peu encourageants, une seule note optimiste est donnée par nos rentes qui, à la veille de conversions, maintiennent des dispositions à la hausse. D'ailleurs, en général, toutes valeurs à revenu fixe sont bien traitées. En revanche, nos grandes banques, qui ne peuvent cependant redouter des réductions appréciables de dividendes, sont tombées à des cours nettement attrayants ; on perd de plus en plus de vue le caractère lucratif des placements de grands emprunts étrangers qu'elles effectuent pour ne voir que les conséquences de la baisse du loyer de l'argent.

Les affaires de navigation ne brillent toujours pas, bien qu'une amélioration des frets ait été constatée. C'est que le trafic transatlantique a considérablement décru. Et il est question d'une réorganisation de la Compagnie Générale Transatlantique.

Les affaires de matières premières restent sous le coup de la baisse des prix. Pourtant on note plus d'animation dans le groupe des affaires d'étain, car il est vraisemblable que les cours de ce métal vont se relever à la suite des nouvelles restrictions que se sont imposées les producteurs.

Le groupe de l'Electricité est le plus ferme parmi les compartiments industriels, mais celui de la Métallurgie est le moins résistant.

LE MASQUE D'OR.